



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



*Milton,
Peterborough.*

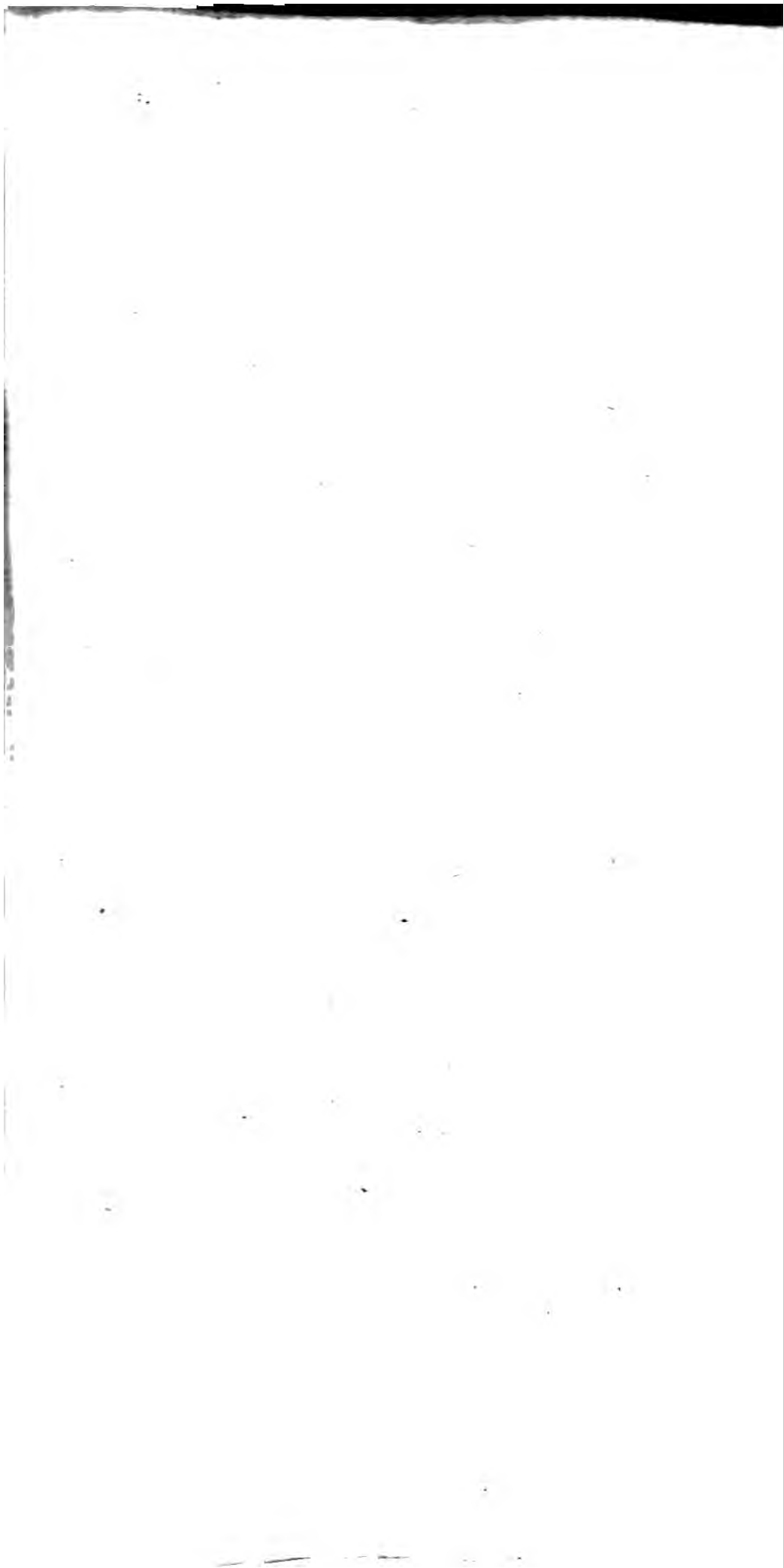


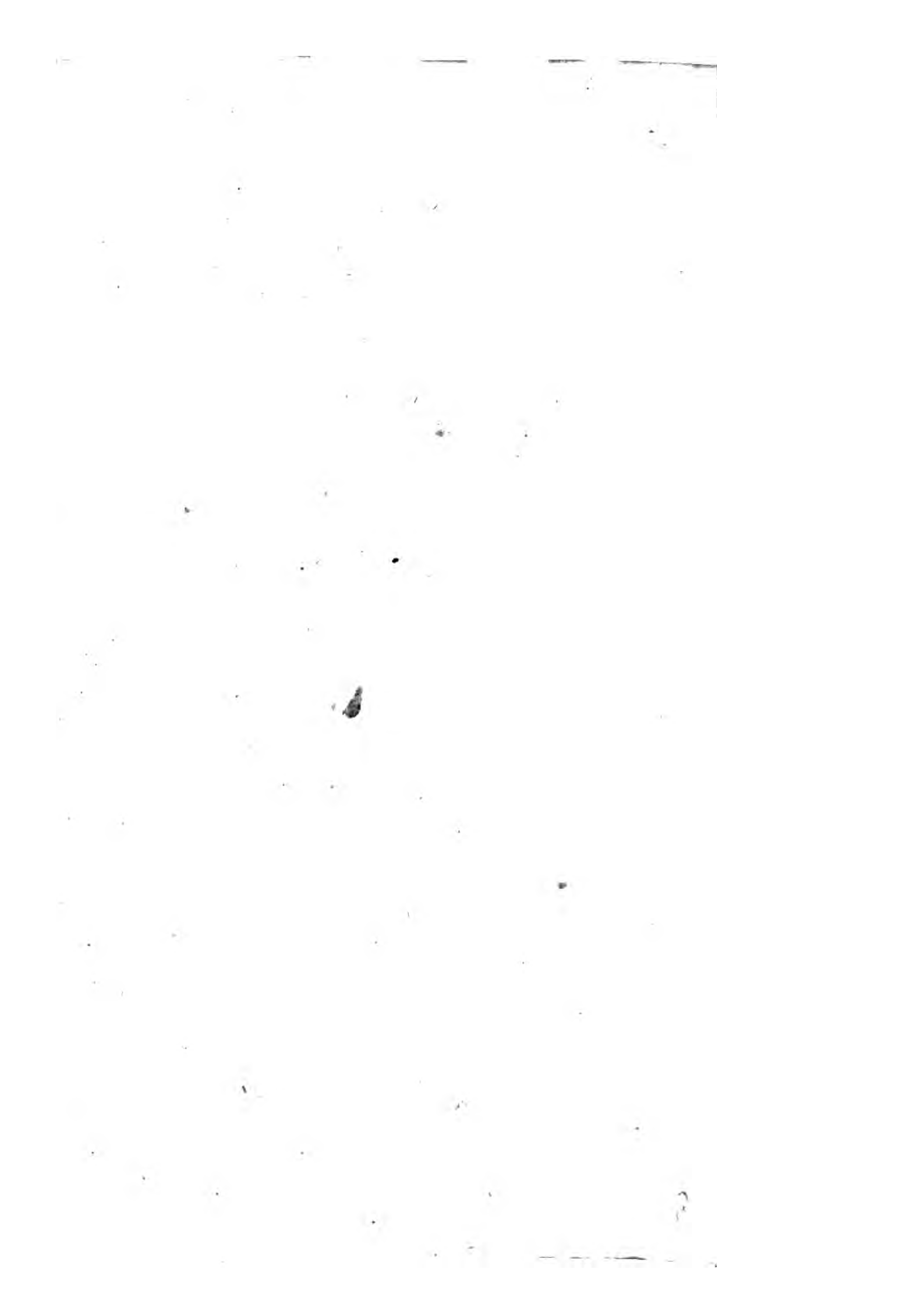
Carl Fitzwilliam.





Vet. Fr. II A 510





P I E C E S
I N T É R E S S A N T I
E T
P E U C O N N U E S .
T O M E T R O I S I E M E



PIECES
INTÉRESSANTES
ET
PEU CONNUES,
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
ET A LA LITTÉRATURE.
PAR M. D. L. P.
TOME TROISIEME.



A BRUXELLES,
Et se trouve à PARIS,
CHEZ PRAULT, IMPRIMEUR DU ROI,
Quai des Augustins, à l'Immortalité.

1785.





RELATION

DE CE QUI S'EST PASSÉ
A L'EXÉCUTION

DE

CHARLES PREMIER,
ROI D'ANGLETERRE,

*Le 9 Janvier 1649, traduite de l'An-
glois, par J. Ango (1), Interprete
de ladite Langue, sur l'imprimé à
Londres.*

PAR F. COLES.

LE neuvième jour de Janvier, sur
les dix heures du matin, le Roi fut

(1) On a cru ne devoir rien changer à la
naïve simplicité du Traducteur.

Tome III.

A

conduit de *Saint-James*, à pied, par dedans le Parc, au milieu d'un Régiment d'Infanterie, tambours battants & Enseignes déployées, avec sa Garde ordinaire, armée de Pertuisanes, quelques-uns de ses Gentils-hommes devant & après lui, la tête nue. Le sieur *Juxon*, Docteur en Théologie, ci-devant Evêque de Londres, le suivoit; & le Colonel *Thomlinson*, qui avoit la charge de Sa Majesté, parlant à lui, la tête nue, depuis le Parc de *Saint-James*, au travers de la Galerie de *Whitehall*, jusques dans la Chambre de son Cabinet, où il couchoit ordinairement & faisoit ses prières. Où étant arrivé, il refusa de dîner, pour autant que (ayant communiqué, une heure auparavant) il avoit bû ensuite un verre de vin, & mangé un morceau de pain.

De-là, il fut accompagné par ledit sieur *Juxon*, le Colonel *Thomlinson*, & quelques autres Officiers qui avoient

charge de le suivre , & de sa Garde du corps , environné de Mousquetaires , depuis la salle à *Banquetar* , joignant laquelle l'échaffaut étoit dressé , jusqu'à icelui , qui étoit tendu de noir , avec la hache & le *Chouquet* (1) au milieu ; & plusieurs Compagnies d'Infanterie & de Cavalerie étoient rangées aux deux côtés de l'échaffaut , avec grande confusion de peuple pour voir ce spectacle.

Le Roi , étant monté sur l'échaffaut , jetta les yeux attentivement sur la hache & le *Chouquet* , & demanda au Colonel *Haker* , s'il n'y en avoit point de plus haut ? Puis parla comme il s'ensuit , adressant ses paroles particulièrement au Colonel *Thomlinson*.

Discours du Roi.

« J'ai fort peu de choses à dire , c'est
 » pourquoi je m'adresse à vous , & vous

(1) Le billot.

» dirai que je me taisois très-volon-
» tiers , si je ne craignois que mon si-
» lence ne donnaſt ſujet à quelques-
» uns de croire que je ſubis la faute ,
» comme je fais le ſupplice. Mais je
» crois que pour m'acquitter envers
» Dieu & mon Pays, je dois me juſti-
» fier comme bon Chrétien & bon Roi,
» & finalement comme homme de
» bien.

» Je commencerai, premièrement, par
» mon innocence ; & en vérité , je
» crois qu'il ne m'eſt pas néceſſaire de
» vous entretenir long-tems ſur ce ſu-
» jet. Tout le monde fait que je n'ay
» jamais commencé la guerre avec les
» deux Chambres du Parlement ; &
» j'appelle Dieu à témoin , (auquel je
» dois bientôt rendre compte) que je
» n'ay jamais eu intention d'uſurper ſur
» leurs privilèges ; au contraire ils la
» commencèrent eux-mêmes , en ſe fai-
» ſiſſant des Arſ enaux , qu'ils confeſſent

» m'appartenir : mais ils jugèrent qu'il
 » leur estoit nécessaire de me les oster.
 » Et pour le faire court, si quelqu'un
 » veut regarder les dates des Commis-
 » sions de leurs Députés & des miens ,
 » il verra évidemment qu'ils ont com-
 » mencé tous ces malheureux défor-
 » dres, & non pas moy. De sorte que
 » j'espère que Dieu vengera mon in-
 » nocence?... Mais non, je ne le de-
 » sire pas : j'ai de la charité : à Dieu
 » ne plaise que j'en impute la faute
 » aux deux Chambres du Parlement!
 » J'espère qu'elles sont exemptes de ce
 » crime, car je croy que les mauvais
 » Ministres d'entre eux & moi, ont
 » esté les principales causes de tout ce
 » sang répandu : tellement, que comme
 » je m'en trouve exempt, j'espère,
 » (& prie Dieu, qu'ainsi soit!) qu'elles
 » le sont aussi.

» Néanmoins, à Dieu ne plaise que
 » je sois si mauvais Chrestien, que je

» ne confesse que les jugemens de Dieu
» font justes contre moy : car souventes
» fois il punit justement , pour une in-
» juste Sentence. Je dirai seulement ,
» à cet égard , qu'un injuste Arrest que
» j'ai souffert être exécuté (1) , est
» puny à présent par un autre injuste
» donné contre moi-mesme. Ce que
» j'ay dit jusques icy n'est que pour
» vous faire voir mon innocence , eu
» égard aux attentats qui m'ont esté
» imputés contre les privilèges & les
» libertés de la Nation.

» Maintenant , pour vous faire mieux
» voir que je suis bon Chrétien : voilà un
» honnête-homme (montrant du doigt
» M. *Juxon*) lequel portera témoignage
» que j'ay pardonné à tout le monde ,
» & en particulier à ceux qui font les
» auteurs de ma mort. Mais ce n'est
» pas tout , il faut que ma charité passe

(1) L'Arrêt de mort du Comte de *Stratfort*.

» plus avant : je fouhaite qu'ils fe re-
 » pentent ; car véritablement ils ont
 » commis un grand péché en cette oc-
 » currence ! Je prie Dieu, avec *Saint-*
 » *Etienne* , qu'ils n'en reçoivent pas la
 » punition. Non-feulement cela , mais
 » encore qu'ils puiffent prendre la vraie
 » voye , pour rétablir la paix dans le
 » Royaume : car la charité me com-
 » mande de pardonner non feulement
 » aux perfonnes particulières , mais auffi
 » de tafcher , jufqu'à mon dernier fou-
 » pir , de remettre la paix d'où je a
 » vois bannie.

» Maintenant, Messieurs (1), il s'agit
 » de vous faire voir comment vous eftes
 » en mauvais chemin ; & tafcher de
 » vous remettre en un meilleur. Pre-
 » mièrement , pour vous montrer que
 » vous vous détournez de la justice ,

(1) En fe tournant vers quelques Gentils-
 hommes , qui écriyoient ce qu'il difoit.

» je vous diray que tout ce que vous
» avez jamais fait , à ce que j'en ai
» pû concevoir , a esté par voye de
» Conqueste ; & certainement c'est une
» mauvaise voye. Car une conqueste ,
» Messieurs , n'est jamais juste , s'il n'y
» a quelque bonne & légitime cause ,
» soit pour quelque tort reçu , ou en
» ayant droit légitime ; & alors , si
» vous outre-passez cela , la première
» connoissance que vous en avez rend
» votre cause injuste en la fin , quoi-
» qu'elle fust juste au commencement.
» De forte , Messieurs , que je trouve
» la voye que vous prenez comme fort
» mauvaise à présent. Pour vous met-
» tre en un meilleur chemin , foyez
» assurez , Messieurs , que vous ne fe-
» rez jamais bien , & que Dieu ne vous
» assistera jamais , que vous ne donniez
» à Dieu ce qui appartient à Dieu : &
» au Roi ce qui appartient au Roi (je
» veux dire à mes successeurs) & au

» Peuple. Car je suis autant pour le
 » Peuple qu'aucun de vous. Il vous faut
 » donner à Dieu ce qui appartient à
 » Dieu, en réglant son Eglise droite-
 » ment & suivant *l'Écriture*. Pour vous
 » dire la voye en détail présentement,
 » c'est ce que je ne puis faire. Je vous
 » dirai seulement qu'il seroit bon d'af-
 » sembler un Synode national, où cha-
 » cun pourroit disputer avec toute li-
 » berté, & que les opinions qui pa-
 » roïtroient évidemment bonnes fussent
 » suivies. Quant au Roi, en vérité
 » je ne veux pas..... (Puis se tour-
 » nant vers un Gentilhomme, qui tou-
 » choit la hache) lui dit : *Ne gaslez*
 » *pas la hache!*.. Quant au Roi, dis-je
 » les Loix du Royaume vous en in-
 » truiront clairement ; & partant, d'au-
 » tant que cela me touche en parti-
 » culier, je ne vous en dis qu'un mot
 » en passant. Pour le Peuple, certaine-
 » ment je desire autant sa liberté &

» franchise que qui que ce soit. Mais
» il faut que je vous die, qu'elles con-
» sistent à estre conservées par les Loix,
» par lesquelles les Sujets soient assurez
» de leur vie & de leurs biens ; & non
» pas que le Peuple ait part au Gou-
» vernement ; cela ne lui appartient
» pas : un Souverain & un Sujet sont
» bien différens l'un de l'autre. Et par-
» tant, jusqu'à ce que vous en agissiez
» ainsi, je veux dire, que vous mettiez
» le Peuple en cette espèce de liberté,
» il n'en aura certainement jamais.

» C'est pour ce sujet, Messieurs,
» que je suis ici. Si j'eusse voulu don-
» ner l'un à un Arbitrage pour chan-
» ger les Loix selon la puissance du
» glaive, j'eusse pû éviter ceci. Et par-
» tant, je vous dis, (& prie Dieu qu'il
» en détourne son châtiment de dessus
» vous !) que je suis martyrisé pour le
» Peuple.

» Je ne vous tiendrai pas plus long-

» tems , Messieurs. Je dirai seulement ,
 » que j'eusse pû demander quelque peu
 » de tems pour mettre ceci en meil-
 » leur ordre , & le diriger mieux. Mais
 » j'espère que vous m'excuserez ».

Alors , le sieur *Juxon* , dit au Roi :
 » Plaît-il à Votre Majesté , (encore que
 » l'affection qu'elle a pour la Religion
 » soit assez connue) de dire quelque
 » chose pour la satisfaction du Peuple ?
 » Je vous remercie de tout mon
 » cœur ! (lui dit le Roi) parce que je
 » l'avois presque oublié. Certainement ,
 » Messieurs , (poursuivit-il) je crois
 » que ma conscience & ma Religion
 » sont bien connues de tout le monde ?
 » & partant , je déclare devant vous
 » tous , que je meurs Chrétien , pro-
 » fessant la Religion de l'Eglise Angli-
 » cane , en l'état où mon père me l'a
 » laissée. Et je crois que cet honneste
 » homme (en montrant M. *Juxon*)
 » le témoignera. Puis , se tournant vers

» les Officiers, ajouta : Excusez-moi ,
» Messieurs ? ma cause est juste , &
» mon Dieu est bon ; je n'en diray pas
» davantage. »

De-là, s'adressant au Colonel *Haker* ,
» Ayez soin (lui dit-il) je vous prie ,
» que l'on ne me fasse pas languir ? »

Et alors un Gentilhomme , appro-
chant auprès de la hache : « Je vous
» prie (lui dit le Roi) de prendre
» garde à la hache ? »

Ensuite de quoi , le Roi s'adressant
à l'Exécuteur , lui dit : « Je ferai ma
» prière courte. Et lorsque j'étendray
» les bras » Puis il demanda son
bonnet de nuit au sieur *Juxon* ; & l'ayant
mis sur sa teste , il dit à l'Exécuteur :
« Mes cheveux sont-ils bien ? » Lequel
le pria de les mettre sous son bonnet.
Ce que le Roi fit , étant aidé de l'E-
vesque & de l'Exécuteur. Puis le Roi
se tournant vers le sieur *Juxon* , dit :
» Ma cause est juste & mon Dieu est
» bon ».

Le sieur Juxon. Il n'y a plus qu'un pas, Sire ! mais ce pas est fâcheux, & vous devez penser qu'il vous portera promptement bien loin : il vous transportera de la Terre au Ciel ; & là vous trouverez beaucoup de joie & de réconfort.

Le Roi. Je vais d'une Couronne corruptible à une Couronne incorruptible, où il ne peut y avoir aucun des troubles du monde.

Le sieur Juxon. C'est changer une Couronne temporelle en une éternelle, & c'est un fort bon change.

Le Roi dit alors à l'Exécuteur : « Trouvez-vous mes cheveux bien ? » De-là, il osta son manteau, & donna son Cordon Bleu (1) au sieur *Juxon*, en lui disant : « Souvenez-vous en ? »

Puis le Roi osta son pourpoint, &

(1) Le Collier de l'Ordre de *Saint-George*, qu'il destinoit à son fils.

estant en chemisette , remit son manteau sur ses épaules. Puis , regardant le *Chouquet* , dit à l'Exécuteur : « Il vous » le faut bien attacher. »

L'Exécuteur. Il est bien attaché.

Le Roi. On le pourroit faire plus haut.

L'Exécuteur. Il ne sauroit être plus haut , Sire.

Le Roi. Quand j'étendray les bras ainsi ; alors...

Après quoi , ayant dit deux ou trois paroles tout bas , debout , les mains & les yeux levés en haut , s'agenouilla incontinent & mit son col sur le *Chouquet* , & lors l'Exécuteur , remettant encore ses cheveux sous son bonnet , le Roi dit (pensant qu'il l'alloit frapper) : « Attendez le signal. »

L'Exécuteur. Je le ferai , s'il plaît à Votre Majesté.

Et une petite pause après , le Roi , ayant étendu les bras , l'Exécuteur sépara

la tête de son corps , d'un seul coup. Et quand la tête du Roi fut tranchée, l'Exécuteur la prit en sa main, & la montra aux Spectateurs (1) ; & son corps fut mis en un coffre couvert, pour ce sujet, de velours noir.

Sic transit gloria mundi!

(1) Une autre Relation dit, que le coup exécrationnel ne fut pas sitôt donné, que le Bourreau (qui étoit marqué) fichant la tête de cet infortuné Prince au bout d'une Pertuisanne, la montra aux Spectateurs, en criant: » Voilà » la tête du Traître ! » Et aussitôt disparut. *Faifax* fit publier, le lendemain, que l'Angleterre n'étoit plus un Royaume, mais une République.



F A T A L I T É
S I N G U L I È R E.

Anecdote Française.

V E R S la fin d'Avril 1748, arrive à Paris, M. de M***, Armateur de Calais, parent & intime ami de l'Editeur, qui lui demande, avec empressement, s'il a quelque accès auprès de M. de Maurepas, Ministre de la Marine, qui aimoit (lui avoit-on dit) les Lettres, ainsi que ceux qui les cultivent, & au rapport duquel il avoit un procès assez considérable, au *Conseil des Dépêches* ?

Le hasard (lui répondit l'Editeur) m'a quelquefois fait rencontrer en mêmes maisons avec lui; j'en ai reçu des politesses : mais la valeur de cette monnoie m'est trop connue, pour que j'ose

me flatter que mon crédit puisse vous être auprès de lui de quelque poids.

Je crois pourtant pouvoir indirectement vous servir, au moyen de M. le Comte de Caylus, que je fais être intimement lié avec lui, & qui a quelques égards pour moi. Donnez-moi votre Mémoire : je verrai, quand je l'aurai lu, si je puis, sans risquer de le compromettre, invoquer pour vous ses bons offices auprès de votre Rapporteur.

Après s'être mis au fait de l'affaire, & sans qu'il conçût aucuns doutes sur la légitimité des prétentions de son ami, l'Editeur obtint du Comte de Caylus, non-seulement de s'y intéresser auprès du Ministre & d'en faire accélérer la décision, mais encore de lui présenter M. de M***, & son parent. Ce qui fut exécuté, à leur satisfaction, au point, que le Ministre leur dit, avec bonté : de se trouver, le Dimanche suivant, dans

la Galerie de Versailles', à l'issue du *Conseil des Dépêches* (c'est-à-dire , au moment où le Roi sort , pour aller à la Messe) & où il comptoit leur apprendre la décision de l'affaire.

Au jour & au moment indiqués , le Ministre , qui faisoit cortège , à la suite du Roi , ayant fait signe à l'Editeur de venir à lui ; « J'en suis fâché, Monsieur ! (lui dit-il) mais votre parent » a perdu son procès.

» Cela n'est pas possible, Monseigneur ! (lui répondit , étourdiment celui-ci , qui avoit perdu la tête) à » moins qu'on ne vous ait trompé.

» Monsieur , cela est bien Picard ! » repartit , froidement , le Ministre , en lui tournant le dos.

Qu'on juge de la situation où ces mots laissèrent l'Editeur , doublement affligé de la perte du procès de son ami , & de l'infigne sottise qu'il avoit à se reprocher !

M. de M***, qui l'avoit suivi, & tout entendu, fans qu'il s'en fût aperçu, nè le tira de l'accablement où il étoit plongé qu'en lui difant : « Al-
 » lons, mon ami; c'est un malheur,
 » fans doute, que la perte d'un procès
 » que je croyois juſte. Mais elle n'ôte
 » rien à ma fortune, que ce que j'avois
 » cru pouvoir y ajouter, en qualité de
 » Demandeur. Et quant à l'exprefſion,
 » peu réfléchie, que la vivacité du fen-
 » timent a pu feule vous arracher, en
 » répondant au Miniſtre; il eſt trop
 » équitable, & ſon caractère eſt trop
 » connu, pour que vous puiſſiez ne pas
 » eſpérer qu'il daignera la pardonner à
 » un premier mouvement, dont votre
 » amitié pour moi ne vous a pas per-
 » mis d'être le maître. » Tout en par-
 lant ainſi, M. de M*** conduiſoit le
 triſte & confus Editeur à l'Auberge où
 ils étoient deſcendus le matin.

Là, tous les deux à table, vis-à-vis

l'un de l'autre , on présume aisément que leur dîner n'étoit pas des plus animés ; lorsque vers le dessert , un Colporteur de livres , étant venu leur proposer , d'un air mystérieux , deux ou trois Ouvrages peu communs à Paris , & que M. de M*** , soit qu'il en eût envie , soit pour opérer une espèce de diversion , s'occupoit à les parcourir ; l'Editeur saisit cet instant , quitte la table , vole chez le Ministre , qu'on lui dit être prêt à sortir , pénètre jusqu'à l'antichambre , & se poste sur son passage.

« Punissez-moi , Monseigneur ! (s'écria-t-il , en le voyant paroître) je me
 » croirai moins malheureux ; puisque...
 » Vous êtes ami chaud ! (lui dit , en fouriant , & en l'interrompant , M. de Maurepas (» Mais , à ce titre , on peut
 » être excusable Ainsi , qu'il n'en
 » soit plus parlé.

— » Ah , Monseigneur ! connoissez
 » tous mes torts ? Je n'avois point

» conçu, je l'avoue, qu'à partir de *telle*
 » *Pièce*, jointe au procès, & que j'avois
 » crue décisive, mon ami pût être cou-
 » damné par le Conseil ! »

— Quoi, Monsieur ! qu'elle est
 donc cette *Pièce* ?

— Quoi, Monseigneur ! se pourroit-
 il qu'on vous en eût dérobé la connois-
 sance ? . . .

Le Ministre, frappé de ce propos,
 & après un moment de réflexion :
 » M. De L. P. (dit-il, d'un ton affec-
 tueux) « on m'attend chez le Roi. Re-
 » passez ici, vers six heures, avec votre
 » ami : j'aurai peut-être à vous parler,
 » plus à loisir. ».

A ces mots, l'Editeur s'empare de
 la main du Ministre, la baise avec
 transport, & revole vers son ami.

Tous les deux avoient assez mal dîné.
 Mais cet événement, que M. de M***
 avoit d'abord eu quelque peine à croire,
 ayant fait revivre leurs espérances, les

mit bientôt en état de remplir, moins désagréablement, le peu d'heures qu'ils avoient à passer jusqu'à celle du rendez-vous.

A leur arrivée chez le Ministre :
« Messieurs les Cousins, (leur dit-il, avec cet air affable, qui sied si bien aux Grands, quand ils daignent nous obliger!) » je ferai, Mardi soir, à Paris.
» Venez, le lendemain, chez moi,
» entre neuf & dix heures; & jusques
» là, foyez discrets..... Justice sera
» faite. »

On peut juger qu'ils n'y manquèrent pas... Mais, quel coup de foudre pour eux!... Le Comte *de Saint-Florentin*, étoit arrivé, dès le matin même, à l'Hôtel..... Le Ministre étoit exilé.



LA BRAVOURE

EN DÉFAUT.

Anecdote Française.

LE vieux Commandeur *Briçonnet*,
 Fier, sot, ivre de sa naissance,
 Qu'en tous lieux, sans cesse, il prônoit,
 Autant que sa rare vaillance:
 Qui, banni des Bonnes Maisons,
 Fléau du Café de l'Auberge,
 Aux Bourgeois, comme à leurs garçons,
 Faisoit redouter sa Flamberge,
 Et frémir jusqu'aux poliçons:
 Un jour, au Café de *Procope* (1),
 Où la Dame, dès son lever,
 Ne le voyoit point arriver,
 Sans presque tomber en syncope !
 Un jour, dis-je, le Commandeur,
 En disputant avec chaleur,

(1) L'un des plus anciens & des plus fameux Cafés de Paris, vis-à-vis l'ancien Hôtel de la Comédie Française.

Sur je ne fais quelle matière ;
 Piqué de se voir contredit
 Par un *Quidam*, foible & petit,
 Portait la main à sa *Rapière*.....

Seigneur, (dit le *Quidam*) holà !...
 Messieurs, (parlant à l'Assemblée,
 Que cet esclandre avoit troublée)
 Dans l'attitude où le voilà,
 Sans doute qu'il n'est pas équivoque,
 Par son grand courage animé,
 Quoique je ne sois point armé,
 Que le Commandeur me provoque ?
 Et qu'en ce cas, suivant la loi
 De nos anciens Preux, que j'invoque,
 Le choix des armes est à moi ?

Oui, (dit d'une voix univoque,
 L'Auditoire) telle est la loi.

Madame, foyez sans alarmes ;
 (Dit l'homme, à celle du Café,)
 Contre ce Paladin fieffé,
 (Je suis Cardeur) voici les armes
 Dont je me fers dans mes combats,
 Contre les plus grands Fiers-à-bras !

Tirant, alors d'une Ecritoire,
 Deux Aiguilles, à Matelats,
 De la longueur d'un tiers de bras.....

Et

Et vous, Commandeur redoutable,
 (Dit-il) soyez moins sourcilleux :
 Mettez les coudes sur la table ?
 Et voyons lequel de nous deux,
 Partageant un péril semblable,
 A l'autre crévera les yeux ?

A cette sémonce imprévue,
 Le Commandeur, déconcerté
 De voir blesser sa dignité
 Par tout le Café, qui le hue,
 S'esquive..... Et le Cardeur mutin,
 Le poursuit, jusques dans la rue,
 Avec son Aiguille à la main.

*D. L. P***.*

Cette scène fut renouvelée, il n'y a pas vingt ans, lorsqu'un de nos Auteurs (qu'on ne méconnoitra point) ayant tiré l'épée chez un Libraire, contre le petit & foible Abbé *de la Porte*; celui-ci, s'étant armé d'une grosse Ecritoire de plomb, non-seulement mit l'Aggresseur en fuite, mais le poursuivit, l'Ecritoire à la main, tout le long de la rue *Saint-Jacques*.

Tome III.

B

N. B. Quant à la première histoire , dont le fond est vrai , ne pourroit-on pas présumer que le Cardeur n'étoit qu'un Personnage payé pour jouer ce rôle ? Et que la scène n'avoit été imaginée , que pour donner une leçon au Commandeur , & en délivrer le Café ?

La famille de *Briçonnet* est originaire de *Tours* , où elle s'est distinguée depuis le Règne de *Charles V* , & de *Charles VI*. Elle a même donné deux Cardinaux à l'Eglise.

L'un desquels , (Guillaume) dit le Cardinal de *Saint-Malo* , Archevêque de *Reims* & de *Narbonne* , fut honoré de la pourpre par *Alexandre VI* , en 1495 , en présence du Roi *Charles VIII* , qui se trouva alors au Consistoire. Ce Prince l'aimoit beaucoup , & ce fut (dit-on) à sa persuasion qu'il entreprit la conquête du Royaume de *Naples*. Le zèle avec lequel ce Cardinal parla contre *Jules II* , dans le Concile de *Pise* , le

fit priver de sa dignité, que *Léon X* lui rendit ensuite.

Il mourut en 1514, laissant deux fils, héritiers de ses vertus, qui lui servirent, un jour, à une Messe célébrée pontificalement, l'un de Diacre, & l'autre de Soûdiacre. Il avoit été marié, avant de s'engager dans les Ordres.

Les Historiens le louent, comme un Prélat, qui avoit l'esprit des affaires, joint à beaucoup de zèle pour la gloire de sa patrie, ainsi qu'à beaucoup d'amour pour les Lettres, & pour ceux qui les cultivoient.



PARTICULARITÉS

CONCERNANT

H E N R I I V.

Tirées des Mémoires manuscrits d'Augustin Conon (1), Avocat au Parlement de Rouen.

AU moment de la mort de *Henri III*, la plupart des Seigneurs François Catholiques, qui se trouvoient dans sa chambre, firent serment entre eux, de ne pas reconnoître pour Roi un Prince de la Religion réformée.

Henri IV, très-alarmé de cette con-

(1) Auteur des *Réflexions historiques sur la mort de ce Monarque*. Voyez le tome II de ce Recueil, page 243.

vention, & ne sachant à quoi se résoudre, se retira dans un cabinet voisin, avec *La Force & d'Aubigné* (1), & commanda à celui-ci, sur le refus de l'autre, de lui dire son avis. *D'Aubigné* lui dit, qu'il falloit parler en Roi, ne point trahir sa conscience, & s'embarasser peu de tous ceux qui seroient plus attachés au Pape qu'à leur légitime Souverain : d'autant plus que ces sortes de gens lui feroient toujours plus de mal proche de sa personne qu'éloignés. Il lui fit enfin sentir que les plus puissans des Seigneurs Catholiques ne porteroient pas le zèle de leur Religion, jusqu'à dégrader un Prince, auquel tous les droits de la nature, & les loix divines les obligeoient d'obéir.

Après ces représentations, il lui conseilla de demander, sans bassesse, le service & le crédit des principaux de

(1) Ayeul de Madame de Maintenon.

l'Armée, sur-tout du Maréchal de Biron, Colonel général des Suiffes, & d'engager ce Seigneur à demander le serment de ces Troupes, à les faire mettre en bataille, & à leur faire crier : *Vive le Roi Henri IV !* De plus, il fut d'avis que le Roi fit sur le champ agir divers Seigneurs, dont la fidélité lui étoit connue, tels que *Givry & d'Humières*, auprès des Gentilshommes de leurs Provinces, qui se trouvoient dans l'Armée. Il lui fit connoître enfin, qu'il étoit le plus fort, qu'il devoit compter sur l'intrépidité de deux cens Gentilshommes qu'il avoit alors auprès de lui, & qui étoient gens à jeter par les fenêtres tout ceux qui refuseroient de le regarder comme leur Roi.

Heureusement ce conseil fut suivi : le Roi parla au Maréchal *de Biron*, qui avec tout le zèle d'un bon & brave François, remplit dans le moment les desirs de son nouveau Maître.

A peine *Henri* avoit fait cette première démarche, que le Marquis d'Oentra, accompagné de nombre de Seigneurs Catholiques; & après un discours plein de remontrances, sur l'impossibilité à un Prince Protestant de régner sur des François, il déclara nettement qu'ils étoient tous résolus de ne pas reconnoître le *Roi de Navarre*, s'il ne changeoit de Religion. *Henri* pâlit, ou de colère ou de crainte; puis, ayant recueilli ses esprits, répondit: qu'il s'agissoit d'abord de venger le meurtre de leur dernier Maître, de suivre ses dernières volontés; & qu'un changement de cette nature ne pouvoit être l'affaire d'un instant; qu'il seroit même honteux aux François de se soumettre à un Roi, qui acheteroit leur couronne par un parjure & une apostasie. Qu'au surplus il donnoit congé à tous ceux qui s'opiniâtreroient à vouloir exiger de lui une démarche aussi contraire à sa conf-

cience, que propre à le faire regarder par les deux partis comme infecté du plus méprisable Athéisme : « Sachez » enfin, Messieurs, (s'écria-t-il, d'un ton aussi ferme que noble) » que je » me tiens pour assuré d'avoir à mon » service, tous les Catholiques sensés, » faits pour aimer & la France & l'honneur. »

A peine il achevoit ces mots, que *Givry* entre, & dit tout haut, qu'il vient lui annoncer de la part de la plus nombreuse & la plus brave Noblesse, qu'elle étoit prête à recevoir ses ordres. Arrive, au même instant, le Maréchal *de Biron*, qui lui présente les Officiers commandans les Suisses, dont *Henri* reçoit, par écrit, les sermens. *La Noue*, *Châtillon*, *Guitri*, & tous les autres Chefs des Réformés qui suivoient leurs traces, tombent à ses pieds, tout le reste suit leur exemple..... Et voilà *Henri* proclamé.

Ainsi, c'est au conseil d'une ame ferme, & sentant le prix d'un moment, que le brave & bon *Henri*, en se hâtant de le saisir, dut la Couronne qu'il étoit si digne de porter !

Concernant le même Prince.

Charles de Bourbon (1), Cardinal de *Vendôme*, qui mourut dans l'Abbaye de *Saint-Germain-des-Prés*, à Paris, en 1594, étoit homme de fort petit esprit. Il fut l'auteur du *Tiers Parti*, par la sollicitation d'un certain *Touchard*, qui avoit autrefois été son Précepteur, & de *du Perron* que ledit *Touchard* avoit introduit. Et comme le Roi *Henri IV* eût découvert que le mal venoit de chez le Cardinal, il tâcha de le savoir de ce *Touchard*, qui savoit toutes les affaires de son Maître. Mais

(1) Fils de *Louis*, premier Prince de *Condé*.

n'en ayant pu rien tirer, il gagna *du Perron*, qui lui apprit tout.

Le Cardinal, voyant son jeu découvert, en mourut avec une fièvre lente ; & *du Perron*, pour avoir trahi son Maître, fut aux bonnes grâces du Roi, par la recommandation & protection duquel il fit une si belle fortune, & fut depuis Cardinal.

M. *Jean Duret* étoit Médecin du Cardinal de *Vendôme*, qui avoit pour Secrétaire le frère du même *Duret*, qui depuis a été le Président *Chévry*. *Duret* le Médecin dit un jour chez ce Cardinal, en parlant de *Henri IV*, qu'il falloit lui faire avaler des *Pillules Césariennes* : c'est-à-dire, vingt-trois coups de poignard, ainsi qu'autre fois César dans le Sénat. Ce qu'étant su & rapporté par *du Perron*, le Roi depuis l'a fort haï, sans pourtant jamais lui faire de mal.

Ce Médecin voyoit quelque fois la

Reine *Marie de Médicis*, quand elle étoit malade, laquelle se fioit fort en lui, à cause qu'il avoit grande réputation. Et ayant fait, par ce moyen, prier le Roi de lui donner la place de premier Médecin, après la mort de *M. de la Rivière*, le Roi répondit à ceux qui lui en parlèrent : » Dites à *Duret*, qu'il » se contente que je le laisse vivre, & » que je fais bien le mal qu'il a voulu » me faire, il y a long-temps. »



Le Roi ayant su du sieur *du Perron*; les desseins dont *Touchard* ne lui avoit rien voulu révéler, il fut visiter le Cardinal *de Vendôme*, qui étoit au lit malade. Sur quoi le Roi lui dit : » Mon » Cousin, votre mal n'est pas commun : » C'est l'envie d'être Roi, qui vous » rend malade. Sire, je n'y ai jamais » pensé. (répondit le Cardinal)

A quoi le Roi, (qui vouloit perdre

Touchard dans son esprit) répliqua :
 » Je n'en fai que ce que *Touchard* m'en
 » a dit : le voici lui-même. Il m'a ap-
 » pris toutes vos négociations à la Cour
 » de Rome, pour le Tiers Parti. «

Touchard s'écria au Roi, qu'à grand tort, il vouloit le ruiner dans l'esprit de son Maître. Lequel néanmoins ne crut jamais rien à son désavantage. Mais ledit Cardinal & les deux *Duret* soupçonnèrent le sieur *du Perron*, qui étoit proprement le traître.



Le Cardinal *du Perron* ne savoit quel métier faire étant jeune. Madame *de Lore*, qui se disoit veuve du Cardinal *de Châtillon*, m'a dit autre fois, qu'elle avoit vu les *du Perron* en Normandie, dont l'aîné montroit le latin dans une école, & le second montroit à jouer du luth & de la viele. Qu'enfin l'aîné, s'étant fourré chez le Cardinal *de Ven-*

dôme, il commença à faire fortune, en trahissant son Maître ; puis gagna les bonnes grâces de Madame la Duchesse de *Beaufort*, en faisant des vers sur sa beauté, sur ses amours, & sur la naissance de *M. de Vendôme*.



Ce fut une étrange procédure que l'Arrêt de mort contre la Maréchale *d'Ancre*. Son plus grand crime étoit d'avoir reçu le bien que la Reine lui avoit donné. Elle consentoit qu'on le lui reprît, & d'être envoyée à *Lorette*, y accomplir un vœu qu'elle avoit fait. *M. Courtin* opina qu'elle fût pendue ; *M. Deslandes* la condamnoit à une prison perpétuelle, où le Roi voudroit ; *M. de Palluau*, au fouet ; *M. Servin* disoit qu'il falloit la tirer à quatre chevaux ; les autres, en plus grand nombre, à lui couper la tête. Quand elle se vit condamnée à la mort, elle dit

qu'elle étoit grosse, & puis elle s'en dédit. Le Roi donna son fils en garde à un Gentilhomme, nommé *Fiesque*, bâtard de la maison de *Fiesque*, & qui étoit propre frère de celui qui est aujourd'hui Curé de *Saint-Sulpice*. Ce fils, enfin, se retira à *Florence*, avec permission, où on l'appelloit le Comte de *Penne*, & y mourut, sans avoir été marié.



L'ÉPREUVE
DANGEREUSE.

Anecdote du Bal de l'Opéra.

Pour la troisième fois, quoique très bien
masquée,
Au Bal de l'Opéra, *Lise* étant attaquée
Par certain *Pantalon*, dont les propos flatteurs,
Sans lieux communs, sans cliquant, sans
fadeurs,
Avoient acquis quelques droits sur son âme...
Je sai (dit-il) de qui vous êtes femme ;
Et je vous plains ! — Vous me plaignez ?
Moi ! — Vous,
Belle *Zirphé* !... Je sai que votre Epoux,
Quoiqu'il le dissimule,
Dans la crainte du ridicule,
Au fond de l'âme, est en effet jaloux.
— Je crois qu'il a quelque peine secrète,
Qu'il me déguise, & cela m'inquiète !...
Mais lui, jaloux ! sur-tout de moi ?.. Jamais ;
C'est une Fable... Et dussé être une histoire,
Jamais, Monsieur, je ne pourrois la croire ;

Au moins, sans preuve... Et si je la croyois,
Pour lui, moins que pour moi, Monsieur, j'en
rougirois.

— Vous l'aimez donc? — Je l'aime; & je fais
qu'il m'estime.

J'en suis certaine.... Et me ferois un crime,
De soupçonner.... — A la bonne heure !...

Mais,

Pour s'étourdir sur ses ennuis secrets,
On dit, qu'il joue; & perd, plus qu'on ne
pense,

Dans des Tripots obscurs? — La médifance,
Vous le savez, Monsieur, s'étend sur tout?

Car, pour le jeu, *Damon* n'a point de goût;
Et jamais ne s'y prête, en bonne Compagnie,
Que comme Acteur, manquant à la Partie.

— Femme aveuglée !.. Et si l'on vous disoit,
Qu'hier, dans un seul *Lansquenet*,

Par un entêtement, aussi vain que frivole,
Damon, après avoir perdu tout son *Comptant*,

Ne rentra chez lui, qu'en devant

Vingt mille écus, sur sa parole?

Et que ce seul trait, joint à ceux qu'on ne fait
pas,

Quelque riche qu'on soit, produit quelque
embarras?

— Autre Fable ! — Tout l'est , contre l'objet
qu'on aime....

Ainsi , Madame , il faut donc ajouter ,
Pour vous ôter tout prétexte à douter
D'un fait , si vrai.... Qu'enfin , c'est à moi-
même ,

Que *Damon* doit cette somme?.. A *The-
léme* ,

Et dont le nom vous doit être connu?..

C'est moi.., — C'est vous?.. Ma surprise est
extrême !..

Mais , excusez un cœur , trop prévenu
Pour un époux ; qui , malgré sa foiblesse ,
N'a pas moins droit à toute ma tendresse?..
Je sens sa peine!.. Il doit... Il faut payer.

Demain , matin , daignez donc envoyer
Votre billet?.. Et recevez , pour gage ,
Tous mes bijoux , estimés davantage ,
En attendant que je puisse... A ces mots ;
Ciel ! (dit le Masque , à travers ses fan-
glots ,)

Ciel ! ai-je pû méconnoître la flâme
Et les vertus de la plus digne femme?..

Ah ! pardonne à l'Amour , objet rendre &
-chéri ,

Mon injustice , envers la plus belle âme?

— Eh ! qui peut donc , ainsi me parler ? —
Ton mari !

D. L. P***.

N. B. C'est de l'Epoux même , que
M. le Marquis de *** , à qui je dois
cette historiette , m'a dit l'avoir tenue...
L'Epouse n'en parla jamais.



M É M O I R E S

CONCERNANT LE MARQUIS

DE LA ENSENADA;

Ci-devant Ministre d'État, en Espagne.

Traduction de l'Anglois.

AU commencement de la dernière guerre, lorsque le Comte de *Gages* alloit s'embarquer pour l'Italie, se voyant arrêté par les vents contraires, & s'étant informé d'une maison un peu plus tranquille & plus commode que celle où il étoit d'abord descendu; on lui indiqua celle d'un Officier de la Douane, que les Négocians de *Cadix* lui vantèrent comme l'homme le plus rangé & le plus économe qu'il y eût en Espagne. Le Général y fut reçu avec la politesse la plus respectueuse, y trouva un appartement aussi propre

que commode, très-bien meublé, mais sans luxe, & sans aucune espèce de superfluités. Il y fut servi, non-seulement avec toute la ponctualité & les égards qui lui étoient dûs, mais le Maître du Logis poussa les attentions au point, que prévoyant jusqu'aux moindres besoins de son Hôte, le Général se voyoit presque toujours agréablement prévenu dans ses desirs. De sorte que le Comte, l'un des plus honnêtes, des plus gracieux, & des meilleurs hommes du monde, très-satisfait de sa situation présente, étoit d'autant plus content du Maître du logis, que les attentions qu'il en éprouvoit n'avoient rien d'importun, ni de gênant.

La seule chose qui manquât au bien-être actuel de notre Général, c'est que, chargé d'un grand nombre de Mémoires, de lettres, & autres papiers importants qu'il avoit à examiner, il n'avoit

point de Secrétaire , le sien étant tombé malade en route.

Son Hôte alors le supplia de vouloir bien accepter son foible secours , en ajoutant , qu'il ne devoit l'emploi dont il jouissoit à *Cadix* , qu'au bonheur d'avoir servi pendant quelque temps , au gré de ses supérieurs , dans les Bureaux du Ministère de la Guerre. Le Comte accepta l'offre avec plaisir , & vit avec surprise un homme , dont l'intelligence , l'activité , les grâces du style , & le travail le plus aisé , lui annonçoient le jugement le plus sain , & l'esprit le plus exercé qu'il eût jamais connus. A partir de cet instant , le Comte se promit de ne point se séparer de son Hôte ; & sans lui rien témoigner de ses dispositions intérieures , se hâta de faire part de sa découverte au Ministre , en le lui recommandant comme un sujet essentiel , & dont l'Etat pouvoit probablement se promettre les plus grands

services , en qualité d'Intendant de l'Armée de S. M. C. en Italie.

Les vents continuant d'être contraires , & le Comte ayant reçu la réponse du Ministre , fit appeller son Hôte , auquel il proposa tout simplement de le suivre en Italie , où il espéroit pouvoir lui procurer un poste un peu plus lucratif que celui qu'il occupoit en Espagne.

« Ordonnez , Monseigneur ? (lui dit *L'Ensenada* , d'un ton fait pour plaire au Général) » Je vous suivrois au bout
 » de l'univers. Je ne demande que
 » vingt-quatre heures pour régler les
 » comptes de ma Régie ; & je suis à
 » vous , pour jamais. »

» En ce cas , Monsieur , recevez
 » ceci (lui dit le Général , & lui remettant la commission de l'Intendance de l'Armée) » Recevez ceci , comme
 » un gage de ma reconnoissance des
 » bons traitemens que j'ai reçus chez

» vous, & comme une preuve des
» sentimens que votre mérite & votre
» intelligence dans les affaires, m'ont
» inspiré, fitôt que je vous eus connu. »

Qu'on juge de l'excès de la surprise d'un simple Receveur à la Douane, dont l'emploi lui rapportoit annuellement au plus dix mille livres, qui se voit tout-à-coup élevé à l'Intendance d'une Armée, avec plus de cinquante mille livres d'appointemens, & le pouvoir de tirer du Trésor Royal, sur sa simple signature, & à sa volonté, pour cent fois plus encore!

Revenu à lui-même, après avoir respectueusement & sans adulation, remercié son bienfaiteur, il ne lui témoigna que la crainte de ne pouvoir remplir, à son gré, les espérances que le Comte avoit conçues des talens d'un homme qu'il connoissoit à peine, mais qui, par ses efforts, espéroit pourtant

se rendre moins indigne des bontés dont il se trouvoit honoré.

L'Ensenada tint parole : sa conduite en Italie justifia pleinement, auprès du Ministre d'Espagne, la recommandation du Général. *L'Ensenada*, actif, intègre, vigilant, infatigable en fait d'affaires, plein de ressources au besoin, attentif à ce qu'il devoit aux Officiers généraux, juste & défintéressé envers ceux d'un rang inférieur, toujours aussi affable qu'accessible, sut se faire autant aimer, que généralement estimer de tout ce qui composoit l'Armée.

Tout le monde fait que le Comte de *Gages* eut des obstacles incroyables à surmonter pendant le cours de cette guerre ; que l'Espagne attendoit de lui, quoiqu'avec une très-petite Armée, tout ce qu'elle auroit pu espérer de la plus nombreuse & la mieux pourvue ; qu'il étoit obligé d'effuyer du Roi
Philippe V,

Philippe V, qui, avec un cœur excellent, étoit d'un caractère extrêmement violent; que ses Ministres, jaloux les uns des autres, par conséquent presque jamais d'accord, embarrassoient d'autant plus le Général, qu'il étoit de son intérêt de les ménager tous. Mais que ce qui le peinoit le plus étoit la lenteur des secours & des remises de fonds nécessaires, tant pour faire subsister les Troupes, que pour les mettre en état d'agir efficacement. Et c'est dans ces circonstances critiques qu'on vit le génie de *L'Ensenada* se déployer & se distinguer au point de trouver des ressources pour faire subsister cette Armée abandonnée, pour ainsi dire, à elle-même, beaucoup mieux & plus longtemps que l'affligé Général n'eût osé l'espérer.

Mais il est un terme à tout, & le Ministre Espagnol n'en mettoit point à sa lenteur, ou pour mieux dire à son insou-

ciance. De façon que le Comte de *Gages*, ses Officiers généraux, & l'Intendant même, privés enfin de tout espoir, se voyoient réduits au moment d'avoir à commander une Armée, sans magasin & sans crédit.

Réduits à ces extrémités, le Comte & les Officiers généraux qu'il avoit rassemblés, ne virent d'autre parti à prendre, que celui d'envoyer en Espagne *M. de L'Ensenada*, dans l'espérance qu'il feroit plus par sa présence & ses représentations chez les Ministres, que n'avoient opéré toutes les lettres & tous les Mémoires qu'il leur adressoit depuis si long-temps & avec si peu de succès.

Il accepta la condition d'autant plus volontiers, qu'après avoir épuisé & même au-delà des bornes de son crédit personnel, il redoutoit bien moins de tomber dans les mains des ennemis, que de se voir exposé au ressen-

timent de ses créanciers, trompés par le défaut d'accomplissement des promesses qu'il leur avoit faites.

Charmés de le voir souscrire à leurs vœux, & bien convaincus que ces mêmes emprunts n'avoient été faits que pour sauver à ses amis & à l'Armée, de se voir exposés aux besoins les plus extrêmes, tous les Officiers généraux le chargèrent de lettres de recommandation les plus honorables pour lui, & en même temps les plus pressantes, tant pour les Ministres d'Espagne, que pour les personnes en place, avec lesquelles chacun d'eux pouvoient avoir quelques liaisons particulières.

Avec ces lettres de crédit, M. de *L'Ensenada*, dès son arrivée à *Madrid*, entama sa négociation avec toute l'adresse, & toute la chaleur dont l'activité de son génie étoit capable.

Il fut gracieusement accueilli des Ministres, qui le comblèrent de louanges,

tant sur sa capacité, que sur les services essentiels qu'il avoit rendus à l'Armée, & s'épuisèrent en promesses, mais dont l'effet étoit remis d'une semaine à l'autre. Tout autre que *L'Ensenada* auroit en pareil cas, perdu la tête, ou du moins n'auroit eu rien de si pressé que de se mettre à l'abri des poursuites de ses créanciers. Notre Intendant, tout au contraire, les rechercha, les rassembla, leur fit part de sa situation, leur donna des preuves de l'usage qu'il avoit fait de leurs deniers, de la nécessité où il s'étoit trouvé d'en agir ainsi; & finit par leur dire, avec cette noble franchise que la probité rend si éloquente, que s'ils vouloient ne point risquer de perdre leur dû, il falloit qu'ils se joignissent à lui, en mettant en œuvre tout ce qu'ils avoient de crédit auprès des Grands, pour qu'ils obtinssent du Ministère que leur débiteur fût enfin mis en état de remplir les

engagemens qu'il avoit contractés avec eux.

Ceci lui servit beaucoup plus efficacement que toutes les recommandations qu'il avoit apportées d'Italie, & lui procura par degrés des sommes considérables, que ces mêmes personnes mirent le Ministre en état de lever. Car la vérité du fait est que les coffres du Roi se trouvoient absolument épuisés : inconvénient très-ordinaire dans un Gouvernement despotique, où les Particuliers instruits des besoins extraordinaires de l'Etat, sur-tout en temps de guerre, employent tous les moyens possibles pour cacher leur argent. Pour comble d'embarras, *Philippe V* vint à mourir, & eut pour successeur son fils *Ferdinand* : autre circonstance, qui naturellement suspendit le cours des affaires publiques de toute espèce.

Cet événement qui auroit ôté tout

espoir à tout autre qu'à notre Intendant, ne servit qu'à stimuler son imagination, & à lui faire chercher avec d'autant plus d'activité, de nouvelles ressources. Il lia bientôt connoissance avec des Courtisans d'un rang inférieur, dans l'intention de parvenir à connoître le fond du caractère du nouveau Monarque. Il s'apperçut d'abord, avec chagrin, que la chose étoit d'autant plus impossible, que ce Prince, aussi taciturne que peu communicatif, étoit absolument impénétrable; & que tout ce qu'on pouvoit dire de lui : c'est qu'il aimoit beaucoup la Reine. Quant à elle, que cette Princesse étoit pieuse, bonne, affable, aimant beaucoup le fruit, & sur-tout, avec passion, les joyaux & les bijoux de tout espèce

L'Ensenada, en partant de là, prit toutes les mesures nécessaires pour se procurer les prémices des plus belles Pêches du Royaume de *Valence*. De-là,

fit connoissance avec un Juif extrêmement ingénieux, qu'il chargea de lui procurer un Melon travaillé en or, entouré de Pierreries, aussi belles que rares, avec un superbe Diamant au sommet, & une Emeraude Orientale à l'endroit où la queue sembloit avoir été coupée. Ce beau fruit étant fini, & mis au milieu d'un grand plat d'argent cizelé, rempli de Pêches de *Valence*, & présenté à la Reine par une Dame du Palais, procura, dans l'instant même, à *L'Ensenada*, ses entrées à la Cour, où son assiduité, son adresse, & sa générosité lui firent tant de protecteurs & de créatures, qu'il ne tarda pas à se voir élevé au grade de Ministre.

Jusqu'à cette époque les talens de *M. de L'Ensenada* sembloient s'être étendus autant que la fortune qu'ils lui avoient procurée.

Mais, c'est en partant de la confiance qu'il en avoit conçue, qu'en agissant avec

moins de circonspection , il se vit bientôt précipité du rang dont la hauteur l'avoit un peu trop ébloui.

Le Ministère Espagnol avoit alors à sa tête un homme dont la naissance & la grande expérience eussent pû faire excuser bien des défauts , si des talens supérieurs , joints à cette extrême probité , si rares dans les Cours , n'eussent pas surpassé le lustre qu'il tiroit de sa qualité & de ses emplois.

Ce digne & habile homme d'Etat avoit vu dans son vrai jour combien la connexité des intérêts de l'Espagne & de l'Angleterre étoit avantageuse aux deux Etats , & en avoit toujours fait la base de sa conduite. M. de *L'Ensenada* , trop enivré de ses succès , & en partant de son élévation , ne se croyant pas encore ce qu'il croyoit devoir être , tant qu'il verroit dans le Conseil , un personnage au-dessus de lui , s'écarta bientôt de ses anciens principes.

De-là ses intrigues secrètes avec les Cours de *Versailles* & de *Naples*, dont il se trouva la dupe au moment qu'il s'en doutoit le moins, & d'où, malgré le crédit de ses protecteurs, s'ensuivit son exil, & la perte de tous ses emplois.

Cependant, peu de temps après le nouveau règne d'aujourd'hui, il fut rappelé à la Cour, non pas avec les titres dont il jouissoit précédemment, mais avec un si grand crédit, qu'il est plus que probable, que le changement de système de cette Cour, est le fruit des insinuations & des intrigues de cet ancien Ministre.



H E L E N E
D E T O U R N O N , (1)
R O M A N C E

Historique, galante & tragique.

V O U S , qui tenez des Cieux (2)
Une âme noble & tendre ,
Venez , jeunes & vieux ,
Seuls dignes de m'entendre ?
Je consacre à la gloire ,
Que mérite un grand nom ,

(1) Cette Maison est l'une des plus anciennes & des plus nobles du Royaume. On trouve, dès l'an 1130, un *Pons de Tournon*, Évêque du Puy. *Othon*, Seigneur de *Tournon*, & *Girard* son frère, rendirent hommage au Roi *Philippe-Auguste*, en 1132 ; & les illustrations de cette Maison se trouvent par-tout.

Le fond de cette Romance est tiré des *Mémoires de Marguerite de Valois*, femme du Roi *Henri IV*. liv. 2.

La mère d'*Hélène de Tournon* étoit Dame d'honneur de cette Reine.

(2) La Musique se trouve à la fin du Volume.

La déplorable Histoire
D'Hélène de Tournon.



Digne de ses parens,
Dont s'honoroit la France,
Ses charmes, à quinze ans,
Egaloient sa naissance.
Tendre desir attire
Tous les cœurs sur ses pas,
Hélène les inspire :
Son cœur ne les sent pas.



Le jeune *Varembon*, (1)
Fier, brave & fait pour plaire,
Ne respiroit, dit-on,
Que la Chasse & la Guerre.
Des plus beaux yeux, sans peine,
Il bravoit le pouvoir.
Sitôt qu'il vit *Hélène* :
C'est l'Amour qu'il crut voir !



(1) Frère du Comte de *Balençon*, Gouverneur,
pour le Roi d'Espagne, au Comté de Bourgogne.

Frappé du même trait,
 Le cœur de cette Belle
 Cédant, quoique à regret,
 Cessa d'être rébelle.
 Mais sa flâme est muette,
 Et son timide cœur,
 Honteux de sa défaite,
 La cache à son vainqueur.



Le jeune & fier Marquis,
 Trompé par l'apparence,
 Bientôt prend pour mépris,
 Sa feinte indifférence.
 Sa flâme s'en augmente...
 Mais, feignant à son tour,
 A plus d'une autre Amante,
 Il offre son amour.



Hélène, que soudain,
 L'Amant en fait instruire,
 Renferme dans son sein,
 Le trait qui la déchire;
 Et la sagesse austère
 Ne la peut consoler,

Quand l'honneur la fit taire ,
Que l'Amour dût parler.



La Gloire , en cet instant ,
Aux champs de *Mars* appelle
Tout brave Combattant ,
A son drapeau fidelle.
L'Amant quitte sans peine ,
Ses frivoles Amours...
Mais non pas son *Hélène* ,
Qu'il regrette toujours.



En proye à ses douleurs ,
Qu'irrite sa tendresse ,
Hélène , dans les pleurs ,
Voit flétrir sa jeunesse !
Sa famille alarmée ,
Pour elle a beau trembler ;
Plus elle en est aimée ,
Moins elle ose parler.



Sans regret , sans terreur ,
Prête à quitter la vie ,
Elle épanche son cœur ,

Dans le sein d'une Amie :
 Qui, risquant tout pour elle,
 De ce secret surpris,
 Par un Agent fidelle,
 Informe le Marquis.



Sans chaleur, & sans voix,
 Frappé d'une nouvelle,
 Pour lui, tout-à-la-fois,
 Ravissante & cruelle ;
 Bravant la Renommée,
 Le triste *Varembon*,
 Soudain, quitte l'Armée,
 Et vole vers *Tournon*.



Lorsque l'Amour conduit,
 Toute route est facile.
 Il étoit presque nuit,
 Lorsque, entrant dans la ville,
 Il voit, avec colère,
 Près d'un Temple voisin,
 Un Convoi funéraire,
 Lui fermer le chemin.



Un noir pressentiment,

Saisit son âme émue...
Il approche, en tremblant...
Juste Ciel! quelle vue!
Sur le poêle funèbre,
Est un noir Ecusson,
De tous les temps célèbre...
C'est celui de *Tournon*!



Après un cri perçant,
Echappant à sa suite,
Sur la Bière, à l'instant,
L'Amant se précipite.
Pour le rendre à la vie,
Tous soins sont superflus :
Tout peint son agonie...
On l'emporte... Il n'est plus!



M O R A L I T É .

Pourquoi, cruel devoir,
Ta loi fait-elle un crime,
De laisser entrevoir
Un penchant légitime?
La Nature souffrante
D'un tel déguisement,
Se vange sur l'Amante,
Du malheur de l'Amant.

E N V O I

A MADAME LA COMTESSE
DE TOURNON. (1)

Vous inspiriez *Tournon*,
(Dût-il ne pas vous plaire)
Un *Enfant d'Apollon*,
Plus que *sexagénaire* !
Si d'un si juste hommage,
Quelqu'un étoit jaloux,
A combattre il s'engage,
Envers & contre tous.

D. L. P....

(1) Morte, l'année dernière, (1783) à peine âgée de vingt-cinq ans, aussi regrettable par les agrémens & la solidité de son esprit, que par les grâces & la rare beauté de sa figure.



VRAI SECRÉTAIRE

DE CONFIANCE.

ON pense assez communément, que ceux dont l'écriture est belle & soignée, sont gens de peu d'esprit. L'extrait suivant peut servir à fortifier ce préjugé, si tant est pourtant que s'en soit un.

M. de Louvois qui venoit de recevoir une dépêche d'un Ministre étranger, fait appeller un Secrétaire, & lui dicte la lettre ci-dessous :

« Vous vous étonnez, mon cher
» Confrère, qu'ayant à traiter ensemble
» une affaire qui demande le plus grand
» secret, je me sers, pour vous écrire,
» d'une autre main que la mienne? ..
» mais apprenez que le Commis dont
» je me sers, est si complètement im-

» bécille, qu'il ne comprend pas même
» la réponse que j'ai l'honneur de vous
» faire, &c. &c.

Et le Ministre avoit raison.



P O R T R A I T
H I S T O R I Q U E
D E L O U I S X I V ;

*À l'âge de cinquante-deux ans, par
M. P***, Gentilhomme Napolitain,
au Cardinal D. P. O***. traduit
de l'Italien.*

VOTRE Eminence exige de moi le Portrait au naturel, du plus grand Monarque de l'Europe, & j'ai hasardé de le tracer, sans songer à la témérité qu'il y a d'entreprendre, parce qu'il y a de la gloire à obéir.

Je ne m'étendrai, ni sur la puissance de ce Prince, ni sur l'heureux succès de tout ce qu'il a entrepris, mais sur ses qualités, sur ses vertus, & sur son auguste Personne : la prof-

périté se fait fouhaiter , il est vrai , mais la vertu se fait admirer.

Le Roi est entré dans sa cinquante-deuxième année , il se porte bien , est extrêmement vigoureux ; il est quelquefois incommodé de la goutte , mais assez légèrement. Il a la taille fort belle , fort avantageuse , le tein brun , les traits du visage ouverts & mâles , le front très-élevé , le nez aquilin , les yeux grands & noirs , le regard mêlé de douceur & de sévérité. Sa physionomie est impérieuse & guerrière , son port grave & majestueux , sa démarche est noble & fière. Son aspect est plein d'une majesté douce qui remplit à la fois de respect & d'amour , qui lui concilie tous les cœurs , sur-tout de ceux qui ont le bonheur de l'approcher. Il écoute en Maître , parle en père ; & se possède si bien , que ni la tristesse , ni la joie , ni la colère n'ont d'empire sur lui. Il a un penchant naturel pour la clémence ,

qu'il regarde , avec raison , comme l'une des plus grandes vertus des Rois. Il se laisse fléchir , mais sans foiblesse : il veut que justice soit faite ; mais , s'il se peut , sans effusion de sang.

Les fortifications , l'architecture , la chasse , le billard , la promenade , les jardins & les fleurs , sont ses divertissemens les plus ordinaires.

L'Histoire & les bons livres , sur quelque matière que ce soit , sont de son goût ; mais il n'a pas souvent le loisir de s'y appliquer.

Il caresse quelquefois les chiens , tant pour la fidélité qu'il admire en eux , que pour le plaisir qu'il en tire.

Jamais Souverain n'a été plus magnifique , en meubles , en habillemens , en chevaux , en équipages , en chiens de chasse , en pierreries & en bâtimens.

Sa table est toujours splendide , &

fervie avec autant d'ordre & de propreté que d'abondance.

S'il promet quelque chose, il s'en souvient toujours, & jamais que pour la donner; & ne la donne que pour l'oublier. Et ce qui paroît difficile dans la pratique, il donne avec distinction, & toujours à propos.

Il écoute favorablement la louange, parce qu'il fait ce qu'il vaut; il chérit & cultive la gloire, parce qu'il fait de grandes choses.

Infatigable dans les exercices du corps, ainsi que de l'esprit, ni les chaleurs de l'été, ni les rigueurs de l'hiver, ne peuvent suspendre le cours de ses entreprises.

Il assiste à ses Conseils comme à des divertissemens, & jamais Prince n'a travaillé autant que lui pour le bien & l'agrandissement de son Royaume. Aussi habile Soldat que grand Magis-

trat, il répond avec autant de justesse à un Capitaine qu'à un Homme de robe.

On peut juger de sa libéralité & de sa puissance, par les pensions qu'il donne tant au dedans qu'aux dehors de son royaume. Il donna, dit-on, à son Médecin, après une maladie, & à son premier Chirurgien, cent cinquante mille écus.

Il aime le secret, veut qu'on le garde, & se tient assez récompensé de son application à remplir les devoirs d'un grand Roi, par le plaisir qu'il a d'y réussir.

Toujours attentif à répondre, il parle avec tant de douceur que jamais il ne répondit rien de désobligeant, & jamais Prince ne garda mieux que lui la bienfaisance, l'honnêteté des procédés, ni cet air engageant, qui toujours a droit de plaire, même à ceux qu'on ne peut obliger. Toujours grand enfin, même

dans les petites choses, il n'est jamais petit dans les grandes.

A la tête de son Conseil, il en écoute avec tant de bonté, les avis, que ceux qui le composent, toujours sûrs de lui plaire, n'ont d'autre objet, en les proposant, que le bien de l'Etat.

Les ingrats & les traîtres lui sont odieux, au point que, quelque soit leur naissance, ou leur rang, il ne peut supporter leur présence. On l'approche avec une espèce de crainte, à cause de cet air majestueux qui lui est si naturel; mais on s'en retire avec admiration, & presque toujours satisfait, même de ses refus.

Il estime la société, & seroit plus populaire, s'il n'étoit convaincu que la familiarité & le respect, sont presque incompatibles avec le caractère de la Nation Française.

Il s'habille & mange ordinairement en public, parle familièrement avec
les

les Courtisans dont il est environné, observe tout, & si bien, que lorsqu'un visage est nouveau pour lui, le Monarque veut le connoître, & dès qu'une fois il l'a connu, il le connoît toujours.

Brave, incapable de crainte, (quoiqu'en aient dit ses ennemis) il s'est trop souvent exposé aux dangers de la guerre pour que son courage puisse être douteux. . . . Tel est le cas qu'il fait de la valeur, de la vertu & des talens, qu'on l'a vu les chercher & les récompenser jusques chez les étrangers mêmes.

Ami sûr & sensible, quoique Roi, les preuves en sont trop généralement connues, pour qu'on les répète.

Quoiqu'aimant passionnément la gloire, on l'a vu très-galant avec les Dames; mais il en fut encore plus aimé qu'il ne les aima. On peut dire aujourd'hui qu'il sanctifie la France par une vie ir-

réprochable , après l'avoir purgée de ses vices & de ses erreurs.

Comme rien ne découvre mieux le génie & les inclinations des hommes , que leur vie privée ; je prends la liberté , Monseigneur , d'ajouter à ce portrait quelques circonstances de la vie de ce Monarque , & qui me semblent dignes d'y trouver place.

Il y a au plus quatre ans , qu'étant dangereusement malade , un Courtisan lui proposant de changer d'air : *Très-volontiers* (répondit-il) , *si vous m'indiquez sur la terre quelque endroit où l'on ne meurt point*. Faisant , un jour , faire l'exercice à ses Mousquetaires : *Vous montez* (dit le Monarque à l'un d'eux) , *un cheval qui fut volé il y a cinq ans , à votre Camarade ****. Et le fait se trouva vrai.

Voici une autre preuve de la singularité de sa mémoire. Ce Prince ayant

rencontré dans ses appartemens un homme , qui fixa son attention : *Je le connois* (dit-il à ses Courtisans) *il est au service du Duc D***. Il porte à ses souliers des boucles d'or appartenantes à son Maître.* Et cet homme , avoua que cela étoit vrai.

On ne peut assez louer la modération de ce Monarque , quand il jeta sa canne par la fenêtre , lorsqu'un de ses Courtisans avoit manqué au respect qui lui étoit dû : *Je ne me serois pas consolé* (dit le Roi) , *d'en avoir frappé, dans ma colère , un gentilhomme !*

Une lampe d'argent ayant été volée dans la Chapelle de *St. Germain* , & le Prince ayant promis une récompense considérable à qui en découvriroit le voleur ; un Seigneur de sa Cour lui avoua secrettement & en gémissant , que c'étoit son père , qui dans un extrême besoin d'argent , avoit commis ce sacrilège : *Consolez-vous* (lui dit le

Roi) je le punirai de façon, qu'il ne volera plus; & il lui assigna, sur le champ, une pension convenable à sa qualité (1).

J'ai l'honneur d'être,

de Votre Eminence, le
très-humble, &c. &c.

M. P***.

(1) L'Auteur de la Lettre rapporte quelques autres traits de Louis XIV, que nous avons cru devoir supprimer, comme déjà suffisamment connus.



HÉLAS! QUI PEUT TOUJOURS
RÉPONDRE DE SOI-MÊME?

ANECDOTE PICARDE.

QUELQUES jours après la bataille de *Malpluquet* (1), la veuve d'un gentilhomme, nommé *St. Lo*, mort au service, & demeurant à Calais, étoit, un soir, à table chez elle, avec quelques amis; lorsqu'un domestique vint la prier de vouloir bien passer, pour un instant, dans son salon.

Me reconnoissez - vous, Madame? (lui dit un vieux Militaire, dont malgré sa pâleur & le mauvais état de son ajustement, elle croit reconnoître les traits) — Quoi, Monsieur! (s'écria-t-elle, & le fixant avec encore

(1) En septembre 1709.

plus d'attention) Est-ce bien vous ? Est-ce Monsieur P*** que je revois ? — Lui-même, votre ancien ami, votre parent, que depuis vingt ans vous n'avez vu; qui du simple grade d'Enseigne dans l'un des premiers Régimens de France, après quarante ans de travaux, se voyoit parvenu au grade de Lieutenant Colonel de ce même Régiment, estimé & honoré de la confiance de ses Généraux, se voit réduit, quoiqu'au risque de vous gêner, à vous demander pour cette nuit, un asyle, & sur-tout le plus grand secret sur mon arrivée en ce pays.

Ah Ciel! (s'écria la Dame, dont la surprise égaloit l'inquiétude) que vous est-il donc arrivé, mon cher parent? Et par quel funeste événement? — Abrégeons, de grace, cet entretien. L'état où vous me voyez, la fatigue dont je suis excédé, la compagnie qui vous

attend sans doute, ne me permettent pas un détail qui pourroit nous mener trop loin. . . . Un lit est maintenant tout ce que j'attends de votre amitié. Demain matin, vous saurez mon malheur. . . . Donnez vos ordres à vos gens; & retournez à vos convives.

Le lendemain, la Dame, de qui cette apparition avoit plus d'une fois troublé le sommeil, ayant appris, après avoir sonné ses gens, de très-bonne heure, que l'étranger arrivé la veille, étoit depuis longtems de bout, l'ayant fait prier d'entrer chez elle, & supplié, au nom de leur ancienne amitié, de ne lui rien cacher de son histoire. . . .

Madame, (lui dit-il, en soupirant), c'est me prier de renoncer à votre estime! Mais je vous dois la vérité; & me croirois moins digne encore de votre pitié, si par un sentiment d'amour propre, qui n'est plus fait pour moi, je cherchois à la déguiser à vos yeux.

Apprenez donc , que c'est un lâche , que c'est le plus méprisable des hommes , que la nécessité vient de conduire jusques chez vous , avec l'espoir d'obtenir de la bonté de votre cœur la seule grâce que l'horreur que lui inspire sa situation présente , pût lui permettre de vous demander . . . Et pour ne pas vous tenir plus long-tems en suspens , que c'est moi qui , si peu digne d'être né dans ces murs , jadis si glorieusement défendus par nos Ancêtres , ayant été choisi pour tenir , ne fusse qu'une heure , avec cent Grenadiers dans un poste avancé , d'où pouvoit dépendre le succès de la bataille qui s'alloit donner , il y a trois jours ; apprenez , en frémissant ainsi que moi , que ce vieil Officier , qui jusqu'alors n'avoit jamais connu la crainte , & dont les blessures dont il est couvert , attestent la bravoure ; que votre parent , dis-je , à l'aspect de l'ennemi , oubliant tout-à-coup ce qu'il étoit , & ce qu'il

alloit être , après s'être sauvé comme un infâme , n'a retrouvé sa tête qu'après trois heures , au moins , de fuite !... Et pour comble d'ignominie , qu'après avoir senti tout l'excès de sa turpitude , incapable de la réparer autant qu'il pouvoit encore s'en flatter en écoutant la voix de l'honneur , qui l'invitoit à retourner au camp pour expier sa faute , en se livrant lui-même à toute la rigueur des Loix militaires ; cet indigne Officier n'a pas rougi de venir jusqu'ici ; n'a pas rougi de venir offrir à vos yeux le fantôme aussi dégradé qu'avili , de ce brave parent , & qui dans vos regards ne voit maintenant que la surprise & le mépris que sa présence vous inspire !

A cet affreux récit , la Dame en proie aux différens sentimens qui l'agitoient , restoit muette , & ne les exprimoit que par des sanglots...

Je ne m'attendois pas à moins ! (s'é-

cria l'Officier) La noblesse de vos sentimens m'est depuis trop long - temps connue , pour que je puisse en douter. Aussi ne venois-je vous demander d'autre grace , que celle de me procurer un prompt passage en Angleterre , où je projettois , sous un autre nom que le mien , d'aller enterrer ma honte. Mais la nuit vient de m'éclairer : Ce seroit une lâcheté de plus. Je viens d'écrire au Général ; déjà ma lettre est à la Poste. Elle contient tous les détails que je viens de vous confier ; & je finis par le supplier de daigner me prescrire le jour où je pourrai me rendre à l'Armée , pour remettre mon sort au Conseil de guerre , dont j'implore le jugement. Trop heureux , si ma mort , en expiant un crime qui ne me permet plus de supporter la vie , je puis recouvrer , sinon l'estime , du moins la pitié de mes anciens & braves camarades , chez qui mon nom ne doit plus

être qu'en horreur, & dont mon exemple...

Eh quoi ! Monsieur (interrompt la Dame) quoi ! Cette lettre est, dites-vous, partie ? — Elle est en route maintenant : votre Laquais qui l'a portée, il y a deux heures au moins, a vu le Postillon prêt à partir. — Et vous pourrez, si le Général y consent, vous pourrez vous résoudre?... — Oui, Madame ; & j'ose dire avec un sentiment qui déjà me réhabilite en partie, du moins dans mon esprit, & qu'on tenteroit en vain de combattre. — Je ne puis que vous admirer, mon cher & malheureux parent !.. J'ose cependant espérer que le Général, touché de la magnanimité d'un procédé tel que le vôtre, & jusqu'à présent inoui.... — N'espérez rien, chère parente... Dût-il me pardonner, je ne pourrai jamais me pardonner moi-même, & mon sort seroit cent fois plus affreux.

Huit jours après, & pendant lesquels, M. P*** resta caché chez son ancienne amie, il reçut du Général la lettre suivante.

« Il est sans doute affligeant pour
» l'humanité, qu'un homme d'un cou-
» rage éprouvé pendant plus de qua-
» rante années, ait pû tout-à-coup se
» manquer à lui-même, ainsi qu'au
» plus sacré de ses devoirs. Mais il
» n'est pas moins beau, que ce même
» homme, à l'instant même où cesse
» le délire dont il se trouve la victime,
» & sans que rien l'y force, offre sa
» tête en expiation de la faute qu'il a
» commise, ainsi que du mauvais exem-
» ple qu'il gémit d'avoir donné.

» Tel est mon sentiment, mon pau-
» vre P***! tel est celui de tous les
» braves de l'Armée. Et si par les loix
» de la guerre, ainsi que vous en êtes
» convaincu, ils voudroient en vain,

» ou vous absoudre , ou pallier un man-
 » quement de cette espèce, ils vous
 » plaignent ainsi que moi trop sincé-
 » rement, pour accepter les offres gé-
 » néreuses , ou plutôt héroïques , que
 » l'amertume de vos regrets vous en-
 » gage à nous faire.

» Ainsi, mon pauvre P***, rece-
 » vez tous mes vœux , & ceux de vos
 » anciens amis , pour que le Ciel &
 » le temps puissent vous consoler d'un
 » malheur, dont le sentiment est pres-
 » que aussi pénible pour nous que pour
 » vous-même.

Signé, le Maréchal DE VILLARS.

Du Quesnoy , le 26 Septembre 1709.

Cette réponse , qui peut-être eût pû
 consoler en quelque façon tout autre
 homme qui l'eût reçue , ne fit qu'ajou-
 ter aux regrets de l'infortuné P*** ;
 qui , après avoir renvoyé sa Croix de
Saint-Louis au Général , se condamna

lui-même à survivre à ce qu'il appelloit son *opprobre*; à rester à Calais , ville de guerre , dont la garnison étoit toujours nombreuse; à s'y montrer le reste de ses jours , sous l'uniforme de son Régiment , & sans épée , comme un exemple frappant des foibleffes attachées à l'espèce humaine; en se dévouant enfin au mépris du Militaire & de ses compatriotes.

N. B. L'Editeur de ce Recueil n'oubliera jamais d'avoir vû, dans sa jeunesse , à Calais , cet intéressant Officier , courbé sous le poids de l'âge & des regrets , expier jusqu'au dernier instant de sa vie , la faute d'un moment malheureux.



PARTICULARITÉS

SUR

MATHILDE D'ANGLETERRE,
REINE DE DANNEMARCK,

Extraites d'une lettre écrite à Londres,
en Décembre 1775.

Traduction de l'Anglais.

L'AUTEUR, à qui nous devons les détails qu'on va lire, assez modeste pour convenir que se sentant peu propre à rendre avec assez d'énergie les sentimens que lui inspiroient toutes les qualités estimables de cette Reine-infortunée, attendoit que quelque plume Anglaise, plus exercée que la sienne, entreprît d'en tracer le Tableau. Mais soit (ajoute-t-il) que peu d'Anglais se soient trouvés à portée de suivre sa

vie & ses actions à *Coppenhague*; soit qu'il s'en trouve moins encore qui aient eu l'honneur de la connoître pendant les dernières années de sa retraite à *Zell*; il se croit obligé, par justice & par pitié, de ne pas garder plus long-temps le silence, sur un sujet fait pour intéresser toutes les âmes aussi honnêtes que sensibles.

Victime des intérêts d'Etat, dès le printemps de l'âge (1), & dès là sans expérience; transportée dans une Cour étrangère, & environnée d'Emiffaires & d'Espions gagés pour éclairer ses moindres démarches, il n'est pas étonnant que les plus minces légéretés, dont la jeunesse est si communément susceptible, aient été interprétées par les personnes intéressées à lui nuire, assez

(1) Née le 22 Juillet 1751; elle fut mariée le premier Octobre 1766, à *Christian VII*, Roi de Dannemarck.

finistrement pour ne pas tarder à la rendre plus que suspecte aux yeux d'un époux, presque aussi jeune qu'elle. Il l'est bien moins encore, que ces mêmes ennemis, après avoir achevé de l'irriter contre elle, par des apparences qu'on lui présentait comme des réalités, aient profité d'un moment favorable pour lui faire signer l'ordre nécessaire pour faire arrêter & confiner dans une prison sa moins coupable qu'imprudente épouse : heureuse encore que l'interposition de la Cour de Londres l'ait garantie des autres violences dont on la voyoit menacée, en lui ouvrant un asyle dans l'Electorat d'*Hanovre* !

C'est là que *Mathilde* parut sous le vrai caractère qu'elle avoit reçu de la nature : que dépouillée de cette pourpre, & de ces entours imposans du Trône, qui déroboient aux yeux les plus fins les plus aimables des qualités de son esprit & de son cœur, on

les vit éclater en liberté dans la petite Cour de *Zell*, au point de lui concilier l'amour & les suffrages de tous ceux qui la composoient.

Elle excelloit, d'ailleurs, dans tous les exercices & les occupations convenables à son sexe, à sa naissance & à sa situation présente. La Cour de Danemarck, indépendamment des charmes de sa figure, avoit admiré la supériorité de ses talens, sur-tout dans la danse, & l'adresse, plus rare encore dans une femme, de savoir réduire à son gré les chevaux les plus intraitables. A *Zell*, son goût pour la Musique, & sur-tout pour le clavecin, étoit presque son seul amusement. Ses ajustemens étoient simples, son abord affable, les grâces de son esprit cultivé par la lecture, se manifestoient dans toutes les occasions, d'une façon si naturelle qu'on ne pouvoit la voir sans l'aimer, ni l'entendre sans l'admirer. Née généreuse & com-

patissante , la modicité de son revenu ne pouvoit la résoudre à se refuser au plaisir de secourir les malheureux qui pouvoient parvenir à l'approcher. Quelques dures que dussent lui avoir paru toutes les circonstances qui avoient accompagné son bannissement de la Cour de Dannemarck , la douceur de son caractère , jointe à l'espèce de Philosophie naturelle dont elle étoit douée , ne lui permirent jamais de laisser éclater l'ombre même du ressentiment , bien moins encore de la vengeance , contre les auteurs de sa chute , quoiqu'ils lui fussent très-connus. Elle n'envifageoit , en un mot , le diadème arraché de son front , qu'avec une supériorité d'âme dont eussent rougi les *Amurat* & les *Victor-Amédée*. Son fils seul étoit l'objet de ses regrets : les sentimens de mère absorboient , pour ainsi dire , chez elle ceux de la Souveraine. Et si l'on vit couler ses larmes , au moment de son

départ pour son exil, c'étoit uniquement par la douleur de se voir privée des chers objets de sa tendresse maternelle.

Deux ou trois mois avant sa mort, on la vit transportée de joie, en montrant à la Comtesse d'O***, sa Dame d'honneur, un portrait du Prince Royal, qu'on venoit de lui envoyer.

Quelques jours après, étant entrée chez la Reine dans un moment qu'elle n'y pouvoit être attendue, cette Dame, très-surprise d'entendre Sa Majesté parler seule, étoit prête à lui en témoigner son inquiétude ; lorsque la Reine, se retournant tout-à-coup : « Je conçois » tout votre étonnement (lui dit-elle, avec ce sourire enchanteur, qui lui étoit particulier) » Je conçois, dis-je, comment bien il doit vous sembler extraordinaire de m'entendre parler avec tant » de chaleur, quoique seule dans mon

» appartement?... Mais, c'est à cette
 » chère, & très-chère image (ajouta-
 » telle, en montrant le portrait du Prin-
 » ce-Royal). C'est à mon fils que je par-
 » lois!.. Devinez, maintenant, ce que
 » je pouvois lui dire?... Une Parodie,
 » à ma façon, de deux vers dont vous
 » me parlâtes, il y a quelques jours :

Eh! qui donc, comme moi, goûteroit la
 douceur,

De t'appeller mon fils? D'être chère à ton
 cœur?

Toi, qu'en comblant l'horreur de mon cruel
 destin,

L'atroce Calomnie arracha de mon sein? (1)

Dès les premiers jours de la mala-
 die qui nous l'a enlevée, & dont on
 craignoit les fuites, l'inquiétude & la
 consternation se répandirent sur toute
 la Cour dont elle étoit l'idole. Mais

(1) On fait que les Anglais n'observent point la marche
 alternative des rimes masculines & féminines.

rien ne sauroit exprimer l'excès de la douleur dont tout le Palais rétentit , au moment de son décès : le Docteur *Leyser*, qui ne la quitta point pendant le cours de sa maladie, en avoit mal auguré dès l'instant qu'elle s'étoit manifestée. Elle s'en apperçut ; & présentant sa fin prochaine : « Vous m'a-
» vez (lui dit-elle) déjà sauvée deux
» fois, depuis le mois d'octobre ? Mais
» aujourd'hui, vous l'espéreriez vaine-
» ment : le cas où je me trouve, est
» au-dessus des efforts que pourroit
» tenter la Médecine.

Le célèbre *Zimmermann*, que *Leyser* appella à son secours, & qu'on fit venir d'*Hanovre*, pensa de même : c'étoit une fièvre maligne & pourprée, qui brava tous les remèdes, & dont la violence étoit portée au point, que dès les premiers jours, le pouls de la malade battoit sensiblement jusqu'à cent trente fois dans le cours d'une minute,

& que pendant les deux derniers, il n'étoit plus possible d'en compter les battemens.

La patience de cette Princesse infortunée, supportoit ses souffrances de manière à lui laisser le courage de marquer les attentions les plus délicates aux Dames dont elle étoit entourée, & qui lui prodiguoient leurs soins. Elle conserva sa tête, jusqu'au dernier moment ; & quelques instans avant sa mort, (le 10 mai 1775) elle pardonna hautement aux ennemis qui l'avoient persécutée & calomniée pendant sa vie.

M. de *Lichtensting*, grand Chambellan de la Cour, présida à ses obsèques, qui furent accompagnées d'une Pompe vraiment Royale. Sa Majesté fut déposée dans le caveau de ses ayeux maternels, les Ducs de *Zell*. Les rues & la grande Eglise étoient couvertes d'un peuple immense, sur-tout de Pauvres, entraînés par le sentiment de leurs re-

grets , à l'aspect du convoi de leur Royale Bienfaitrice ; & les sentimens douloureux qu'excita son Oraison funèbre , égalèrent ceux que fit naître autrefois le fameux *Bossuet* , dans celle de *Henriette d'Angleterre* , Duchesse d'*Orléans*.

Mais la preuve la plus frappante du tendre attachement des citoyens pour Sa Majesté, même après sa mort , & de l'impression qu'avoit laissée l'éclat de ses vertus, chez les personnes de toute espèce de condition , c'est la résolution unanime prise dans l'Assemblée des Etats du Pays , le 10 juin suivant, dans les termes ci-dessous :

« La Noblesse & les Etats assemblés
 » à *Lunebourg*, ont résolu, dans la der-
 » nière session, de présenter une Re-
 » quête au Roi d'Angleterre, à l'effet
 » qu'il leur soit permis d'ériger à *Zell*,
 » un Monument digne de perpétuer la
 » mémoire des éminentes qualités ,
 » tant

» tant du cœur que de l'esprit de la
 » feuë Reine de Dannemarck, ainsi que
 » des regrets que laisse dans tous les
 » cœurs la mort prématurée d'une jeune
 » Reine, que les malheurs non mérités,
 » sous lesquels elle succomba, n'ont
 » servi qu'à rendre d'autant plus inté-
 » ressante, & d'autant plus respecta-
 » ble. «

*Dût le crime en frémir, toute âme honnête a droit
 De rendre à la vertu l'hommage qu'on lui doit.*

D. L. P....



A N E C D O T E
S I N G U L I È R E ,

*Concernant GARRICK , fameux Com-
medien Anglais , & HOGARTH ,
premier Peintre du Roi d'Angleterre ,*

HO^GA^RT^H , intime ami de *Fielding* * ,
ne pouvoit se consoler , après l'avoir per-
du , de n'avoir pu le déterminer à se laisser
peindre par lui.

Un matin , que le Peintre , seul dans
son cabinet , travailloit aux accessoires
du portrait de la Duchesse de *** ; il
croit entendre une voix , partant de son
fallon de compagnie , semblable à celle
du défunt , qui , d'un ton sépulchral ,
lui crioit : *Hogarth , viens me peindre ?*

* Auteur de *Tom Jones* , de *Joseph An-
drews* , &c.

L'artiste , espèce d'esprit fort , dès-là très-peu croyant aux Revenans , rêve un instant à l'aventure , en rit , & reprend son ouvrage.

Quelques instans après , la même voix se fait entendre , répète les mêmes mots , & de manière à le convaincre que la première invitation n'étoit pas aussi illusoire qu'il l'avoit d'abord imaginée.

Sur quoi ne sachant trop qu'en croire , & finissant par présumer que c'est quelque tour qu'on lui joue ; il se leve brusquement , ouvre la porte de son salon , puis recule d'effroi , en croyant en effet reconnoître *Fielding* , qui lui dit :
 » Ne crains rien , mon ami ? Tes re-
 » grets sont parvenus jusqu'à moi...
 » Hâtes-toi de saisir mes traits ? il ne
 » me reste qu'un quart d'heure à te
 » donner. »

Hogarth , chez qui tout ce qu'une surprise de ce genre , la répugnance que nous inspirent les défunts , & l'idée

de quelque supercherie tramée pour apprêter à rire à ses dépens, refroidissoient malgré lui le plaisir de revoir son ami, a pourtant le courage d'esquiver sa figure, & tellement au gré du fantôme, que celui-ci lui dit : » Fort » bien *Hogarth* ! . . Adieu ; emporte ton » ouvrage ? Et sur-tout, en sortant d'ici, » gardes-toi de te retourner ! »

Revenu dans son atelier, le Peintre, quoiqu'encore très-ému d'une aventure que le retour de son sang froid ne lui permettoit plus de regarder comme surnaturelle ; après avoir sonné ses gens, & les avoir interrogés sur les personnes qui étoient venues chez lui avant l'heure où il avoit coutume de recevoir du monde ; il n'en put rien tirer d'où il fût possible de fonder l'ombre même d'un soupçon. Sur quoi la crainte, en poussant plus loin les questions, de les trop éclairer sur l'objet de son inquiétude, ainsi que celle du ridicule qui pouvoit

ſ'en enfuire , l'engagèrent à les congédier , & à n'attendre que du tems les éclairciſſemens défirés ſur un événement ſi intéreſſant pour lui , eu égard au portrait de feu ſon ami , dont la reſſemblance avec l'original , lui ſembloit , à chaque inſtant , de plus en plus frappante.

Ce deſſein arrêté ; mais n'oſant pourtant pas trop ſ'en rapporter à lui-même , ſur la vérité de cette reſſemblance ; *Hogarth* , l'inſtant avant que ſon atelier fût ouvert au Public , prit le parti d'attacher cette eſquiſſe , ainſi que ſes autres nouveaux ouvrages , contre le mur , pour juger de l'impreſſion qu'elle pourroit faire ſur les ſpectateurs qu'il attendoit , & qui , pour la plûpart , avoient connu *Fielding*.

Mais comment exprimer toute la joie de cet Artiſte , à la vue de la ſenſation auffi ſubite que générale , que produſit ſur l'aſſemblée , ſon ouvrage , & les éloges dont il ſe voyoit comblé de

la part de tout ce que Londres avoit d'amateurs & de vrais connoisseurs !

Mais malgré le plaisir que lui caufoit cet étrange succès, *Hogarth* ne conservoit pas moins une forte d'inquiétude sur la cause secrete qui le lui avoit fait obtenir ; & sur laquelle , après avoir exigé le plus grand secret , il se hasarda , quelques mois après , à consulter son ami *Garrick* , pour lequel il n'avoit jusque-là rien eu de caché.

Mais quel fut le nouvel étonnement de l'Artiste , en apprenant du célèbre Comédien , que depuis longtems , partageant les regrets que conservoit *Hogarth* , de n'avoir pas le portrait de *Fielding* , il avoit imaginé cette petite supercherie , pour tâcher de lui procurer cette espece de consolation !

Quoique le talent unique que possédoit *Garrick* , de changer à son gré de visage , & même de voix , conformément aux différens caractères qu'il

avoit à rendre au Théâtre, fût universellement connu ; quoique lui-même, *Hogarth*, en sa qualité de Peintre, fût à cet égard, un de ses plus grands admirateurs, il ne pouvoit cependant concevoir comment *Garrick*, quelque excellent Pantomime qu'il pût être, avoit pu parvenir, non-seulement à lui faire illusion jusqu'à ce point, mais encore à pénétrer jusques dans son salon, sans que ni lui-même, ni ses domestiques, dont il croyoit être sûr, s'en fussent aperçus ?

Mais c'est sur quoi le Comédien ne tarda pas à lever tous ses doutes, au moyen de la même scène, qu'il répéta le lendemain chez le Peintre ; & après laquelle il lui avoua n'avoir dû son entrée secrète, qu'à un ancien domestique, dont le décès, arrivé depuis peu, l'affranchissoit de la promesse qu'il lui avoit faite d'en garder le secret.

Hogarth alors, bien convaincu de la

double obligation qu'il devoit à *Garrick* : l'une de tenir de lui seul la ressemblance de *Fielding* ; l'autre (pour lui presque aussi chère encore, en qualité de Peintre !) d'avoir, par une espèce de prodige aussi singulier de mémoire que de talent, su rendre avec autant de vérité, le portrait d'un homme mort depuis près de huit ans, il finit par supplier *Garrick* de vouloir bien continuer de garder le silence sur cette aventure, du moins tant que vivoit son ami *Hogarth*. Et *Garrick* lui tint, religieusement, parole.



SUITE de la précédente Anecdote.

HOGARTH étoit mort depuis peu (1), lorsque *Garrick* vint à Paris avec son aimable épouse, & y passa quelques mois avec tous les agrémens que sa réputation, la gaité de son caractère,

(1) En Octobre 1764.

jointe aux mœurs les plus douces & les plus honnêtes, étoient dignes d'y rencontrer.

Le Traducteur, ou plutôt l'imitateur de *Tom-Jones*, qui le connoissoit depuis longtems, & se faisoit gloire d'être de ses amis, s'entretenoit un soir avec lui; lorsque la conversation étant tombée sur *Fielding*, *Garrick*, qui venoit de recevoir l'édition complète des ouvrages de ce dernier, en envoya chercher un exemplaire, qu'il pria M. D. L. P. de vouloir bien accepter.

Au frontispice de cette belle édition, étoit le portrait de *Fielding*, sur lequel son Traducteur avoit les yeux fixés avec autant d'attention que d'intérêts; lorsque *Garrick*, en se mettant à rire, lui fit part de l'Anecdote qu'on vient de lire, & à laquelle on devoit ce même portrait.

Ce que M. D. L. P... favoit déjà du prodigieux talent de *Garrick*, eu

égard à la Pantomime, & dont un grand nombre de personnes connues à Paris, venoient d'avoir plus d'une preuve, lui permirent si peu de douter de la vérité de l'Anecdote, que dès le lendemain, dans un dîner chez feu M. Ch., Intendant des Finances, il en fit part à toute l'assemblée, qu'elle amusa beaucoup; mais où quelques personnes, & sur-tout le Maître du logis, parurent ne point trop ajouter foi.

Quelques jours après, (c'étoit dans les premiers jours du nouvel An) M. Ch... dit au Narrateur : « Nous allons, » demain, faire une *visite de corps* au » Palais Royal. Vous demeurez dans » le quartier; il fait grand froid : j'irai, » vers midi, me réchauffer un mo- » ment chez vous, & vous prier de » me montrer ce fameux portrait d » *Fielding*.

M. Ch., étoit railleur... Sur quoi M. D. L. P... piqué au jeu, n'a rien

de plus pressé que de courir, dès le soir même, chez *Garrick*; qui, sur le champ, (ainsi que *M. D. L. P...* l'avoit prévu) lui promet, en lui enjoignant le secret, de se trouver chez lui le lendemain, à l'heure indiquée, & de guérir de son incrédulité *M. Ch...*

Le lendemain, vers l'heure convenue; *M. Ch...*, le dos tourné à la porte de l'appartement de *M. D. L. P...*, se réchauffoit, en regardant, lorgnette en main, le portrait de *Fielding*, & s'égayoit sur le crédulité du Narrateur; lorsqu'une voix cassée, & partant de derrière un Paravent, fait entendre ces mots : *Voici, pourtant, le vrai Fielding!*

On ne peindra ni la surprise, ni l'espèce de terreur qui s'emparèrent de *M. Ch...*, à la vue d'une tête qui, du haut de ce même Paravent, offroit à ses yeux l'original du portrait qu'il tenoit à la main, & que tout lec-

teur, un peu sensible, est en état de présumer.

Cette scène finit par autant de compliments que d'embrassemens, de la part de M. *Ch...*; qui, à son tour, n'eut rien de plus pressé, que d'en aller faire part à toutes ses connoissances.



P. S. Voici l'Épitaphe que l'Éditeur a cru devoir à la mémoire de son ami *Garrick* *.

Aussi louable Citoyen,
 Que célèbre Comédien,
 Ci-gît *Garrick*, dont le talent suprême;
 Jamais ne dut rien qu'à lui-même.
 Qui, peignant, tour-à-tour, la tendresse &
 l'horreur,
 Le Vieillard décrépît, le jeune Petit-mâitre.
 Sut plier la Nature à son Art enchanteur,
 Et fut, à tous les yeux, tout ce qu'il voulut être.

* Mort à Londres, le 20 janvier 1779, universellement regretté.

L'HEUREUSE LICENCE

POÉTIQUE,

OU

LE PRINCE BIENFAISANT.

Anecdote Flamande.

Quoique souvent le Profateur en glose,
Par fois les vers sont bons à quelque chose!

JAMAIS Souverain ne fut & ne mérita mieux d'être aimé par les Flamands, que S. A. Royale, le feu Prince *Charles de Lorraine*, Gouverneur Général des Pays-Bas Autrichiens.

C'est en partant de ce sentiment, dont l'Editeur, étant, il y a quelques années à *Bruxelles*, avoit vu de si éclatantes preuves, qu'il a osé risquer d'implorer la clémence de ce Prince, dans l'occasion suivante.

Un jour que , vers midi , l'Editeur se dispoſoit à ſortir de chez le ſieur *Goffin* , Marchand Mercier , où il étoit logé , & dont il traverſoit la boutique ; ſurpris de voir la rue remplie de monde & de Maréchauffée , curieux d'en ſavoir la cauſe :

C'eſt une jeune fille , de 16 ans , au plus , (lui dit le bonhomme *Goffin*) jolie comme un Ange , condamnée à être pendue , & qui dans le moment va paſſer pour aller ſubir ſa ſentence , ſur la grande Place. Tout le monde la plaint ; les Juges mêmes regrettoient de ne pouvoir lui faire grace !

Eh ! quel eſt donc ſon crime ? (ſ'écria l'Editeur) : — On pendit , il y a huit jours , ſon amant , pour vol ; on a trouvé chez elle , une caſſette , qu'il lui avoit remiſe fermée , que l'on fit ouvrir , & dans laquelle il ſ'eſt trouvé des effets qu'il avoit volés. Sur quõ la Juſtice , conformément aux *Placards*

de *Charles-Quint*, très-rigoureux sur cet article, n'a pu se dispenser de la condamner, comme *receleuse*, quoiqu'elle ait protesté de n'avoir jamais rien su de ce que contenoit cette cassette, dont il avoit gardé la clef.... vous l'allez voir, la pauvre enfant, avant qu'il soit un quart d'heure, & vous-même en aurez pitié!

A ce récit, l'Editeur assez pénétré de ce sentiment, pour n'en plus connoître d'autres, entre dans le comptoir du Marchand, écrit (sans trop savoir quoi), cache la lettre, & dit à *Goffin*: Volez, mon ami! Portez cette lettre à la Cour! J'ai l'honneur de connoître tous les Chambellans du Prince: remettez ceci, de ma part, au premier d'entr'eux que vous trouverez dans les appartemens?... Dites que la lettre est de la plus grande importance, & ne pourra déplaire à Son Altesse Royale? — Qui? Moi, Monsieur? —

Allez, vîte, vous dis-je? . . . & songez qu'un moment perdu, vous rendra peut-être coupable de la mort de cette jeune infortunée?

Goffin, parti, l'Éditeur environné d'une foule de curieux, qui remplissoient la boutique, s'y échappe à peine, & remonte chez lui. Oû réfléchissant un peu plus de sang froid, sur ce que son âme exaltée venoit de lui faire entreprendre, ainsi que sur le ridicule qui pouvoit s'en ensuivre, étoit en proie à la plus vive inquiétude; lorsqu'attiré vers sa fenêtre, par des cris qu'il imagine partir de l'arrivée de la criminelle; il voit le bonhomme *Goffin*, le manteau retrouffé sur l'épaule, & le chapeau en l'air, criant à tue-tête! *Répit! Répit, de la part de Son Altesse Royale!*

Tout ce que ressentit en ce moment l'Éditeur, & sur-tout en voyant rétrograder la fatale charrette, arrivée presque

sous ses fenêtres, avec tout son cortège, est au de-là de toute espèce d'expression!

Mais on peut aisément présumer, qu'il regarda, & regardera toujours ce moment, comme le plus heureux & le plus satisfaisant de sa vie; & avec d'autant plus de raison, que ce *Répit* fut quelques jours après, suivi de *Lettres de grace*, enregistrées au *Conseil Souverain de Brabant*.

Un succès aussi particulier & aussi peu vraisemblable que celui-ci, a sans doute droit d'exciter la curiosité du Lecteur, sur le contenu de la lettre que l'Editeur avoit chargé le sieur *Goffin* de porter à Son Altesse Royale!... Mais, c'est ici le cas *des grands événemens produits par de petites causes*; puisqu'après un simple & rapide Récit de l'Histoire de la jeune & intéressante criminelle, elle étoit terminée par ce très-léger *Impromptu*:

Près d'un Héros, aussi juste qu'aimable,

L'excès d'amour fut toujours gracieux :
Le plus beau titre , est celui de Clément.

Il est une heure à la vertu fatale :
Qui peut , hélas ! répondre d'un moment ?
Hercule même a filé pour *Omphale* ! . . .
Et si *Louise* , avec moins de scandale ,
Blessa les Loix . . . Ce fut pour son Amant !

D. L. P. . . .

Ces vers sont bien foibles , il est
vrai . . . Mais ce bon Prince avoit un
cœur.

Il mourut à *Bruxelles* , le
adoré des Flamands , dans le souvenir
desquels , son amour pour eux , son af-
fabilité , sa justice , & sur-tout sa bonté ,
rendront toujours sa mémoire aussi
chère , qu'à jamais immortelle.

Voici l'Épitaphe que l'Éditeur , pé-
nétré pour lui des mêmes sentimens ,
n'a pu se retenir de publier à sa gloire :

D'un Guerrier , Prince & Citoyen ,
Dont l'âme aux vrais devoirs fidelle ,

Aima, connu, & fit le bien,
 Dans ce tombeau gît le Modèle ! (1)

(1) Dans le *Recueil d'Épithes* sérieuses, badines, satyriques & burlesques, de la plupart de ceux qui, dans tous les tems, ont acquis quelque célébrité par leurs vertus, ou qui se sont rendus fameux, soit par leurs vices, soit par leurs ridicules.

Le tout enrichi de notes & d'Anecdotes historiques, &c. &c. par *M. D. L. P.* Bruxelles, 1787, 3 volumes in-12 ; & qui se trouvent chez *Barrois Pâiné*, Libraire, au bas du quai des *Augustins*, proche le *Pont Saint Michel*.



LETTRE DE LOUIS XIV,

A PHILIPPE V,

S O N P E T I T - F I L S ,

Depuis peu Roi d'Espagne.

Du 3 Janvier 1702.

J'AI toujours approuvé le dessein que vous avez de passer en Italie : je souhaite de le voir exécuter.

Mais plus je m'intéresse à votre gloire, plus je dois songer aux difficultés qu'il ne vous conviendrait pas de prévoir comme à moi. Je les ai toutes examinées ; vous les avez vues dans le Mémoire que *Marsin* vous a lu.

J'apprends, avec plaisir, qu'elles ne vous détournent point d'un projet aussi digne de votre sang, que celui d'aller vous-même défendre vos Etats dans

ce pays-là. Il y a des occasions où l'on doit décider soi-même. Puisque les inconvéniens que l'on vous a représentés ne vous ébranlent pas, je loue votre fermeté, & j'applaudis à votre résolution. Vos sujets vous en aimeront davantage, & vous en seront encore plus fideles, lorsqu'ils verront que vous répondez à leurs attentes; & que bien loin d'imiter la mollesse de vos Prédécesseurs, vous exposez votre Personne, pour défendre les Etats les plus considérables de votre Monarchie; & ma tendresse augmente pour vous, à proportion que je vois qu'elle vous est due: ainsi je n'oublierai rien pour votre avantage.

Vous savez les efforts que j'ai faits pour chasser vos ennemis d'Italie. Si les troupes que j'y destine encore, y étoient arrivées, je vous conseillerois d'aller à *Milan*, & de vous mettre à la tête de mon armée. Mais comme

il faut auparavant qu'elle soit supérieure à celles de l'Empereur, je crois que Votre Majesté doit passer dans le Royaume de *Naples*, où sa présence est encore plus nécessaire qu'à *Milan*. Vous y attendrez le commencement de la campagne ; vous y calerez l'agitation des peuples de ce Royaume. Ils souhaitent ardemment de voir leur Souverain, & ne sont excités à la révolte, que dans l'espérance d'avoir un Roi particulier. Ecoutez leurs plaintes ; rendez justice, & communiquez-vous avec bonté, sans perdre de votre dignité. Sur-tout, distinguez ceux dont le zèle a paru dans ces derniers momens ; vous connoîtrez bientôt l'utilité de votre voyage, & le bon effet que votre présence aura produit.

Je fais armer quatre vaisseaux, qui vous porteront à *Naples*, avec la Reine : je vois que votre amitié pour elle ne vous permet pas de vous en séparer.

Marsin vous informera des troupes que j'envoie à *Naples*, & des autres détails dont je l'ai instruit au sujet de votre passage. Dieu, qui vous protège visiblement, bénira la justice de votre cause; & j'espère, qu'après vous avoir appelé au Trône, il vous donnera son assistance, pour défendre les Etats dont il a remis le gouvernement dans vos mains. Je le prierai de rendre heureux le dessein que vous formez pour sa gloire.

Il ne me reste qu'à vous assurer de ma tendresse, de mon amitié, & du plaisir que j'ai de voir que tous les jours vous vous en rendez digne.





LETTRE DE PHILIPPE V,

A M. DE VENDÔME.

MON Cousin, j'ai appris par votre lettre & par ce que m'a dit le Comte de Colninéro, les mouvemens que vous vous donnez pour entrer en campagne. Je ne m'en donne pas moins de mon côté, pour vous aller joindre au plutôt. Et si des affaires très-essentielles que j'ai ici, ne me retenoient, jointes à l'arrivée du Légat, que j'attends, je serois déjà parti : car j'apprehende que vous ne battiez les ennemis, avant que je sois arrivé !

Je vous permets, pourtant, de secourir *Mantoue*. Mais demeurez-en là ; & attendez-moi pour le reste.

Rien ne peut mieux vous marquer la bonne opinion que j'ai de vous,
que

que de craindre que vous n'en fassiez trop, pendant mon absence. Je compte me rendre à *Fézole*, à la fin du mois. Assurez de ma part tous les Officiers François, de la joie que j'aurai de me trouver à leur tête; & foyez bien persuadé, mon Cousin, de la véritable estime que j'ai pour vous.



LE COMTE D'EGMONT,
ET MONSIEUR CHUT.

IL y avoit, au plus fix mois que j'étois dans les Mousquetaires (disoit un jour le feu Comte *d'Egmont*, dans un souper, où se trouvoit l'Editeur) qu'enchanté d'être affranchi des entraves d'une éducation, qui depuis longtems m'ennuyoit fort, je me livrois aveuglément à toute la licence des plaisirs dont je voyois jouir mes jeunes camarades.

Un jour, qu'après avoir aussi amplement que joyeusement dîné avec quelques-uns d'eux; arrivant à l'Opéra, où la foule étoit grande, après nous être glissés & trémouffés chacun de notre mieux, nous parvînmes enfin à trouver place au milieu du Parterre.

Là , forcés de nous arrêter , j'aurois , ainsi que mes amis , pris patience , si je n'avois eu le malheur de trouver devant moi un vieux *Monsieur* , à *peruque à marteaux* , dont l'empleur formoit à mon égard une espèce de *Parapet* , qui me déroboit absolument la vue du spectacle , & sur-tout celle d'une jeune danseuse , qui me plaisoit beaucoup.

Après avoir prié & reprié ce *Monsieur* , que déjà j'incommodois fort , de vouloir bien , par quelques mouvemens , (qu'il disoit séchement , impossibles ,) me procurer quelque petit coin de vue ; impatienté de son sang froid , ainsi que de ma position , qui pour comble de chagrin , apprêtoit à rire à mes voisins , & sur-tout à mes jeunes amis ; je tire de ma poche une paire de ciseaux , avec lesquels je travaille , non-seulement à élaguer ce qu'avoit de trop touffu l'espèce de *branchage* qui me nuisoit , mais encore les nœuds qui lui servoient

d'ornemens, & dont à chaque ondulation du Parterre, mon pauvre estomac étoit cruellement foulé.

Les éclats de rire qu'excita ma vengeance, ayant réveillé mon homme de l'espèce d'apathie qu'il avoit marquée jusques-là; & s'étant à-peu-près apperçu de l'état où j'avois mis sa perruque: « Mon jeune ami! (me dit-il, en se » retournant de son mieux) j'espère que » vous ne sortirez pas d'ici, sans moi? »

Ce petit compliment, (continua le Comte *d'Egmont*) & sur-tout certain coup d'œil très-expressif, dont il étoit accompagné, m'ayant fait sentir toute l'étendue de ma sottise, tempéra (je l'avoue) un peu le plaisir que j'avois goûté à la faire... Mais le vin étoit tiré, je sentis qu'il falloit le boire, & m'y déterminai.

L'Opéra fini, mon homme, en se retournant gravement, ne m'invita que par un signe, à le suivre; & je le

suivis. Après avoir traversé, non sans peine, la *Place du Palais Royal*, & enfilé la rue *St. Thomas-du-Louvre*, nous entrâmes sous *l'Arcade*; où s'arrêtant tout-à-coup : « Vous êtes jeune, (me dit-il, M. le Comte *d'Egmont*? car j'ai l'honneur de vous connoître) » & je vous dois une leçon, dont feu » M. votre père, que j'eus l'honneur de » mieux connoître encore, m'auroit probablement fu quelque gré. Quand on » insulte publiquement, & sur-tout un » vieux Militaire, il faut au moins » savoir se battre... Voyons, continua-t-il, en tirant son épée, comment vous vous en acquittez?...

Aussi furieux qu'humilié d'un propos qui me sembloit tenir du mépris, je fonds sur lui, avec toute l'impétuosité dont l'âge & le ressentiment me rendoient capables. Mais mon homme, sans s'émouvoir, & fixe comme un terme, après s'être contenté pendant

quelques instans , de me désorienter , par la plus insolente des parades , ne répondit enfin à mes attaques , que par un coup de fouet , qui fit sauter , à six pas de là , mon épée.

« Reprenez-la , M. le Comte ? (me » dit-il , avec le même sang froid) » ce n'est pas en danseur de l'Opéra ; » c'est en galant homme , c'est de pied » ferme , qu'un homme de votre nom » doit se battre Et c'est à quoi je » vous invite . »

» Vous avez bien cruellement raison ! » (lui dis-je , en tâchant de retenir » tous les sentimens qui m'agitoient) » & j'espère me voir bientôt digne » de votre estime . »

Bien déterminé à périr , plutôt que de m'exposer à de nouveaux sarcasmes de la part de ce singulier adverfaire ; je me plante vis-à-vis de lui , & l'attaque avec autant de froideur que lui-même se défendoit « Fort bien ,

» cela ! Fort bien , M. le Comte ! (s'écrioit , de tems en tems , ce diable d'homme) jusqu'au moment , qu'après m'avoir percé le bras , d'outré en ou- tre. « En voilà , dit-il assez , pour cette » fois . . . » Sur quoi , après m'avoir placé contre le mur , & m'avoir dit de l'attendre un instant , il vole à la place du Palais Royal , amène un fiacre , y bande ma playe avec un mouchoir , dit au cocher de nous mener aux Mouf- quetaires de la rue *de Beaune* , m'y dépose entre les mains du Suisse , & prend congé de moi.

Après une retraite de plus de fix se- maines , qu'avoit exigé ma blessure , il y avoit au plus huit jours que je re- paroissais dans le monde ; lorsqu'en- trant un soir au *Café de la Regence* , où je cherchois deux de mes cama- rades , je reconnois mon homme , qui en quittant sa triste *bavaroise* se lève , vient à moi , met un doigt sur sa bouche ,

F iv



& en disant *Chut!* me fait signe de le suivre.

Arrivés sous la même voûte : « Vous » vous êtes un peu égayé à mes dépens, en racontant notre aventure, » (me dit-il) mon cher Comte! Et je » vous confidère trop, pour ne pas » contribuer à la rendre plus plaisante » encore, en ajoutant une suite au récit que vous pourrez encore en faire... » Allons donc, l'épée à la main?...»

Que vous dirai-je, Messieurs & Dames? (continua M. d'Egmont) Cette seconde leçon, qui fut à peu près la même que la première, fut encore suivie, quelques mois après d'une troisième. Ce bourreau d'homme, enfin, étoit devenu si redoutable pour moi, que je n'entrois en aucun lieu public, sans frémir, en quelque façon, de l'y rencontrer.... Car j'oubliois de vous dire, que la dernière leçon qu'il avoit daigné me donner, étoit à la veille

d'un Carnaval, qu'il m'avoit fait passer on ne sauroit plus tristement, dans mon lit !

Jugez donc de ma joie , ainsi que de ma reconnoissance , lorsqu'un garçon du *Café de la Régence* , arrivant un matin chez moi , me dit : « Pardon , » Monsieur le Comte ! Mais j'ai cru » ne pas vous déplaire , en venant vous » apprendre , que Monsieur *Chut* est » mort , hier au soir ; & que ma *Bour-* » *geoise* espère vous revoir bientôt » chez nous ?



R O S E M O N D E ,

*ANECDOTE Anglaise, historique,
galante & tragique.*

LA belle *Rosemonde*, (suivant les Historiens Anglais) fille de Mylord *Clifford*, fut de toutes les Maîtresses de *Henri II*, Roi d'Angleterre (1), celle qu'il aima le plus, & qui excita le plus la jalousie de son épouse. (2).

Cette fière Princesse, à qui les années avoient fait perdre l'éclat de sa beauté, ne pouvoit souffrir que le Roi,

(1) Mort en 1189.

(2) *Éléonore de Guyenne*, Princesse aussi impérieuse & aussi vindicative que galante: qui, six semaines après son divorce avec *Louis VII*, Roi de France, épousa *Henri II*, Roi d'Angleterre, & qui mourut en 1204.

beaucoup plus jeune qu'elle, eût des galanteries qui lui déroboient son cœur : elle croyoit que la dot qu'elle lui avoit apportée, étoit d'un assez grand prix pour l'obliger à lui être fidèle.

Rosemonde étoit une de ces figures qu'on ne peut voir sans en être touché, & elle avoit, sur toutes les Beautés de l'Angleterre, l'empire qu'a la Rose, dont elle portoit le nom, sur les autres fleurs.

Il ne faut donc pas s'étonner si *Henri*, dont le cœur n'étoit que trop susceptible, se sentit enflâmé pour elle, ni si la jalouse *Eléonore* employa tout pour faire périr une si dangereuse rivale.

Le Roi, pour soustraire son amante à son ressentiment, lui fit bâtir un château, qu'il ne crut accessible qu'à lui seul, dont les avenues formoient des labyrinthes aussi ingénieux & aussi entrelassés que celui de *Dédale*; d'ailleurs

environné d'un charmant paysage, coupé par des canaux multipliés de la façon la plus agréable à l'œil : où rien enfin ne fut épargné, tant pour en faire un asyle sûr, qu'une délicieuse solitude où sa chère *Rosemonde* pût ne pas s'ennuyer.

Mais, qui peut longtems tromper la vigilance d'une femme jalouse !... Aussi la Reine ne tarda-t-elle pas à trouver le moyen de pénétrer dans ce château, & de sacrifier à son ressentiment l'objet de la tendresse de son époux.

Henri désespéré de la mort de son amante, ne trouva d'autre objet de consolation, que celui de lui faire ériger un superbe tombeau ; & qu'il prit encore soin de dérober à la vue de la vieille *Eléonore*. Ce fut dans le Monastère des Religieuses de *Godslow*, entre *Oxford* & *Woodstock* ; où on la voyoit, au milieu du chœur, sous

un dais magnifique , environné de cierges de cire blanche , & qui brûloient jour & nuit.

Les Religieuses seules favoient quel étoit ce dépôt que le Roi leur avoit confié , & le secret en fut gardé tant que *Henri* vécut.

Mais deux ans après sa mort , l'Évêque de *Lincoln* , ayant découvert ce secret , en fit part à la Reine , qui , sous prétexte du *scandale* que pouvoit causer un Monument de cette espèce , engagea le Prélat à le faire détruire.

Ainsi tous les soins de *Henri* ne purent , ni sauver la vie de son amante , ni mettre son tombeau à l'abri de la vengeance de sa femme !

Ce trait historique a fourni au célèbre *Addisson* , le sujet de l'un des plus beaux Opéras (du moins quant aux paroles) qu'ait le Théâtre lyrique de Londres.

Et M. D. L. P. . . a cru pouvoir

hasarder d'en esquisser le Tableau, dans
le petit Poëme suivant :



R O S E M O N D E ;

ROMANCE galante & tragique (1).

O vous, dont l'âme généreuse,
De pleurs jamais ne fit verser !
Vous, que la Beauté malheureuse,
Eut toujours droit d'intéresser !
Approchez, & daignez entendre
Un récit, très-digne de foi ?
Et puisse le cœur le moins tendre,
En gémir, comme vous & moi !



DE la charmante *Rosemonde*,
La beauté si bien éclatoit,
Qu'on l'appelloit *Rose du monde* ;
Et que le sexe y consentoit.

(1) L'air noté sera à la fin du Volume.

Henri second, Roi d'Angleterre,
 Moins comme Roi, que comme amant,
 Parut seul digne de lui plaire;
 Et tous deux s'aimoient tendrement.



M A I S il falloit tromper la Reine :
 Tous deux craignoient son œil jaloux,
 Comment dérober à sa haine,
 L'objet des vœux de son époux ? ..
 Le Roi, frappé de cette crainte,
 Fit, par un *Dédale* nouveau,
 Construire un secret labyrinthe,
 Dans l'enceinte d'un grand château.



C'EST là, qu'à l'abri des alarmes,
 Parmi les Jeux & les Amours,
 Avec *Rosmonde* & ses charmes,
Henri passoit les plus beaux jours.
 Heureux amant ! heureuse amante !
 Que votre sort dut être doux ! ...
 Mais de la Fortune inconstante,
 Qui put, jamais, parer les coups ?



J'ENTENS la trompette guerrière
 Appeller le Prince aux combats :
 Déjà ravageant la frontière,
 L'Ecosse alarme ses Etats !...
 A ce bruit, le Plaisir s'envole...
 L'Amante, en ce cruel moment,
 N'écoute rien... Rien ne console
 Beauté qui craint pour son amant !



MARS bientôt, maîtrisant son âme,
 Et serrant le Roi dans ses bras :
 — Partez, digne objet de ma flamme ?
 Allez défendre vos Etats ?
 Partez, volez à la victoire ?
 L'Amour dût-il en soupirer ;
 Vous le devez à votre gloire :
 La mienne est de la desirer.



AH ! (dit le Roi, baigné de larme.)
 Soit comme Amant, soit comme Ami,
 Qui ne connoîtroit que tes charmes,
 Ne te connoîtroit qu'à demi !
 Si Mars, au gré de mon envie,
 Remet l'Ecosse sous ma loi ;

Henri ne chérira la vie,
Que pour la passer avec toi !



ET toi, *Gilford*, dont le courage,
L'adresse, & la constante foi,
T'ont acquis, dès le plus jeune âge,
La confiance de ton Roi ?
Toi qui, de cet asyle aimable,
Seul connois l'accès comme moi ? ...
Qu'il soit toujours impénétrable
Pour tout autre Mortel que toi !



Du Monarque & de sa Maîtresse,
On ne peindra point les Adieux :
Tout cœur où règne la tendresse,
Sans doute se les peindra mieux.
Il suffit, lorsqu'ils se quittèrent,
(L'Amant, pénétré de douleur)
Que, sans mot dire, ils s'embrassèrent,
L'Amante, la mort dans le cœur.



» SOUVENT, loin de qui fut nous plaire,
» Le cœur cherche à se dissiper, «

Notre *Rosemonde*, au contraire,
 Qu'Amour seul eut droit d'occuper,
 Pendant les ennuis de l'absence,
 Avoit, pour tout amusement,
 De son bonheur la souvenance,
 Et le portrait de son Amant !



ELLE charmoit ainsi sa peine...
 Quand sa porte ouverte, à grand bruit,
 A ses regards offre la Reine,
 Et *Gilford*, mourant, qui la suit!...
 — Enfin, odieuse Rivale,
 Que cet asyle me cachoit,
 La voici cette clé fatale,
 Que ce traître me refusoit ?



PRENS cette coupe?... Meurs, cruelle,
 Qui si long-tems fut m'outrager ?
 Ou d'une Amante criminelle,
 Ce fer sanglant va me venger?...
 A ces mots, de terreur glacée ;
Rosemonde est à ses genoux...
 — Non ! non, tu m'as trop offensée :
 Meurs par ce vâse ou par mes coups ?



SANS espoir de fléchir la haine ,
Rosemonde fixe les Cieux ;
 Se lève ; & portant sur la Reine ,
 Le regard le plus dédaigneux ,
 Prend le breuvage avec constance ,
 Souffre , sans plaintes , son tourment ,
 Bientôt cède à sa violence ,
 Et meurt , en plaignant son Amant ! *

* Elle eut deux fils de *Henri II* : *Guillaume* , dit *Longue Epée* , & *Jeffrey* , qui fut Archevêque d'*Yorck* .

On avoit mis sur son cercueil , l'Épitaphe suivante :

Hic jacet in tumbâ , ROSA MUNDI , non ROSA-
MUNDA :

Non redolet , sed olet , quæ redoleret solet.

Le jeu de mots , qui en fait tout le mérite , & très-digne de ce siècle de barbarie , ne pourroit être rendu en François , sans blesser la délicatesse du nôtre .

En voici une autre plus moderne :

Ci-gît , dans un triste tombeau ,
 L'incomparable *Rosemonde* .
 Jamais objet ne fut plus beau :
 Ce fut bien la *Rose du monde* .
 Victime du plus tendre amour ,
 Et de la plus jalouse rage ,
 Cette belle fleur n'eut qu'un jour . . .
 Hélas ! ce fut un jour d'orage .

Par M. le Marquis de P. . .

SUITE DES MÉMOIRES
DE *VILLEPATOUR**,

COMMANDEUR de l'Ordre de Saint-Louis, Lieutenant général, Inspecteur général du Corps Royal d'Artillerie, &c. &c.

JE fis la campagne suivante, ma plaie encore ouverte. J'avois un Chirurgien à mes gages : je n'ai jamais rien épargné pour le service de mon Maître.

Après la bataille de *Laufeldt*, où je ne fis rien que suivre l'ennemi, à coups de canon, je fus aux eaux d'*Aix-la-Chapelle*. Il est étonnant ce que cette bleffure me coûta ! Et en vérité, je ne dirai pas trop en le portant à dix mille

* (*Louis-Philippe Taboureau de*)

livres, & depuis que je fers j'en ai au moins dépenfé quinze, en bleffures.

Je fus l'hiver d'après cette campagne, commander l'Artillerie de *Louvain*. De-là, je fus au fiége de *Mastrick*, où MM. les Maréchaux *de Saxe & de Lowendal*, & toute l'armée, ont paru contens de ma batterie, quoique j'euffe feize bouches à feu dirigées contre moi, & contre lesquelles je ne tirai pas, attendu que j'enfilois, de préférence, les branches du chemin couvert & les ouvrages qui le défendoient. Les Canonniers ennemis, n'ont pu m'empêcher de faire un feu très-vif. Il est certain qu'ils firent de leur mieux pour détruire ma batterie, qu'ils me tuèrent beaucoup de monde, & qu'ils me brisèrent des affuts; mais tous ces obstacles ne m'empêchèrent pas de faire feu jour & nuit. Après la reddition de la place, M. le Maréchal *de Lowendal* me dit, que les assiégés s'étoient

beaucoup plaint de ma batterie . & il m'en témoigna sa satisfaction.

La paix se fit. Je fus envoyé à Besançon, de Besançon à Hesdin, d'Hesdin à Nantes, & de Nantes à St. Malo. Je passai ainsi l'intervalle des deux guerres de Flandre & d'Allemagne, dans ces différens départemens. En 1756, M. le Maréchal de Richelieu, me fit la grace de me dire qu'il alloit partir pour une Expédition, & qu'il m'emmeneroit avec lui pour commander en chef l'Artillerie. J'y comptois d'autant plus que cela venoit de ce Général; mais je ne fais ce qui s'est opposé à son projet. Il m'a fait l'honneur de me mander depuis, par une lettre du 28 Octobre 1758, lorsque je reçus ordre d'aller à Minorque. « Qu'il en étoit fort fâché » pour M. d'Aiguillon (sous les ordres » de qui j'étois en Bretagne) mais » que rien ne pouvoit être plus avan- » tageux pour la conservation de l'Isle,

« où jallois , & qu'il m'avoit plus
de fois desiré , pendant l'attaque
la principale place. »

Je reviens à 1756. Etant à St. Ma-
lo, M. le Duc d'Aiguillon, me char-
gea des batteries de la côte ; je les fis
mettre en bon état , & je fis aussi conf-
truire un petit équipage de 12 pièces
de campagne. Comme je demandois
sans cesse d'être employé en Allemagne ,
pour me rapprocher , on me donna
ordre de me rendre à *Chalsbourg*.
Mais en passant à Versailles , j'appris
que ma destination étoit changée , &
qu'il s'agissoit d'aller à *Louisbourg* ,
où , selon l'ordre que j'en avois reçu
du Roi , rien ne devoit se conclure que
de mon consentement. Je m'embarquai
donc , à cet effet , sur *le Formidable*.
Après 29 jours de route , dont six en
branle bas , toujours poursuivis par six
vaisseaux ennemis , nous doublions la
pointe de Scatarie , lorsque M. de

Blénac apperçut une flotte Angloise considérable qui sortoit du port. Nous revînmes sur nos pas. Il y avoit vingt-quatre heures que nous louvoyions, non loin du port Dauphin, lorsque je priaï & pressai M. de Blénac qu'il me mît à terre, pour que de-là je pusse gagner *Louisbourg*, & que cela seroit plus sûr que d'entrer dans la rade de cette place. Il ne le voulut pas, & fonda son refus sur d'assez mauvaises raisons, en m'objectant que les Sauvages me mangeroient. Je lui répondis qu'il avoit été chargé de me nourrir, mais non pas de me faire digérer. Tous les Officiers qui étoient sur *le Formidable*, entr'autres M. le Chevalier de Luxembourg, peuvent attester toutes les sollicitations que j'ai faites à M. de Blénac pour me mettre à terre. Nous arrêtâmes enfin sur le banc de Terre-Neuve, pour tenir Conseil de guerre. Tout le monde, excepté moi, tout ignorant

ignorant que j'étois des opérations qui peuvent avoir lieu sur mer, fut d'avis de retourner en France. Le chagrin que j'en eus, joint à l'air d'un climat & d'un élément auxquels je n'étois pas fait, altérèrent assez ma santé, pour me faire desirer, dès que j'eus mis pied à terre, d'aller me faire soigner à Paris (1). Mais M. le Duc d'Aiguil-

(1) Voici ce qu'a dit sur cette expédition, l'Auteur de la *Vie privée de Louis XV*, Tome III, année 1758, page 181.

On ne fit que le foible effort d'y envoyer le *Formidable*, de 80 canons, commandé par M. de *Blénac*, Chef d'Escadre.

Il y portoit M. de *Villepatour*, Officier d'Artillerie, dès-lors très-estimé, & dont la réputation n'a fait que s'accroître depuis... Il arriva que l'investissement étoit fait. On devoit s'en douter à la Cour; & au lieu de confier cette expédition à un Chef froid & timide, il auroit fallu nommer un Commandant intrépide, ardent, & même d'un en-

lon ne jugea pas à propos de me le permettre, & me dit qu'il avoit écrit à M. le Maréchal de Belle-isle pour que je restasse. J'eus beau lui représenter ma situation, je ne pus obtenir qu'un mois pour me remettre. J'obéis ; & en 10 ou 12 jours, je me trouvai assez bien pour exécuter les nouveaux ordres que je serois dans le cas de recevoir. En effet, peu de jours après, M. le Duc d'Aiguillon me chargea d'aller visiter les batteries de la côte, & de donner quelques leçons aux Canonniers d'infanterie, ce que je fis. Le lendemain de mon retour, ce Général ayant appris que les Anglais étoient descendus

thoufiasme téméraire, tel en un mot que celui désigné pour l'Artillerie, qui, malheureusement, n'étoit que passager sur ce bord. Quelle douleur pour le brave *Villepatour*, quand il se vit ramener en Europe, frustré de l'honneur qu'il ambitionnoit d'acquérir !
&c.

à l'anse de St. Briard , il fit sur le champ des dispositions si bien combinées , qu'ayant laissé à tous les points principaux , des troupes pour les défendre , il fit marcher les autres , qui arrivèrent toutes à la hauteur de l'Am-balle. En même tems ayant pourvu à leur subsistance , & m'ayant donné des ordres pour trouver de quatre lieues en quatre lieues des relais , j'arrivai deux jours avant l'action , & fis plus de 40 lieues en 30 heures. Je distribuai des munitions aux troupes , & nous marchâmes aux ennemis , qui s'étoient rapprochés de leurs vaisseaux qui étoient dans l'Anse de St. Cast. Je les canonnai , pendant que M. le Duc fit ses dispositions ; & ce Général , pour ne pas compromettre les troupes , & faire repentir les ennemis d'être venus dans la Province , attendit qu'il y en eût une partie de débarquée. Il culbuta le reste dans la mer , & fit beaucoup de

prisonniers. Les ennemis ne reparurent pas de cette guerre sur ces parages, & M. le Duc d'Aiguillon parut content de mon artillerie ainsi que de toutes les troupes*. Ce Général eut lui-même la bonté de demander à M. le Maréchal de Belleisle, que je fusse Brigadier pour cette occasion, & le Ministre le refusa. Quelques jours après, au lieu du repos que j'avois demandé à M. le Duc de Belleisle, je reçus ordre de ce Ministre de me rendre à Minorque & de passer par Versailles, pour conférer avec lui. La lettre qui m'étoit adressée à cet effet, marquoit tant de confiance en moi, que je n'hésitai point à me mettre en marche sur le champ. Arrivé à la Cour, je fus présenté au Roi. Sa Majesté me dit : « qu'elle savoit que j'avois été à Louif-

* Quelle modestie de la part de ce brave & habile Artilleur, qui, dans cette journée, fut admiré par les Anglais même !

» bourg pour lui rendre service, que
 » j'avois *frotté* les Anglais à St. Cast ,
 » & que j'allois à Minorque , pour lui
 » donner des nouvelles preuves de mon
 » zèle. Elle me demanda aussi , si ma
 » santé tiendrait à toutes ces fatigues ? »
 Et après l'avoir assuré que je l'espé-
 rois, elle daigna me dire : « Qu'elle
 » étoit on ne peut pas plus contente de
 » moi. » Je partis donc , & c'est au su-
 jet de ce voyage que M. le Maréchal
 de Richelieu m'écrivit. Débarqué à Mi-
 norque après la plus cruelle traversée ,
 qui dura 40 jours , toujours en tem-
 pête , je m'occupai de la défense du
 Fort St. Philippe, ainsi que de la for-
 mation d'un équipage d'artillerie pro-
 pre à être mené dans les parties de
 l'Isle où elle pouvoit être utile. M. le
 Maréchal de Belleisle qui ne vouloit
 pas , quoique ma Brigade servît à
 l'armée , que je quittasse l'Isle de Mi-
 norque , se rendit néanmoins à mes

sollicitations, après la lecture d'un Mémoire que j'avois fait sur les précautions prises pour défendre cette Isle & la rendre imprenable. Je partis sur le champ pour l'armée. La première opération en sortant de nos quartiers d'hiver, fut l'affaire de Carbarck où je commandai l'Artillerie. M. le Maréchal de Broglie en fut très-content. Je canonnai encore les ennemis pour les déloger du camp de Saxeausen; ils nous trompèrent, & allèrent attaquer M. de Muy. M. de Broglie étoit campé vis-à-vis Warbourg, & m'envoya faire le Siège de Ziguenheim, que je pris en quatre jours après une canonnade très-vive de part & d'autre; l'on y fit près de 900 prisonniers. De-là nous vînmes prendre nos quartiers d'hiver à Cassel. Après avoir muni Gottingen, M. le Maréchal de Broglie s'occupa à fortifier Cassel; & comme je commandois, cet hiver, l'Artillerie en chef, j'approvisionnai de munitions de guerre toutes

les places : aussi les ennemis ont-ils trouvé bien pourvues toutes celles qu'ils ont attaquées , & n'en ont pris aucune. Ils auroient encore passé bien du tems devant Cassel sans s'en rendre maîtres , car c'étoit M. le Comte de Broglie qui le défendoit ; mais M. le Prince Ferdinand vint attaquer nos quartiers. Alors, M. le Maréchal de Broglie m'emmena avec lui , & replia ses troupes , sans en rien perdre , avec une sagacité & une prudence dignes de lui. Il les rassembla à Bergen , où moyennant les soins de M. Du Mauson, je me trouvai en état de mettre près de 80 pièces de canon sur le champ de bataille qui avoit été celui de la gloire de notre respectable Maréchal , l'année précédente.

Dès que les troupes furent rassemblées & reposées , M. le Maréchal vint aux ennemis , & leur fit payer cher le désagrément de l'avoir déplacé. Nous commençâmes la campagne de

1761 assez brillamment. Mais étant obligés de fournir des subsistances à M. le Maréchal de Soubise, nous fumes arrêtés. Les ennemis nous barroient à Filingausen ; nous les attaquâmes : mais l'attaque n'ayant point été combinée, & n'y ayant que le seul corps de M. le Maréchal de Broglie qui eût à soutenir l'attaque, le 16 on se retira, & moi aussi avec un coup de canon dans le bras qui me mit à deux doigts de ma perte. J'en fus très-incommodé, & je ne comptois pas aller loin. Sa Majesté contente de mes services m'accorda, pour cette occasion, le grade de Maréchal-de-camp. Je me fis, malgré ma blessure, porter sur les remparts de Cassel, lorsque les ennemis s'en approchoient, en suivant M. de Stainville. Je commandai encore l'Artillerie en chef, l'hiver, & M. le Maréchal de Broglie nous quitta. Je restai sous les ordres de M. le Comte de Muy. Les ennemis firent quelques mouvemens

qui pouvoient faire croire qu'ils vou-
loient attaquer nos quartiers. Je fis
voir à M. le Comte de Muy, ma dif-
position d'Artillerie, soit pour aller
en avant, soit pour se retirer. Ce Gé-
néral l'approuva, & me dit qu'il voyoit
bien qu'il n'avoit point d'autres ordres
à me donner, que de me dire les mou-
vemens qu'il voudroit faire. Voyant
que la campagne ne commençoit pas
encore, je fus pour ma bleffure, aux
eaux d'Aix-la-Chapelle. Je fus de retour
à l'armée, la veille que les ennemis
nous délogèrent du camp de Grabestein.
Je leur fis tirer du canon, & je n'au-
rois pas laissé de les incommoder, si
à chaque instant, je n'avois eu ordre
de me retirer. En arrivant, il me passa
un boulet si près de la bouche, comme
je parlois, que j'eus pendant quelques
jours un grand mal de poitrine. Tout
le reste de la campagne, j'eus assez
souvent maille à partie avec les enne-

mis. Un jour que nous comptions nous battre à Lafléer, M. le Maréchal de Soubise trouva mon Artillerie parfaitement bien placée. La guerre finit après la canonnade d'Amnebourg, où je fis un feu si vif avec moins de canons que les ennemis, qu'il leur en coûta bien du monde; & que toute l'armée parut contente de l'Artillerie.

Après la Paix, j'ai été avec ma brigade à Strasbourg; j'y suis resté jusqu'au mois de Juin 1763, pour faire rentrer dans les magasins, les effets du Roi. J'ai retourné aux eaux d'Aix-la-Chapelle, où j'ai trouvé MM. les Princes, Ferdinand, & héréditaire de Brunswick, qui m'ont comblé de bontés. Je n'ai jamais passé de jours plus heureux; je les entendois toujours parler de toute la guerre depuis 1756. Ils avoient la bonté de donner de grands éloges à l'Artillerie, & de croire qu'à Amnebourg, nous avons le double de canons qu'eux, par la manière dont il

étoit servi. Ils parloient très-bien des troupes de M. le Maréchal de Broglie , & avoient pour lui & pour la Nation , la plus grande estime.

Je restai Chef de ma Brigade jusqu'en 1765 , que je fus nommé au mois d'août , Inspecteur en Alsace ; j'y formai ma Brigade en Régiment de Strasbourg. En 1766 , j'inspectai la Provence , le Dauphiné , & le Lyonnais. En 1767 , l'Ecole , le Régiment de Toul , & la manufacture d'armes de Charleville. En 1768 & 1769 , encore le Dauphiné ; en 1770 , La-Fère , le Régiment , l'Ecole , & une partie du Hainault. En 1771 , j'ai été envoyé Inspecteur en Languedoc & Roussillon.

L'on verra par le résumé de mes services , que j'ai été Officier le 11 Novembre 1733 , Commissaire Extraordinaire en 1738 , Commissaire ordinaire en 1743 , Chevalier de Saint-Louis en

1744 , Provincial en 1746 , Lieutenant d'Artillerie en 1750 , Brigadier en 1759 , Inspecteur depuis 1765 , & Maréchal de Camp le 16 Août 1761 : toutes mes Commissions & Brévets font expliqués pour différentes affaires. Effectivement , j'ai été assez heureux pour me distinguer dans toutes celles où je me suis trouvé.

J'oublois de dire que lorsqu'au mois de Mars dernier , M. le Marquis *de Monteynard* annonça à Sa Majesté la mort de M. *de Mouy* , le Roi demanda au Ministre , s'il n'avoit pas le Cordon rouge ? A quoi le Ministre ayant répondu que oui , le Roi lui dit : *Eh bien ! voilà Villepatour ?*



Ce célèbre Artilleur , couvert de gloire & de blessures honorables , est mort à *Besons* , le 9 Septembre 1781 , universellement regretté , sur-tout par

le Corps Royal d'Artillerie , à l'âge de 62 ans , après en avoir employé 48 au service du Roi & de l'Etat , & au moment qu'il alloit recueillir les fruits de ces mêmes services.

L'Editeur de cet Ouvrage , qui se glorifiera toujours de l'amitié dont l'honoroit ce digne & regrettable Militaire , & qui pendant près de 45 ans ne se démentit jamais , a fait mettre , à *Besons* , sur son tombeau , l'Epitaphe suivante :

Aux Mânes de Villepatour.

Cher à la France , aux siens , à son Prince ,
à l'Armée ,

Ci-gît , qui mérita toute sa renommée !

Ce même ami , étant un jour à dîner chez lui , essaya d'esquiffer son portrait , dans un Couplet , que voici , sur l'Air de *Monteauciel* :

Aux champs de *Mars* , brave & joyeux ;

A *Cythere* , aimable , amoureux ;

A table, tout ce qu'il faut être.
 Digne Sujet d'un digne Maître,
 Fait pour la Gloire & pour l'Amour:
 Si ce n'est pas *Villepatour*,
 Apprenez-moi qui ce peut être ?



M. *Lemierre*, de l'Académie Française, avoit envoyé à M. *de Villepatour*, quelques jours avant qu'il mourût, l'Epître suivante :

A travers Bombes & Grenades,
 Toi qu'on a vu monter aux grades,
 Et te faire un si grand renom !
 Toi, pour qui le bruit du canon,
 Vaut les plus belles sérénades !
 Tu reviens du Pays Flamand
 Inspecter ces bronzes funestes,
 Pires que les foudres célestes,
 Et que tu braves si gaïment.

Mais c'étoit-là, pour ton courage,
 Un amusement trop léger ;
 Tu n'as point couru de danger :
 Tu n'as pas fait un bon voyage.

Quoi donc ! ne te suffit-il pas
 De plus de quarante ans de gloire,
 Et que chacun ait en mémoire
 Tes prouesses dans les combats ?
 De tes travaux opiniâtres,
Mons & Fribourg sont les théâtres,
Philinkhausen vit ta valeur ;
 Et tu portes sur ton visage,
 Plus d'un éclatant témoignage
 De ton audace au champ-d'honneur.

Noble ennemi des flateries,
 Brave & loyal *Villepatour*,
 A ton Roi tu ne fis la cour,
 Qu'en présence des Batteries !
 De ta gloire unique Artisan,
 Habile autant dans les Batailles,
 Que tu fus mauvais Courtisan,
 Ton nom seul alloit à Versailles !

C'est à toi, digne Chevalier,
 Si renommé par tes services,
 Que sied bien ce Cordon guerrier,
 Plus brillant sur des cicatrices.

Aux secrets d'un Art destructeur
 Initié dès ta jeunesse,

Tu conserves dans ta vieillesse
Le feu de ta première ardeur !

Vienne le cours des ans rapides
Flétrir ce front si belliqueux,
Empreint des foudres homicides ;
Près de ces fillons glorieux,
On ne verra jamais les rides.



PETITES ANECDOTES,
EN VERS,
PAR M. D. L. P....

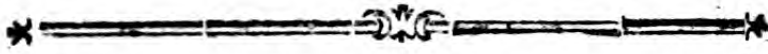
SAINTVAL* (disoit un homme en place)
Répond aux applaudissemens,
Par des évanouissemens,
Que je crois de pure grimace !

— Monsieur, pour prononcer ainsi,
(Lui dit un aimable Etourdi,
Zélé partisan de la Dame :)
Sur ce qu'opèrent dans une âme,
D'aussi beaux instans que ceux-ci,
Fûtes-vous jamais applaudi ?

* Mademoiselle *Saintval*, cadette, qui étant un jour très-applaudie, dans son début à la Comédie Française, se trouva effectivement fort mal.

Cette intéressante Actrice, chère à *Thalie* (1) ainsi qu'à *Melpomène*, a tenu depuis, tout ce qu'elle promettoit alors.

(1) Quelle autre, en effet, eût jamais mieux rendu le Rôle de *la Comtesse*, dans le *Mariage de Figaro* ?



LE HARDI COURTISAN.

A *SHAFTSBURY* *, *Charles second***

Disoit, dans sa colère :

Je te crois le plus grand fripon,
Qui soit en Angleterre ? *

— O N pourroit gager, en effet,
Sire (dit-il), peut-être,
Qu'en ma qualité de Sujet,
Cela pourroit bien être !

* Ce *Shaftsbury*, n'est point l'Auteur *des Caractères*.

** Roi d'Angleterre, dont la plupart des Courtisans étoient de mœurs très-dépravées.





RÉPONSE D'UN GRENADIER,
A M. LE COMTE D'ESTAING,

A son retour de l'Amérique.

QUI décore ainsi ma porte?..
Otez, braves Grenadiers,
Que trop loin le zèle emporte,
Otez vite, ces Lauriers?

— DUSSEZ VOUS, grand Capitaine,
Ne point parler à des sourds;
Parbleu! ce n'est pas la peine:
Ils repousseront toujours.





BELLE RÉPONSE
D'UN MINISTRE,
A SA MAITRESSE.

UN jour, sur une grace, à ses parens promise,
Par *Louvois*, éconduite : Ah ! (s'écrioit *Céphise*)
Votre refus m'éclaire ; & je vois trop, Seigneur,
Que vous ne m'aimez plus ! — Connoissez
votre erreur :

» Une demande injuste, alors qu'on la refuse,
» Porte de son refus le motif & l'excuse.



LE VRAI ROI,

Anecdote moderne.

DU bonheur de l'Etat, plus jaloux que
d'encens,

Un jeune Roi, loin de ses Courtisans,
Se promenant, un jour, dans la campagne,
A son frère, qui l'accompagne,
Ouvroit son cœur sur des projets,
Tendans au bien de ses Sujets;
Lorsqu'une voix, à très-peu de distance,
Vint, tout-à-coup, troubler leur conférence.

C'ÉTOIT un Laboureur, qui, dans un chemin
creux,

Malgré deux chevaux vigoureux,
Au moment où la nuit étoit presque tombée,
Voyant sa charrette embourbée,
Les fouettoit (Dieu sait comme !) & les
fouettoit en vain,
En implorant un coup de main,
Et promettant même *pour boire.*

Au même instant, sans consulter la gloire,

Voilà nos deux Princes partis ;
 Et du Manant , qui très-doctement jure ,
 Après avoir dégagé la voiture ,
 En le quittant , lui donnent trois *louis* ;
 Le Monarque un , le frère deux... Le Rustre ,
 En apprenant quel est le couple illustre ,
 Qui l'avoit tiré d'embarras ,
 D'abord s'étonne !.. Et ne digère pas ,
 Qu'un Souverain , si grand , si débonnaire ,
 Ait pu donner moitié moins que son frère !

Ce bruit circule... On le fait appeller...
 La Cour , de rire , & *Lucas* , de trembler !..
 L'Ami , (lui dit le Roi) ce que tu m'as vu faire ,
 N'a rien en soi de surprenant :
 Apprens qu'il faut par-tout justice ?..
 Mon frère n'a qu'un seul enfant ;
 Et moi vingt millions, qu'il faut que je nourrisse.

N. B. Cette petite Aventure , & la
 sublime Réponse qui la termine , sont
 attribuées à un jeune Monarque , ac-
 tuellement vivant.





LE TENDRE ANGLAIS.

AH ! que cette Etoile m'enchanté...
Qu'elle est belle ! qu'elle est brillante !
(Disoit, avec ravissement,
Zélis, un soir, à son Amant *.)

— Ne m'en parlez plus, belle Amie ;
Ou vous allez me chagriner ?

— Pourquoi donc, *Mylord*, je vous prie ?..

— Je ne saurois vous la donner !

* Le Lord *Albermale*, alors Ambassadeur d'Angleterre, en France.





SENTIMENT D'UN FRANÇAIS,
*EN voyant la Reine , à la Promenade,
avec Monseigneur le Dauphin,
dans ses bras.*

LES Ris, les Jeux, suivent vos traces,
La Bonté précède vos pas ;
Et le tendre Amour, dans vos bras,
En triomphant, sourit aux Grâces !



LE JEUNE POÈTE,
DÉCONCERTÉ.

L'ÉDITEUR de ce Recueil, après avoir été élevé, conformément aux Edits de *Louis XIV*, concernant les *Réformés*, au Collège des Jésuites Anglais de *Saint-Omer**, étoit de retour à *Calais*,

* Maison d'autant plus fameuse & plus opulente, qu'elle étoit regardée comme le Berceau du Catholicisme d'*Angleterre*, où la Noblesse des trois Royaumes, & toutes les personnes attachées à l'ancien culte, envoyoit, sous d'autres noms que les leurs, élever leurs enfans. D'où sont sortis un grand nombre de Missionnaires, dont les noms sont encore, pour ainsi dire, redoutés par le Gouvernement Anglais : tels que les *Oldecorn*, les *Garnet*, & autres, si fameux dans leur Histoire.

La Note concernant ceux-ci, est ren-
Tome III. H

dans la maison paternelle , âgé d'environ 17 ans.

Son goût pour la lecture , & surtout pour la Poésie , quoique peu familiarisé avec la langue Française & ses bons Auteurs , occupoit presque tous ses loifirs ; lorsqu'un petit Roman intitulé , *Philadelphie , nouvelle Égyptienne* , lui étant tombé dans les mains , & ayant cru y trouver le germe d'une Tragédie intéressante , il n'eut rien de si pressé que de s'en occuper dans tous les momens qu'il pouvoit dérober à sa famille , ainsi qu'à ses amis.

Il étoit d'autant plus enchanté de sa découverte , que les progrès rapides de son entreprise , lui en faisoient entrevoir le succès aussi certain qu'heureux ; & d'autant plus encore , que la source où il avoit puisé son sujet ,

voyée à la fin de cette Anecdote , pour n'en pas interrompre trop long-tems le récit.

étant passablement ancienne , pouvoit n'être qu'assez peu connue. Et quel secret plaisir pour un ardent & jeune débutant dans cette brillante carrière !

Aussi en avoit-il franchi plus de la moitié , lorsqu'un ancien ami de son père , nommé *Danjan* * , Garde des Archives de la maison *d'Orléans* , & né à *Calais* , vint y faire un petit voyage ; pendant lequel s'étant , un jour , informé des occupations de l'Editeur , que l'on ne voyoit guère dans la famille , qu'aux heures du repas : Je ne fais trop ce qu'il fait (lui dit le père) car il est presque toujours rêveur & renfermé dans son cabinet , sans m'en donner d'autre raison que le prétendu desir de s'instruire. Mais j'ai grand peur ,

* C'est de lui que l'Editeur a tenu l'Anecdote concernant la *Maison de Courtenai* ; imprimée dans le second volume du présent Recueil.

mon cher *Danjan*, qu'il ne s'occupe que de vers; & que cette manie, qu'un de ses amis n'a pu me diffimuler, ne soit le vrai motif d'une retraite, qui me tracasse plus que je ne voudrois!

Il est aisé, lui dit *Danjan*, de vous tranquilliser sur ce sujet. Envoyez votre fils, sous quelque prétexte, ne fust que pour un jour, à votre maison de campagne. Vous serez, alors, maître de faire ouvrir son cabinet, & de savoir à quoi vous en tenir sur vos soupçons.

Le cabinet ayant été ouvert, en conséquence, on y trouva les trois premiers Actes de la Tragédie de l'Éditeur: ce qui fâcha beaucoup son père, qui les remit à son ami *Danjan*, en le priant de les lire & de lui dire, franchement, ce qu'il pourroit en penser.

Le lendemain, le jeune Auteur, à son retour de la campagne, ayant trouvé

son cabinet ouvert, & ses trois Actes enlevés, en ressentoit la plus vive douleur; lorsqu'appelé dans l'appartement de son père, avec lequel étoit le vieux *Danjan*. . . . Mon cher ami (lui dit ce dernier) rassurez-vous sur le fort de votre Ouvrage, & pardonnez à votre père ainsi qu'à moi-même, un mouvement de curiosité d'autant plus légitime chez les personnes qui vous aiment, que les travaux aussi secrets qu'affidus, qu'il vous coûtoit, avoient droit de leur causer la plus vive inquiétude. Il nous paroît pourtant fort étonnant, (continua-t-il) qu'un jeune homme aussi sensé que vous, s'obstine à perdre un tems, (qu'il pourroit plus utilement & plus agréablement employer,) à copier presque servilement, l'un de nos meilleurs Auteurs Tragiques, il est vrai, mais dont les Ouvrages imprimés, se trouvent par-tout,

& qu'on peut se procurer pour moins de deux écus !

On ne peindra ni la surprise , ni l'espèce d'indignation dont le jeune Auteur se trouva saisi à ce propos , qu'il ne croyoit pouvoir qualifier de moins que de très-mauvaise plaisanterie. Et son ressentiment , quoiqu'à certain point , retenu par la présence de son père , n'en étoit pas moins visible ; lorsque *Danjan* , très-fâché de l'avoir fait naître , se hâta de lui dire : Eh ! quoi , mon jeune ami , ce que j'ai dit doit-il tant vous fâcher ? *Racine* , je le fais , ne sauroit être ni trop relu , ni trop médité , sur-tout par ceux qui , comme vous , ainsi que je le vois , se trouvent avoir quelque goût pour le Théâtre : mais je n'imaginois pas , je l'avoue , que l'on pût pousser la passion pour cet Auteur , quelque supérieur qu'il soit , jusqu'au point de le copier avec autant de patience que de zèle !

Qu'appellez-vous copier, Monsieur ?
 (interrompt brusquement l'Editeur)
 que me dites-vous de ce *Racine*, dont
 mes Régens Anglais m'ont paru faire
 quelque cas, mais que je ne lus de
 ma vie ?

Prenez garde, Monsieur ! (reprit alors
Danjan, d'un ton sévère ?) & bri-
 fons plutôt là-dessus. — Non, Mon-
 sieur ! vous me prouvez, s'il vous
 plaît, que j'ai connu, que j'ai copié
 ce *Racine* ? sans quoi vous me ferez
 penser ! Jeune homme, c'en est
 trop ! . . . Et puisque vous m'y forcez,
 ôsez me dire que sa Tragédie n'est
 pas la vôtre, & dont les noms seuls
 sont changés ? — Je vous le dis, Mon-
 sieur Et qui plus est, j'offre de l'af-
 firmer ?

Monsieur, (s'écria avec une émo-
 tion marquée, le vieux *Danjan*, en
 s'adressant au père de l'Editeur) Per-
 mettez-vous qu'on aille chercher chez

un Libraire quel qu'il soit, les *Œuvres de Racine*? — Nenni, Monsieur! Nenni! (reprit vivement le jeune homme) j'y cours moi-même, & reviens à l'instant.

Sûr de son fait, & jouissant déjà de sa victoire sur son contradicteur, ainsi que du ridicule dont il l'alloit couvrir; l'Editeur part comme un éclair, & revient de même, en s'écriant: Tenez, Monsieur, voilà *Racine*!... Ouvrez, cherchez cette Tragédie, que vous citez; & voyons si c'est mon Ouvrage?

La voici, Monsieur, (lui dit froidement le vieillard, en lui rendant le livre) lisez vous-même?... Et jugez-vous....

Il est des situations que le Peintre ne peut rendre, & moins encore la plume, quelque exercée qu'elle puisse être; & telle est celle où se trouva l'Editeur, à la vue des vers de *Racine*,

qu'il avoit crus les siens ; tandis que les siens n'étoient autre chose que la prose du Roman de *Philadelphe* , qu'il n'avoit eu que la peine de remettre en vers ! Que ce *Philadelphe* , en un mot , n'étoit en effet , que la Tragédie de *Bajazet* , très-fidelement mis en prose par un Auteur effronté , nommé *Giraud-de-Sainville* , qui même avoit eu l'impudence de le dédier , comme une production de sa façon , à *Madame la Dauphine* !

Revenu de son trouble , & trop cruellement convaincu de son erreur , le jeune Auteur n'eut besoin pour se justifier , que de courir chercher son très-maudit Roman * , & de le remettre à l'examen de l'ami de son père.

* Que l'Auteur a conservé jusqu'à ce jour , en mémoire de cet assez tragi-comique événement.

N. B. *Oldecorn* , Jésuite , passa en An-

gleterre sous le règne de *Jacques Premier*, & s'y signala par son zèle inconsidéré. Ce Monarque ayant trompé les Catholiques dans les espérances qu'il leur avoit fait concevoir, quelques furieux conçurent l'horrible dessein de se venger, par un seul coup, du Roi & des principaux ennemis de leur Religion. *Catesby*, Gentilhomme du Comté de *Northampton*, imagina de faire sauter la Grand-Chambre du Parlement, lorsque *Jacques* y seroit avec les Princes, conjointement avec les autres Chambres. Ce scélérat s'étant associé cinq monstres comme lui, leur fit promettre le secret par les plus horribles sermens.

Pour calmer leur conscience agitée, il consulta *Oldecorn*, qui décida qu'on pouvoit, pour défendre la cause des Catholiques contre les Hérétiques, envelopper quelques innocens dans la ruine des coupables. Les conjurés, en conséquence, louèrent une maison, dont la cave se trouvoit placée directement sous les Chambres des Assemblées. Trente-six barils de poudre, transportés secrètement dans cette cave, préparoient la plus épouvantable Tragédie ; lorsqu'un des conjurés découvrit le secret par une impru-

dence. *Oldecorn*, convaincu d'avoir été l'approbateur de cet affreux complot, fut condamné au supplice des traîtres. Cette sentence fut exécutée publiquement, en 1606. *Garnet*, son Confrère, périt par le même supplice; & l'un & l'autre ont été traités de *Martyrs* par le Père *Jouvency*, dans son *Histoire des Jésuites*, ainsi qu'*Edmont Campian*, qui, pour un autre attentat contre la Reine *Elisabeth*, fut également exécuté à Londres, en 1581.

L'Éditeur n'oubliera jamais, que pendant tout le tems qu'il fut Pensionnaire aux Jésuites Anglais à *Saint-Omer*, il y a vu solemniser annuellement la Fête des Martyrs *Oldecorn*, *Garnet* & *Campian*, avec plus de pompe & plus d'éclat que celles des Apôtres même : d'avoir vu sur l'autel, les bustes d'argent doré de ces trois *Bienheureux*, enrichis de pierres précieuses, décorés de la palme du Martyre, & de l'auréole d'or : d'avoir même baissé, ainsi que tous les Assistans à leur Office, les Reliques de ces très-dignes nouveaux Saints.

Quels objets d'émulation ! Quel appât pour les jeunes Candidats destinés au même Apostolat en Angleterre !

LE VALET-DE-CHAMBRE,
DE H A Z A R D.

Anecdote Française.

PAR certaine nuit, assez noire,
Françœur *, un peu lesté de vin,
Aux environs de l'*Oratoire*,
Voit un homme sur son chemin,
Dont la figure lui fait croire,
Qu'à telle heure, un tel Aigrefin,
Dût-il aussi sortir de boire,
Veut peu de bien à son Prochain.

DE ce soupçon son âme émue,
Pour prévenir tout accident,
Le fait passer, en clopinant,
De l'autre côté de la rue.

MAIS l'autre le suit !.. A ce coup,
Françœur, qui jamais de courage

* Depuis Surintendant de la Musique du Roi, &c.

Ne se piqua d'avoir beaucoup ;
 Pour esquiver le Personnage ,
 Qu'il maudit , & dont il craint tout ,
 De nouveau , reprend l'autre route ;
 Où l'Inconnu , le devançant ,
 Et tout en riant , l'accostant ; ..

— JE sens ce que Monsieur redoute ?
 (Dit-il) , & j'en craignois autant :
 Tous deux , avions peur l'un de l'autre !..
 Allons donc , en paix , notre train ,
 Puisque je suis votre voisin ,
 Et que mon chemin est le vôtre.

— Nous n'avons donc guère à marcher ,
 (Dit *Françœur*) ; car je vois ma porte.
 Je suis sans lumière : N'importe ;
 Car je brûle de me coucher.

ALORS , lui dépouillant la nuque ,
 L'Escogriffe , en fuyant , lui dit :
 Si Monsieur va se mettre au lit ,
 Il n'a pas besoin de Perruque.

* Par M. D. L. P***.

N. B. Une chose , que la Génération présente peut probablement ignorer,

& que nous croyons digne de passer à la postérité, c'est que MM. *Rébel* & *Francaeur*, liés dès leur jeunesse, par le même goût pour la musique, après avoir mérité par leurs Ouvrages, toujours travaillés en commun, non-seulement la direction de l'Opéra de Paris, mais la Surintendance de la Musique du Roi & le Cordon de *St. Michel*, sont toujours restés si unis, que ni l'intérêt, ni même la rivalité, n'ont pu les refroidir un instant l'un pour l'autre!

Que, quelque fussent leurs succès au Théâtre lyrique, jamais on ne put parvenir à savoir de l'un ou de l'autre, duquel des deux étoient tels ou tels morceaux, dont le public faisoit le plus d'éloges. Que la Marquise de *Pompadour*, (quoique les protégeant constamment) en les interrogeant, chacun en particulier, & en leur promettant le secret, n'en put obtenir d'autre ré-

ponse, que : *C'est l'ouvrage de tous les deux.* Et pour comble de singularité, (plus estimable, s'il se peut, encore!) c'est que *Rébel*, étant mort, depuis 10 ans, les amis de *Francoeur*, qui en a 87, lorsqu'ils l'interrogent sur cet article, n'en reçoivent d'autre réponse, que celle qu'ils ont toujours faite à *Madame de Pompadour*.



A N E C D O T E
DU CARDINAL DE FLEURY,
ET D'UN VIEUX MILITAIRE.

UN jour, après le dîner du Cardinal:
« Monseigneur, (lui dit le Duc *D****,
pour lequel le Ministre avoit beaucoup
» de considération) Votre Eminence
» auroit-elle assez d'indulgence pour
» vouloir me délivrer des sollicitations
» d'un vieil & brave Militaire, un peu
» mon parent, qui dit avoir une affaire
» aussi pressante qu'importante pour lui,
» & qu'il prétend ne pouvoir confier
» qu'à V. E. ? » — Avec bien du
plaisir, Monsieur le Duc.... Mais la
chose est-elle, en effet, si pressée ? —
Si pressée, Monseigneur, que je le crois
actuellement dans l'antichambre, at-

tendant ma réponse. — Oh ! dans ce cas , pourvu qu'il promette de s'expliquer en peu de mots , j'y consens volontiers : car j'ai deux rendez-vous promis , d'ici à 5 heures. Ainsi , voudrez-vous bien l'en prévenir ? Sur quoi le Duc fort , endoctrine son homme ; & de-là , rentre avec lui.

Monseigneur , (lui dit le vieux Soudart) je ne ferai pas long. Mais avant de lui détailler mon affaire , Son Eminence , permettroit - elle que j'osasse lui faire une question ? — A la bonne heure ! ... Parlez , Monsieur ?

— Si Monseigneur se trouvoit traduit , criminellement , en justice , pour avoir violé une fille de 22 ans , grande , forte & résolue comme un Grenadier ; ne trouveroit-elle pas la chose assez extraordinaire ? — Sans doute. — Eh bien ! Monseigneur , quoique de l'âge au moins , de Votre Eminence , & certes , beaucoup plus cassé ; si je me

trouvois dans ce cas-là , qu'en penseroit Monseigneur ? — que c'est un tour que , probablement , on vous joueroit. — Nenni , Monseigneur , c'est mon histoire ! Obligé de passer par Paris , pour aller rejoindre mon corps en Flandres ; étant descendu à l'Hôtel de *** , une jeune égrillarde , telle que je viens de la peindre à Monseigneur , s'étant prêtée à quelques menues politesses , de ma part , (c'est-à-dire de celles dont l'habitude se conserve , machinalement , même chez les plus vieux serviteurs du Roi) me quitta tout-à-coup , sous prétexte qu'on l'appelloit , d'en bas , & me promit , que le lendemain , je n'aurois aucuns reproches à lui faire.

Le lendemain , tandis qu'elle préparoit mon lit ; à peine avois-je repris la conversation de la veille , que.... (jugez de ma surprise , Monseigneur !) en voyant la coquine , sans quitter ce même lit , pousser des hurlemens affreux , dé-

chirer ses habits, crier au meurtre, au viol, attirer, à l'instant même dans ma chambre, trois ou quatre témoins, probablement d'intelligence avec elle; l'instant après, un Commissaire en robe, le Guet, & tout le voisinage! — Quoi! (s'écria le Ministre, en riant) seroit-il possible?... — Si possible (interrompit le Militaire) qu'après un long procès-verbal, signé par tous les assistans, j'ai vu saisir mes malles; & qu'à peine ai-je obtenu la permission de sortir, pour aller chercher la somme nécessaire, tant pour appaiser mon infante, que pour payer les frais du procès.

— Allez, Monsieur, & calmez-vous? Passez chez *Barjac*; donnez-lui l'adresse du Commissaire & la vôtre: vos effets vous seront rendus... Ainsi, disposez-vous à aller rejoindre votre Troupe, où votre présence est sans doute plus nécessaire qu'à Paris?... Mais

fur-tout, n'oubliez pas, que les *poli-
tesses* qui vous ont attiré ce petit ét-
candré, ne vont, je crois, plus guères
aux cadets de notre âge ?



D É F I P I C A R D ,

Tradition populaire.

A U tems où la *Ligue* régnoit,
Et les bonnes-gens abusoit ;
Que même , jusqu'en Picardie ,
Amiens , victime de l'Erreur ,
Croyoit défendre avec ardeur ,
L'ancien Culte de la Patrie ;
On voyoit les *Abbevillois* ,
Toujours fidèles à nos Rois ,
Avec *Amiens* , toujours en guerre ,
Souvent avoir le sort contraire.

UN beau jour , dit-on , les derniers ,
Voyant arriver les premiers ,
Du haut des murs les appellèrent ,
Et tous , en *Chorus* , leur crièrent :
» Oh ! pour le coup , vous en tenez ! ..
» Venez , C... d'*Amiens* , venez ? ..
» Fiers de nos disgrâces dernières ,
» Venez , sous l'étendard commun

- » Des autres C... des Frontières?
» Pour vous donner les étrivières,
» (Grâce à ceux d'*Hesdin*, nos Confrères!)
» Nous sommes, au moins, cinq contre un.

D. L. P***.



LE TRÉSOR ENLEVÉ,

Anecdote Picarde.

IL est des fortunes subites, & d'autant plus frappantes, qu'on cherche vainement quelle en put être l'origine.

Il en est pourtant qui, pour peu qu'on sache l'Histoire des pays où elles arrivent, devroient moins surprendre que celles qui se font ailleurs.

En Espagne, par exemple, d'où les *Maures*, après en avoir fait la conquête & en avoir joui pendant plusieurs siècles, ont fini par en être chassés. En Angleterre, d'où les Romains, les Pictes, les Saxons & les Danois, après l'avoir conquise en tout ou en partie, ont été également, ou subjugués ou chassés. En France, d'où les Juifs, après y avoir acquis des richesses immenses,

en furent bannis ; & sur-tout , lorsque les Anglais , sous leur Roi *Edouard III* , en ont presque fait la conquête , il n'est pas bien étonnant que nombre de particuliers , pour mettre leur fortune à l'abri de la rapacité des vainqueurs , se soient déterminés à la cacher de leur mieux ; moins étonnant encore , que faute de postérité , ou d'avoir laissé de bons renseignemens à leurs successeurs , ces mêmes richesses soient restées ignorées jusqu'aux momens où quelque heureux hasard les a fait tomber dans des mains pour lesquelles elles sembloient n'avoir pas été destinées.

Parmi nombre de preuves qui pourroient appuyer ce sentiment , on croit devoir se contenter de la suivante :

Vers le commencement de ce siècle , deux Anglais , arrivés à Calais par le Paquebot , descendent chez le nommé *du Long* , Aubergiste & Marchand
de

de vin , demandent un appartement propre & commode , s'y arrangent , font de la dépense , & paroissent d'autant plus contens de leur Hôte , que sa cuisine & son vin se trouvoient de leur goût. Ils payent en conséquence , c'est-à dire , si généreusement , que l'Aubergiste enchanté , épuise tous ses soins pour continuer de plaire aux deux amis.

Ceux-ci également satisfaits , & pour le prouver à *du Long* , lui disent un jour , que n'ayant rien qui les pressât de retourner en Angleterre , la saison étant belle , & le pays propre à la chasse , ils se trouvoient tentés de passer quelques mois chez lui , pour peu qu'il voulût se prêter à une fantaisie (quoiqu'à certains égards , fondée en raison) qui venoit de leur passer par la tête. . . . Nous sommes bien chez vous , mon cher *du Long* (ajouta le plus âgé des deux Anglais) mais vous n'avez d'appartemens que sur la rue.

Il est tard quand nous nous couchons ,
& le bruit de cette rue nous éveille
trop tôt le matin , pour que notre
fanté , toute ferme qu'elle est , puisse
y tenir encore long-tems. Nous aimons
à vivre , mon ami , vous le voyez ?...
Mais pour bien vivre , il faut se bien
porter.

Du Long frappé de ce propos , &
dans la crainte de perdre deux prati-
ques si précieuses pour lui , se hâta de
leur demander ce qu'ils imaginoient
qu'il pût faire pour leur procurer le re-
pos dont ils desiroient jouir le matin ?...
C'est ce que vous regarderez , peut-être
(répliqua l'autre Anglais) comme une
espèce d'extravagance de notre part ?....
Mais tout coup vaille : notre fortune
est passablement bonne , nous vous ai-
mons , nous nous trouvons bien chez
vous... Il ne tiendra donc qu'à vous de
nous y retenir , & peut-être plus longtems
que vous ne pensez , pour peu que vous

vouliez vous prêter à une petite dépense assez peu considérable, dans laquelle nous offrons, même dès à présent, d'entrer pour la moitié, & dont l'objet, à notre départ de chez vous, vous restera en totalité.

Du Long qui, depuis deux mois, au moins, que ces Anglais étoient dans son logis, y voyoit pleuvoir les *guinées*, non-seulement de leur part, mais de celle de tous leurs compatriotes qu'ils y attiroient, se hâta de leur protester, que pour peu que ce qu'ils desiroient fût en sa puissance, il étoit prêt à leur complaire. Sur quoi l'Anglais dit : Que faites-vous de ce petit jardin, très-négligé, que nous voyons au fond de votre cour ? Croyez-vous qu'un joli petit bâtiment, suffisant pour deux personnes, adossé contre ce vieux mur qu'il cacheroit, qu'il pourroit même soutenir encore plus long-tems, qui vous resteroit à notre départ de chez

vous, que de-là vous pourriez louer à d'autres, & dont vous ne payeriez que la moitié des frais, seroit pour vous une dépense un peu onéreuse ?

Eh non ! mes chers Messieurs, (s'écria l'Aubergiste, avec transport) trop heureux de pouvoir vous satisfaire, & vous retenir à ce prix !... Et pour vous le prouver, je vais faire appeler un Architecte, auquel vous donnerez vos ordres, & auxquels vous me verrez souscrire, avec le plus grand plaisir.

Le bâtiment, grâce à l'empressement des deux Anglais & du bon *du Long* même, n'ayant pas tardé à se trouver en état de les loger, ils en prirent possession, & tous les trois également contents, sembloient devoir passer ensemble le reste de leur vie ; lorsqu'environ deux mois après, l'Aubergiste, dont ses Hôtes avoient pris congé pour trois jours, qu'ils disoient aller passer à la chasse dans les environs

d'Ardres, surpris, après les avoir attendu jusqu'au quatrième, de ne les point revoir, alla faire part de ses inquiétudes, au Procureur du Roi de la ville, qui lui conseilla d'attendre jusqu'au lendemain soir, des nouvelles de ces Messieurs, en lui promettant en cas qu'il n'en reçût aucune, qu'il iroit chez lui, le jour suivant, procéder juridiquement à l'ouverture du petit bâtiment, dont les deux Anglais avoient emporté les clefs.

Mais qu'on juge de la surprise de *du Long*, lorsque le surlendemain, le Procureur du Roi, (attendu que l'Aubergiste n'avoit rien appris de ses Hôtes) s'étant transporté chez lui, & ayant fait ouvrir les portes du petit bâtiment, on trouva sur une table du fallon, le billet suivant :

» Point d'inquiétude sur notre
 » compte, cher *du Long*. Nous partons
 » trop contents de vous, pour ne pas

» vous le témoigner , en vous disant
» adieu. Vous devez l'être assez de
» nous , pour n'avoir rien à nous re-
» procher sur la façon dont nous avons
» cru devoir nous y prendre , pour
» recouvrer une partie du bien de nos
» pères. La maison que vous occupez
» & les deux attenantes , composoient
» autrefois la leur seule. Vous savez
» sans doute , que lorsque le Duc de
» *Guise* , reprit Calais qui , depuis deux
» cent dix ans , étoit à l'Angleterre , il
» traita les Anglais comme jadis *Edouart*
» *III* avoit traité les Français , c'est-à-dire ,
» qu'il les renvoya de la ville reconquise ,
» ce qu'on appelloit alors , *la Baguette*
» *blanche à la main* ? Or , il n'est pas éton-
» nant que l'un de nos ayeux , dont un
» heureux hasard nous a fait depuis six
» mois recouvrer les titres de propriétés
» des biens qu'il avoit à Calais , ait pris
» le parti de cacher derrière un gros
» mur de sa maison , aujourd'hui la

» vôtres, & qui soutenoit une terrasse,
 » subsistant encore, une partie de la
 » fortune mobilière. Vous verrez par
 » le plan que nous vous laissons dans
 » le cabinet attenant le fallon, par les
 » indications qui y sont jointes, par
 » l'ouverture que nous avons eu tout
 » le loisir de faire au mur dont il s'a-
 » git, & par la caisse vuide que nous
 » laissons à votre disposition, des preuves
 » suffisantes pour vous convaincre, &
 » de la vérité de ce que nous vous
 » disons, & de l'impossibilité où nous
 » nous sommes trouvés de pouvoir,
 » pour parvenir à notre but, en user
 » différemment avec vous.

» Pardonnez-nous, donc, notre
 » ami ! Et recevez comme une foible
 » marque de notre reconnaissance,
 » les meubles & les autres effets que
 » nous laissons dans ce bâtiment, main-
 » tenant à vous. Ne faites aucunes re-
 » cherches relativement à nous, en

» Angleterre ; elles feroient infruc-
 » tueufes , car les noms fous lefquels
 » nous avons paru chez vous , ne
 » font pas les nôtres. Adieu donc , en-
 » core un coup , *cher du Long* ; con-
 » fervez notre fouvenir , comme nous
 » conferverons toujours le vôtre.



Une remarque fingulière à faire , en partant de cette Anecdote , c'eft que les Anglais , à qui la perte de Calais tint fi longtems au cœur , ont toujours confervé les titres de propriété de leurs ayeux , tant fur les maifons de cette ville , que fur les biens de campagne qu'ils y poffédoient. Et qu'un Mayeur , ou Maire de Calais , nommé *Bernard* , ayant fait en 1720 , un affez plat Ouvrage , in-4°. fous le titre d'*Annales de Calais* , mais dans lequel il entre dans un très-grand détail fur ces mêmes immeubles , ainfi que fur leurs anciens

possesseurs, ce livre fut enlevé si rapidement par les Anglais, qu'à peine y en reste-t-il à Calais trois ou quatre exemplaires, & qu'il est maintenant inconnu presque par-tout ailleurs.



LE VOLEUR INCORRIGIBLE.

Anecdote Suédoise.

PENDANT le siège de *Coppenhague*, par *Frédéric I*, Roi de *Dannemarck*, une Sentinelle Suédoise, qui étoit en faction devant la tente du Général, ayant entendu donner l'ordre pour un détachement qui devoit escorter six cens mille écus venant de Suède, pour les troupes qui commençoient à se mutiner, faute de payement; cet homme, dès qu'il fut relevé, n'eut rien de plus pressé que de déserter.

Introduit chez le Général Danois; après lui avoir récité ce qu'il avoit entendu, le Général fit marcher une troupe trois fois plus forte; au moyen

de laquelle l'escorte Suédoise fut défaite ,
& le convoi d'argent enlevé.

Le Roi de Dannemarck , enchanté de cette capture , se fit amener le Déserteur , auquel ayant demandé la raison qui l'avoit obligé de trahir ainsi son Roi & son Général ? « Sire (lui » répondit le Soldat) la crainte d'être » pendu , ainsi que je vis pendre , » avant hier , un de mes camarades. » — Et qu'avoit donc fait ce camarade ? — il avoit volé , Sire. — Eh bien , tu n'avois qu'à ne point voler ? — Sire , il ne m'est pas possible de m'en abstenir ; & j'ai profité de cette occasion pour obtenir un asyle dans vos Etats , où l'on vole (dit-on) plus librement ou plus impunément qu'ailleurs. — Oh ! (répliqua le Monarque , en riant) je t'en ôterai l'inclination , en te donnant vingt mille florins pour vivre , désormais , à ton aise. — Grand - merci , Sire ! Mais ce trésor ne m'empêcheroit pas

de suivre mon penchant , & seroit cause que la Justice , pour s'en emparer , pourroit bientôt me faire pendre. Or , ne voulant point être pendu , & ne pouvant m'abstenir de voler ; je supplie uniquement Votre Majesté , pour récompense du bon avis que j'ai donné , de m'accorder pleine liberté de voler adroitement , & non par force , dans tous les pays de son obéissance , sans qu'aucun Prévost , ni juge , me puisse faire , ni pendre , ni emprisonner , ni souffrir aucune autre punition , que celle des coups que mes vols pourront m'exposer à recevoir.

La franchise de ce Maraude plut au Monarque , au point , qu'il lui fit expédier des Patentes de *Voleur privilégié* , suivant la Cour.



VÉRITÉ,

Peut-être un peu trop crüe.

EN voyant passer Jérôme :
Messieurs ! (s'écria *Damis*)
Voici le plus honnête-homme,
Qui respire dans Paris.

— L'éloge que vous en faites,
(Dit *Valère*) on le lui doit :
Car ce sont les gens honnêtes,
Qu'aujourd'hui, l'on montre au doigt *.

* Ce mot est d'un Seigneur, dont le nom sera toujours cher aux Gens de Lettres, & sur-tout aux Artistes : c'est-à-dire, du feu Comte de *Caylus*, mort à Paris, en 1765.

Il avoit un fond inépuisable de bonté naturelle, une tendresse courageuse pour ses amis, une politesse vraie & sans apprêt, une probité rigoureuse, une haine généreuse des fanfarons & des flatteurs. Son indifférence pour les honneurs étoit aussi noble que singulière, & passoit peut être un peu trop jusques dans son extérieur : sa libéralité faisoit tout son luxe. Il encourageoit les talens par des récompenses, & prévenoit les besoins des Artistes indigens par des bienfaits.

LES NOUVELLISTES,
PAR HAZARD.

M. *de Louvois*, se promenant seul un matin, d'assez bonne heure, sur la terrasse de l'Orangerie de Versailles, revoit, & de tems en tems s'arrêtoit, pour écrire, au crayon, le résultat de ses idées.

Le père de l'Editeur de ce Recueil, s'y promenoit également, à quelque distance de-là, avec un ami. Tous les deux ayant reconnu le Ministre, pour ne point risquer de troubler sa solitude, crurent convenable d'éviter la rencontre, en tournant du côté opposé, mais pourtant de manière à ne le point perdre de vue. Quelques instans après, *M. de Louvois*, après avoir regardé sa montre, s'étant acheminé, avec pré-

cipitation vers le château, les deux jeunes gens reprirent leur promenade interrompue, & en suivant le même chemin par où venoit de passer le Ministre, trouvèrent par terre un papier, qu'ils jugèrent d'abord avoir été jetté par lui, comme inutile, mais sur lequel la curiosité leur fit jeter les yeux.

Il étoit peu lisible, mais pourtant pas assez indéchiffrable, pour ne leur pas permettre d'entrevoir que c'étoit un plan de Campagne.

Leur premier mouvement fut de suivre le Ministre, pour lui remettre ce même papier; & ils se hâtoient d'agir en conséquence, lorsqu'une réflexion les retint.

Si ce chiffon (se dirent-ils) contient le secret de l'Etat, concernant la Campagne qui doit bientôt s'ouvrir; à quel danger ne risquons-nous pas de nous exposer, en nous livrant nous-mêmes à un Ministre, dont la Politique seule,

dût-il ne pas être connu pour aussi dur que défiant, auroit toujours droit de s'affurer de nous, du moins pendant le cours de cette même Campagne ?

Ce raisonnement les frappa au point, que dans la crainte des recherches qui pourroient être faites, peut-être beaucoup plutôt qu'ils ne pensoient, nos deux jeunes gens ne trouvèrent rien de mieux à faire que de sortir au plutôt du Parc, & de s'en retourner à Paris.

Là, plus tranquilles, & tous les deux dînant ensemble; après avoir examiné de sang froid le papier dont il s'agit, le résultat de leur travail fut, d'acquiescer la certitude, que la première opération de la Campagne prochaine en Flandres, seroit celle du siège de *Mons**.

* Cette ville fut prise le 9 Avril 1691, & M. de Louvois mourut le 16 Juillet de la même année.

Tous deux logeoient dans le voisinage du *Luxembourg*, où s'assembloient tous les matins (comme on l'a vu depuis au *Palais Royal*) les Nouvelistes de Paris. Sur quoi les deux amis, que les spéculations, les disputes & les gageures de ces Messieurs, avoient quelquefois amusés, ne manquent pas, dès le lendemain, de s'y rendre, de se mêler dans la conversation & de hasarder quelques conjectures sur les projets secrets du cabinet de Versailles : conjectures mal accueillies & tournées même en ridicule, ainsi qu'ils l'avoient prévu, par les grosses perruques qui présidoient à ce grave & tranchant Tribunal.

Sur quoi, feignant d'être piqués au jeu, les deux nouveaux Politiques proposèrent, de fois à autres quelques gageures de peu d'importance, qu'ils s'attendoient à perdre, & qu'ils perdirent en effet, jusqu'au moment où

les troupes entrèrent en Campagne, qu'ils gagèrent envers & contre tous, que la ville indiquée dans le papier du Ministre, seroit attaquée ou investie la première ; & l'événement, conforme à leur espérance, leur procura le double plaisir, non-seulement de confondre les importans *M...* d'alors, mais de quoi passer agréablement, à leurs dépens, six mois de plus à Paris.



ANECDOTE ALLEMANDE.

DANS cette quantité de Souverains, dont le Corps Germanique abonde, il en est (dit certain voyageur anonyme) dont la Cour est montée sur un ton si peu proportionné aux produits de leurs domaines, qu'il les met souvent dans le cas de promettre à leurs Officiers beaucoup plus qu'ils ne peuvent tenir. Les Officiers, suivant l'exemple de leur Maître, le crédit s'affoiblit, & l'on se trouve enfin contraint de faire un grand nombre d'injustices.

Un homme d'esprit, qui depuis quelques années étoit au service d'un de ces Seigneurs, qui ne le payoit point, s'avisa en fin de cause, de dresser un mémoire de ses prétentions, où sans rien stipuler de ce qui lui étoit effec-

tivement dû, il n'avoit d'autre objet que de se moquer du faste ridicule, ainsi que de l'ingratitude de son Maître. Et voici comme il s'y prit :

Le 18 Août 1735.

*Son Excellence Illustrissime,
Monseigneur le C.... D***,
mon très-gracieux Souverain,*

D O I T

*A Philippe...., Gouverneur de ses
Pages, Secrétaire de ses expéditions
Françaises, & son Agent auprès des
Banquiers de Fr... & de C..*

Florins...

1°. Pour avoir engagé par divers mensonges de remboursemens, M. le.....
Banquier, à prêter mille
écus à mondit Souverain. 35 18

35 18

Ci-contre, . . . 35 18

- 2°. Pour avoir écrit depuis l'échéance du terme stipulé pour le remboursement, dix-huit lettres remplies d'excuses frivoles & de nouvelles promesses, que mondit Seigneur n'avoit pas deffein de tenir. 18 50
- 3°. Pour avoir fait un voyage à C. . . , & tâché, quoiqu'inutilement, pendant trois semaines, de rétablir le crédit de Monseigneur. 64 10
- 4°. Pour des coups de bâton donnés à un Bourgeois, qui avoit eu l'insolence de venir demander, au Palais, une dette de cinq ans. . . . 18 23
- 5°. Pour n'avoir pas ri, lorsque Monseigneur voulant

De l'autre part 100 55

- passer pour savant, soutenoit que *Cesar* avoit assassiné *Brutus* 36 15
- 6°. Pour des louanges données à Monseigneur, dans des vers qui trahissoient ma pensée 12 10
- 7°. Pour avoir soutenu que les domestiques de Son Excellence Illustrissime, étoient payés exactement. 24 6
- 8°, Pour avoir applaudi à plus d'une action déraisonnable, faites par mondit Seigneur 60 14
- 9°. Pour avoir dit, par complaisance, qu'il n'y avoit qu'un très-petit péché à s'enyvrer 54 12
- 10°. Pour avoir soutenu contre

INTÉRESSANTES. 215

Ci-contre 200 79

l'avis d'un homme sage &
prudent, qu'il étoit de la
bonne Politique, d'enlever
aux Sujets tout ce qu'ils
pouvoient gagner 82 30

Total. Florins 400 18

S'il étoit permis aux Domestiques de
produire des mémoires dans ce goût-
là, il est probable que les Maîtres fe-
roient un peu plus attentifs à les payer.
Mais cette pratique seroit probablement
sujette à quelques inconvéniens. On fera
bien de ne la pas tolérer.



PARTICULARITÉS
HISTORIQUES.

A LA mort de *Lully*, on lui trouva sept mille louis d'or, vingt mille écus en espèces, & beaucoup d'autres biens.



M. le Duc de *Roquelaure*, ayant demandé les lots & ventes de quelques terres de M. de *Lauzun*; *Louis XIV*, le refusa, en disant : *Qu'il ne falloit pas profiter de la disgrâce des malheureux.*



Louis XIV, pendant le siège de *Mons*, (en 1691) étant venu dîner, à la vue des lignes, & se promenant à l'entrée
de

de la Place , où il fut assez longtems , à la demi-portée du mousquet ; une de nos vedettes l'arrêta. Sur quoi quelqu'un lui ayant dit : « Quoi ! Tu ne » connois point le Roi ? . . . « Je le connois bien , répondit l'autre , mais ce n'est point ici sa place.



En Septembre 1651 , le Prince d'Orange , alors Roi d'Angleterre , soupant à Bruxelles , chez le Prince de Vaudemont : « Votre Majesté ne fait pas qu'elle soupe aujourd'hui dans sa maison : c'est-à-dire , dans l'Hôtel de Nassau , que j'occupe depuis vingt-trois ans , sans avoir jamais rien payé ? . . . Or , ne fuisse qu'à mille écus , ce sont vingt-trois mille écus , dont je suis débiteur envers Votre Majesté.

Le souper fini , le Prince d'Orange , en sortant d'un cabinet , où il avoit écrit deux billets : Tenez (dit-il au Prince

de Vaudemont.) Voici une quittance de vingt-trois mille écus, & une donation de la maison, pour qu'on vous laisse en paix, à l'avenir.



La cérémonie qui s'observe à *Madrid*, pour déclarer la première grossesse de la Reine d'Espagne, est assez particulière. On sonne la grosse cloche du Palais, le peuple y accourt en foule; le Roi & la Reine paroissent sur un balcon, & déclarent hautement que la Reine est grosse. De-là la Reine part en chaise, pour se rendre à Notre-Dame d'*Atoscha* *, suivie de tous les Grands, à pied, qui environnent sa chaise, pour aller remercier Dieu.



* Cette *Notre-Dame* est de bois. Elle pleure, tous les ans, le jour de sa fête; & le peuple pleure aussi.

Le premier août 1693, on apporta à *Louis XIV*, la nouvelle d'une bataille que nous avions gagnée en Flandres. Le Maréchal de *Luxembourg*, le mandoit au Roi en ces termes, sur un méchant morceau de papier :

» *d'Artagnan*, qui a vu aussi bien que
 » personne, l'action qui s'est passée,
 » en rendra un bon compte à Votre
 » Majesté. Vos ennemis y ont fait des
 » merveilles; mais vos troupes y ont
 » encore mieux fait qu'eux. Je ne fau-
 » rois assez les louer en général & en
 » particulier.

» Pour moi, Sire, je n'ai d'autre
 » mérite, que celui d'avoir exécuté les
 » ordres de Votre Majesté, de prendre
 » *Huy*, & de donner bataille »*.

* Celle de *Nerwinde*, l'une de celles qui a fait le plus d'honneur au Maréchal de *Luxembourg*.

Et c'étoit ce grand homme que *Louvois*



Le 18 Avril de la même année, on apprit de *Constantinople*, que le Grand Seigneur voulant aller, en personne, à l'armée de *Hongrie*, on lui représenta que les affaires de l'Empire Ottoman n'étoient pas en état de faire la dépense convenable, quand le Sultan part pour la guerre.

Sur quoi il répondit au Vifir : Quoi ! dans l'Empire, il n'y a pas de quoi acheter deux chevaux ? . . . J'en prendrai un, & vous donnerai l'autre, cela nous suffit pour marcher.



Le 13 Septembre 1700, *le Nôtre*, célèbre dans sa profession pour les jardins, âgé de 88 ans, voulut encore

faisoit mettre dans un cachot, à *la Bastille*, comme Sorcier & Empoisonneur !

une fois voir le Roi. Sa Majesté le fit mettre dans une chaise roulante comme la fienne, pour le faire promener, à son aise, dans ses jardins. . . . Et le Nôtre disoit : « Ah mon pauvre père, si tu » vivois, & que tu pusses voir un pau- » vre Jardinier comme ton fils, se pro- » mener en chaise, à côté du plus » grand Roi du monde, rien ne man- » queroit à ta joie ! |



*Lettre de Charles XII, Roi de Suède,
au Ministre de l'Electeur de Bran-
debourg.*

« Je fais que votre Maître n'atten- » doit que le succès de la Ligue, » entre le Roi de *Dannemarck*, le » *Moscovite* & la *Pologne*, pour se » déclarer contre moi. J'ai châtié le » Roi de *Dannemarck*, jusques dans » *Copenhague*, & lui ai pardonné, en

» bon voisin ; j'ai dompté le *Moscovite* ,
 » & le forcerai bien de rester en paix ;
 » j'ai chassé le Roi de *Pologne* de sa
 » Capitale. J'irai à votre Maître le der-
 » nier , pour lui montrer le cas qu'il
 » falloit faire de mon amitié ; & qu'il
 » devoit la mériter , avant de l'obtenir.
 » Retirez-vous. »



Dikerfeld a avoué à un Danois nommé *Shell* , que ce *Grandval* , qui fut exécuté en Hollande , pour avoir voulu assassiner le *Prince d'Orange* , avoit déclaré , en mourant , que jamais *Louis XIV* , n'avoit eu connoissance de son dessein ; & que s'étant même adressé à *M. de Louvois* ; celui-ci lui dit : *Que si le Roi savoit qu'il eût une pareille pensée , il le feroit pendre.*



L'Evêque de *Metz* , revenant de son

Séminaire , où il avoit passé quelques jours , parloit devant le Roi , avec exagération , du désintéressement de tous les Ecclésiastiques , qui ne faisoient (disoit-il) aucun cas , ni des Bénéfices , ni des richesses , & qui même s'en moquoient : *Vous vous moquez donc bien d'eux ?* lui dit le Roi.



On trouva , entr'autres choses , dans l'inventaire de *Mezeray* , un sac de mille francs en argent blanc , avec cette étiquette : *C'est ici le dernier argent que j'ai reçu du Roi. Aussi depuis ce tems , n'ai-je jamais dit de bien de lui.*

Dans un sac d'écus d'or , il y en avoit un bien enveloppé dans un papier , sur lequel étoient écrits ces mots : *Cet écu d'or est du bon Roi LOUIS XII ; & je l'ai gardé pour louer une place , d'où je puisse voir pendre les deux plus fameux Financiers de notre siècle.*



Le Pape *Alexandre VIII*, n'étant encore que Monsignor *Ottoboni*, & ayant grande envie d'être Cardinal, sans qu'il lui en coutât rien, avoit un jardin, près duquel *la Dona Olympia* venoit souvent. Il avoit à la Cour de cette Dame, un ami, par le moyen duquel il obtint d'elle, qu'elle viendroit, un jour, faire collation dans son jardin. Il l'attendit en effet, avec une collation fort recherchée, & un beau buffet, tout aux armes *d'Olympia*. Elle s'apperçut bientôt de la chose, & compta déjà le buffet pour elle : c'étoit la mode de lui envoyer des fleurs ou des fruits dans des bassins de vermeil, qui lui demeuroient aussi. Au sortir de chez *Ottoboni*, l'ami commun lui dit que la Dame avoit compris son dessein, & en étoit charmée. Celui-ci mena son ami dans son cabinet,

& lui montra un très-beau collier de perles, en disant : Ceci ira encore avec la *Credenza*, (le buffet.) Quinze jours après, il y eut une promotion, dans laquelle *Ottoboni* fut nommé. Sur quoi il se hâta de renvoyer le colier de perles chez le Jouailler, & de faire ôter de sa vaisselle les armes *d'Olympia*.



En Décembre 1713, *Louis XIV*, voyant le Maréchal *de Villars*, & quelques Officiers généraux Allemands & Anglais, qui se promenoient à sa suite dans les jardins de *Marly*, leur dit ? Avouez, Messieurs, que voilà un homme qui vous a fait bien de la peine ? & que vous n'auriez pas cru, il y a six mois, devoir vous promener sitôt avec lui ?

Sur quoi un de ces Officiers dit à Monsieur *de Villars* : « Quel plaisir

» de vivre sous un Maître qui veut bien
 » dire de pareilles choses ! »

Un Officier Anglais ajouta : « Que
 » s'il avoit été capable d'aimer un Roi,
 » il auroit aimé *Louis XIV.* »



Un Anglais , enthousiaste de *Shakespeare* , après avoir été assez raisonnable , ou assez Politique , pour ne pas entreprendre de le justifier , eu égard à la profanation qu'il semble avoir affectée des règles du Théâtre , de la décence & de la vraisemblance dans plusieurs de ses pièces ; finit par dire :
 « Avouez , du moins , que jamais Poëte
 » ne joignit à une idée si parfaite des
 » passions , des humeurs & des senti-
 » mens du genre humain ; une ima-
 » gination plus riche , plus hardie &
 » plus *créatrice* ? Qu'il peint tous les
 » caractères , depuis les Héros & les
 » Rois , jusqu'aux Cabaretiers & aux

» Payfans , avec la même vigueur ?
 » Que si la nature humaine étoit dé-
 » truite , & qu'il ne restât aucun mo-
 » nument , excepté ses Ouvrages ,
 » d'autres êtres pourroient savoir , par
 » ses écrits , ce qu'étoit l'homme ? »



Si *Charles XII*, Roi de *Suède*, ainsi qu'on le prétend , s'étoit proposé le grand *Alexandre* pour modèle , pourquoi n'a-t-il pas imité la conduite de ce Héros envers *Porus* , auquel il rendit ses Etats , après l'avoir vaincu & fait prisonnier ? Pourquoi , tout au contraire , le Héros du Nord , lorsqu'il fut s'emparer de la *Pologne* , la donna-t-il à *Stanislas* , & poussa-t-il son ressentiment contre *Auguste III* , jusqu'à l'obliger d'écrire une lettre de félicitation à celui qu'il venoit de nommer Roi de *Pologne* , à sa place ? Pourquoi enfin la visite , plus qu'imprudente ,

qu'il osa faire, seul, à ce Souverain détrôné par lui-même ? N'étoit-ce pas une nouvelle insulte, ou plutôt le triomphe d'une âme étroite & basse, inutile, à tous égards, & très-dangereux pour lui ?

C'est que, probablement, malgré quelques défauts,
Dont l'homme, quel qu'il soit, trop rarement,
est maître,
Alexandre étoit un Héros,
Et son émule vouloit l'être.



Après la mort du Pape *Alexandre V*, en 1410, il se trouva trois Papes à la fois dans l'Eglise, *Jean XXIII*, *Bennoît XIII*, & *Grégoire XII*. Sur quoi *Sigismond*, Roi des Romains, qui feignoit de soutenir *Jean XXIII*, qu'il croyoit pourtant indigne de la Thiaré*,

* Aussi fut-il déposé au Concile de Constance, en 1411.

l'ayant pressé de convoquer un Concile pour mettre fin aux troubles qui déso- laient la Chrétienté; *Jean*, suivant le décret de celui de *Pise*, où il avoit été résolu, que dans trois ans on as- sembleroit un Concile dans un lieu convenable, qui seroit indiqué aupara- vant, en convoqua un à Rome; où il arriva, selon le rapport de quelques Historiens, une Aventure assez extraor- dinaire. C'est que, dès l'ouverture de cette Assemblée, après la Messe, tout le monde ayant pris place, on vit tout-à-coup un gros hibou s'élan- cer d'un coin de l'Eglise, planer sur les têtes des assistans, & regarder fixement le Pape, en jettant des cris aussi sinistres que terribles! A ce spectacle, tandis que les uns trembloient de peur, & que les autres, se retenant de rire, te- noient tout bas certains propos, que l'on se dispense de rapporter, le Pape épou- vanté, se retire & rompt l'Assemblée.

Quelques jours après , le vilain Animal , ayant reparu dans une autre séance , les Prélats n'ayant pu parvenir à le chasser de l'Eglise , le tuèrent à coups de bâton.



A N E C D O T E ,
C O N C E R N A N T T A M E R L A N .

C E U X qui n'ont qu'une légère connoissance de l'Histoire , & qui entendent parler de *Tamerlan* , le regardent comme un heureux Aventurier , comme un barbare , & ignorent qu'il descendoit du fameux *Gengiskan*. Voici un trait de lui , qui pourra démentir ce préjugé.

Etant en *Syrie* avec son armée victorieuse , un pauvre homme qui , en labourant son champ , y avoit trouvé un trésor , ayant été présenté au vainqueur ; ce Prince ordonna que l'on vuidât le vase qui renfermoit un grand nombre de pièces d'or ; & que l'on vît s'il s'en trouvoit quelques-unes avec

l'empreinte de ses ancêtres. Ayant appris qu'il ne s'en trouvoit aucune : « Gardons-nous bien (s'écria-t-il) d'ô- » ter à ce pauvre homme , ce qu'il sem- » ble lui avoir été envoyé de Dieu !

Il ne paroît pas non plus que ce Prince fût d'un caractère aussi violent que quelques Historiens l'ont prétendu. Un Persan , contemporain de ce Monarque , raconte qu'*Amedi-Cormani*, Poëte Persan , étant avec lui dans le même bain , & jouant à un jeu d'esprit , qui consistoit à estimer en argent , ce que valoit chaque personne de la compagnie : « Je vous estime » trente Acres , dit-il , à ce Prince. — » La serviette dont je m'essuye les » vaut , répondit *Tamerlan* ? — « Mais » c'est aussi en comptant la serviette , répliqua le Poëte.

■ Un Prince qui permettoit des libertés de ce genre , ne doit pas être présumé d'un caractère bien féroce.

Il est pourtant vrai, que tel Souverain qui se familiarise avec les petits, peut faire égorger les autres : témoin notre Roi *Louis XI.*



PRETENDUE CLEF D'ESTHER,
TRAGÉDIE DE RACINE.

RACINE, cet homme excellent,
Dans l'Antiquité si savant,
Des Grecs imitant les Ouvrages,
Nous peint, sous des noms empruntés,
Les plus illustres Personnages
Qu'*Apollon* ait jamais chantés.



Sous le nom d'*Aman* le cruel,
Louvois est peint au naturel;
Et de *Vasthi* la décadence,
Nous retrace un portrait vivant
De ce qu'a vu la Cour de France,
A la chute de *Montespan*.



LA persécution des Juifs,
De nos *Huguenots* fugitifs
Est une vive ressemblance.

Et l'*Esther* qui règne aujourd'hui,
 Descend des Rois, dont la puissance,
 Fut leur asyle & leur appui*.



MAIS pourquoi, comme *Assuérus*,
 Notre Roi, comblé de vertus,
 N'a-t-il point calmé sa colère?
 Je vais vous le dire en deux mots :
 Les Juifs n'eurent jamais affaire
 Aux Jésuites & aux Bigots.

* Madame de *Maintenon* étoit petite-fille d'*Agrippa d'Aubigné*, qui passoit pour être bâtard d'*Antoine de Navarre*, père du Roi *Henri IV*. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a été élevé avec ce dernier Roi & qu'étant jeunes, ils couchoient toujours dans la même chambre.



S U R
LES ANCIENNES ROMANCES.

P O U R Q U O I avons-nous si peu, ou pour mieux dire, presque pas, de ces anciennes Romances historiques, tragiques, ou intéressantes, à quelques égards que ce soit, tandis que les Espagnols, les Anglais, les Allemans, &c. en ont des Recueils qui se font toujours lire avec d'autant plus de plaisir, qu'en rappelant plus ou moins bien à la mémoire des événemens faits pour occuper ou le cœur ou l'esprit, elles ont de plus le mérite de peindre les mœurs anciennes, toujours faites, soit pour nous amuser, soit pour nous instruire agréablement ?

Le prodigieux succès de la Romance de *Marlborough*, pourroit seul en

donner la preuve , si l'empressement avec lequel nous nous hâtons de transporter les Romances étrangères dans notre Langue étoit aujourd'hui moins connu.

Le Français a pourtant chanté dans tous les tems !... Mais dût cette frivolité dont on l'a si souvent accusé, & son goût pour le changement, lui avoir fait négliger, & par degrés totalement oublier les anciennes Chançons de nos ayeux, il n'est pas moins étonnant qu'il s'en trouve si peu de vestiges dans les anciens Recueils, où presque tous les genres de Poësies qui furent jadis à la mode se trouvent, soit en totalité, soit en partie, conservés jusqu'à nos jours.

Dira-t-on que nos Fabliaux, (dont M. *Legrand* vient de nous donner un choix, qui lui fait tant d'honneur,) n'étoient en effet que des Romances chantées par les *Ménéstriers*, & dont les airs, probablement peu faits pour

en perpétuer la mémoire , font , ainsi que ces petits Poëmes , insensiblement tombés dans l'oubli ? . . . Le contraire se prouve par les Chançons amoureuses de *Thibaut* , *Comte de Champagne* , *d'Enguerrand de Coucy* & autres , dont les airs ont passé jusqu'à nous , ainsi que leurs Chançons.

En attendant que cette question , faite pour inviter quelque plume plus exercée dans ce genre que celle de l'Editeur , soit décidée , il fera des vœux pour que les Littérateurs & les Amateurs des anciennes Romances répandues , ne dût-ce être que parmi le peuple de nos différentes Provinces , les communiquent au Public , ainsi qu'il en donne l'exemple en insérant celle qui suit dans un Recueil , dont le but est de rassembler les parties ou négligées ou presque oubliées servant à l'Histoire ou aux Belles-Lettres de la Nation.



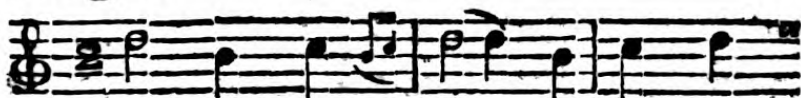
LE COMTE ORRY,

ET

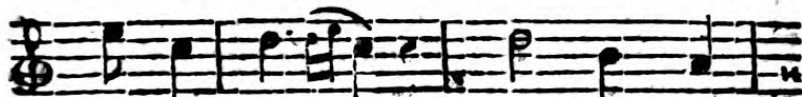
LES NONNES DE FARMOUTIER,

Ancienne Romance Picarde *.

Allegro.



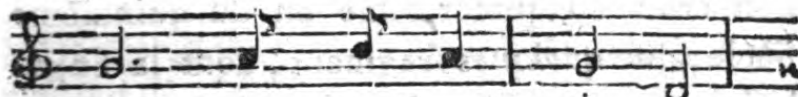
LE Comte OR-RY disoit, pour



s'égay-er, qu'il vouloit



prendre le Couvent de Farmou-



tier, Pour plaire aux Nonnes,



& pour les dé-sen-nuyer. Pour.

* Il ne restoit de cette Romance, que

CE Comte *Orry*, Châtelain redouté,
Après la Chasse, n'aimoit rien que la Gaité,
Que la Bombance, les Combats, & la Beauté.



HOLA ! mon Page ? Venez me conseiller? ..
L'Amour me berce, & je ne puis sommeiller...
Comment m'y prendre, pour dans ce Couvent
entrer ?



— SIRE, il faut prendre quatorze Chevaliers;
Et tous, en Nonnes, il vous les faut habiller;
Puis, à nuit clôse, à la porte aller heurter.



Pon cro t du quatorzième ou du quinzième
siècle, que quelques fragmens, dont la singu-
larité a paru assez piquante, pour engager
M. D. L. P. à tenter d'en remplir les la-
cunes, & d'en rajeunir, à-peu-près, le lan-
gage. Il a cru même devoir en conserver
l'Air, sur lequel il a autrefois entendu chan-
ter & danser ces mêmes fragmens, dans la
Picardie.

ORRY

ORRY va prendre quatorze Chevaliers;
Et tous, en Nonnes, *Orry* les fait habiller;
Puis, à nuit clôse, à la porte ils vont heurter*.



— H O L A ! qui frappe? .. Qui mène un
si grand bruit !
— Ce sont des Nonnes, & qui ne vont que de
nuit;
Qui sont en crainte de ce maudit Comte *Orry* !



SURVIENT l'Abbesse, les yeux tout
endormis...
— Soyez, Mesdames, bien venues en ce logis?..
Mais comment faire?.. Où trouver quatorze lits?



CHAQUE Nonnette, d'un cœur vraiment
Chrétien,
Aux Etrangères offre la moitié du sien...
— Soit (dit l'Abbesse) : Sœur *Collette* aura
le mien.



* On fait quelle étoit la licence des mœurs & la tyrannie des Seigneurs, sous le Gouvernement féodal... Et puis, regrettons le bon vieux tems !

LA Sœur *Colette*, c'étoit le Comte *Orry*,
 Qui, pour l'Abbesse, d'amour ayant appétit,
 Dans sa peau grille de trouver la Pie au nid?



FRAÎCHE, dodue, œil noir & blanches dents,
 Gentil corsage, peau d'hermine & pieds
 d'enfans,
 La dame Abbesse ne comptoit pas vingt-
 cinq ans.



Au lit ensemble, tous les deux bien pressés...
 Ah! dit l'Abbesse... Ciel, comme vous
 m'embrassez?...
 — Vrai Dieu, Madame! Peut-on vous aimer
 assez?



— AH! Sœur *Colette*, qu'avez bien le cœur
 bon!..
 Mais, Sœur *Colette*, qu'avez bien rude men-
 ton?...
 — Parbleu! Madame, ainsi mes Compagnes
 l'ont.



— Toutes mes Nonnes, venez me secourir?
Croix & Bannières, l'Eau bénite allez quérir?
Car je suis prise par ce maudit Comte *Orry*!



— Ah ! dame Abbessé, vous avez beau crier :
Laissez en place, Croix, Bannière & Bénitier ;
Car chaque Nonne, est avec son Chevalier.



LA pauvre Abbessé, après un plus grand cri,
Sans voir de Nonnes, n'espérant plus de merci :
Prit patience avec Sœur *Colette* aussi !



NEUF mois ensuite, vers le mois de Janvier,
L'Histoire ajoute (& comme un fait singulier !)
Que chaque Nonne, fit un petit Chevalier.



EN voici une autre, sur la Pômpe
funèbre de *François de Lorraine, Duc
de Guise**, assassiné par *Poltrót de Méré*,

* Ce Héros (car il l'étoit, dans toute

en 1563, & qui, probablement, a été faite par les *Huguenots*, dont il avoit toujours été le fléau.

l'étendue du terme, puisqu'il joignoit toute la noblesse des sentimens dont l'âme humaine puisse être susceptible à la valeur la plus rare & la plus éclatante; ce Héros, dis-je, terrassé, au siège de *Boulogne-sur-Mer*, en 1545, venoit d'être porté dans sa tente, où il étoit regardé comme mort : avec d'autant plus de raison que la blessure, provenant d'un coup de lance, dont le tronçon, après avoir percé la joue, au-dessous de l'œil droit du Prince, & pénétré jusqu'à la nuque, au-dessous de l'oreille gauche, étoit resté dans la tête.

Arrive *Ambroise Paré*, son Chirurgien, qui, maître de la sienne, quoique tendrement attaché au Duc, après un mûr examen : Messieurs ! (s'écria-t-il, avec transport, aux Assistans, fondans en pleurs,) le Prince n'est pas mort!... Mais il va bientôt l'être, à moins qu'en perdant toute espèce de respect dû à sa personne, je ne hasarde d'arracher, à l'instant même, ce tronçon de la tête du

Nous ne lui donnons place dans ce

bleffé... Et je le tente, aux risques de tout ce qu'il peut m'en arriver.

Cet habile & intrépide Chirurgien, applique alors son pied gauche sur la face du Prince, avec ses ongles parvient à ébranler doucement le fatal tronçon, & par degrés, l'attire à lui, avec assez d'adresse pour ne pas achever, par des efforts trop violens, de faire expirer le malade.

Le succès répondit à l'espérance de l'heureux Opérateur, ainsi que de l'armée entière : d'où s'ensuivit la fortune de *Paré*, qui depuis fut Premier Chirurgien de quatre de nos Rois. Et c'est de là qu'est resté à *François, Duc de Guise*, le surnom de *Balafre*.

Attendu qu'*Ambroise Paré* étoit Huguenot, il auroit été enveloppé dans l'affreux massacre de la *Saint-Barthelemi*, si *Charles IX*, qui, avec une Arquebuse, tiroit lui-même sur ses Sujets, n'eût enfermé *Paré* dans sa propre chambre, en disant : *Qu'il n'étoit pas raisonnable qu'un homme qui pouvoit servir à tout un petit monde, fût ainsi massacré.*

Recueil, qu'à titre de singularité, & à cause de plus d'un trait de ressemblance avec celle de *Marlborough*, desquels on peut induire que l'une des deux n'est pas vraiment originale. Reste à savoir, quelle est l'ainée... Hélas ! jusqu'où ne s'étend pas, aujourd'hui, le plagiat ?





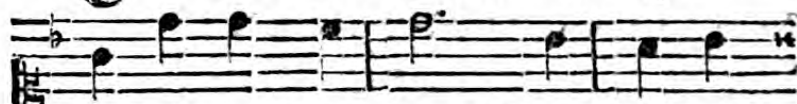
LE CONVOI
DU DUC DE GUISE,

Romance, ou Chançon des Rues.

Allegro.



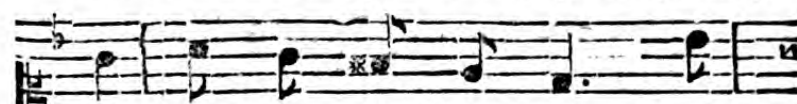
QUI veut ouir Chan-son? Qui



veut ouir Chan-son? C'est du grand



Duc de GUISE, Et bon, bon, bon,



bon, di, dan, di, dan, bon: C'est



Du grand Duc de GUISE.

N. B. Ceci se parle :

Qui est mort, & enterré.

QUI est mort & enterré, *bis.*
 Aux quatre coins du Poële,
 Et bon, bon, bon, bon,
 Di, dan, di, dan, bon,
 Aux quatre coins du Poële,
Quatre Gentilshom's y avoit.



QUATRE Gentilshom's y avoit, *bis.*
 Dont l'un portoit son casque,
 Et bon, &c.
Et l'autre ses pistolets.



ET l'autre ses pistolets, *bis.*
 Et l'autre son épée,
 Et bon, &c.
Qui tant d'Hug'nots a tués.



QUI tant d'Hug'nots a tués, *bis.*
 Venoit le quatrième,
 Et bon, &c.
Qui étoit le plus dolent.



QUI étoit le plus dolent , *bis.*
Après venoient les Pages ,
Et bon , &c.
Et les Valets de pied.



ET les Valets de pied , *bis.*
Avecque de grands crêpes ,
Et bon , &c.
Et des souliers cirés.



ET des souliers cirés , *bis.*
Et des beaux bas d'Estame ,
Et bon , &c.
Et des culottes de piau.



ET des culottes de piau , *bis.*
La cérémonie faite ,
Et bon , &c.
Chacun s'alla coucher.



CHACUN s'alla coucher , *bis.*
Les uns avec leurs femmes ,
Et bon , &c.
Et les autres tout seuls.

L E T T R E**DU CARDINAL DE RICHELIEU,****AU PÈRE SUFFREN, JÉSUI TE,****Nommé Confesseur du Roi Louis XIII.**

AYANT plu au Roi, faire choix de votre personne, pour être son Confesseur, l'affection que je porte à votre Ordre, & la connoissance du bien que j'ai que vous pouvez faire, en servant, comme vous ferez, Sa Majesté en cette charge, me font désirer que vous la remplissiez autant d'années qu'il plaira à Dieu de vous laisser au monde.

C'est ce qui fait, que m'assurant que vous ferez quelques cas de mes avis, sur le procédé que vous avez à tenir en cette condition nouvelle, bien que je sache assez que ce ne sera pas le

desir de vous maintenir à la Cour qui vous fera observer ce qui sera nécessaire pour cet effet ; après vous y avoir convié autant qu'il m'est possible par deux puissantes considérations, celle de la gloire de Dieu & du service du Roi, à qui vous la devez, puisqu'il vous a fait cet honneur de vous choisir entre tant de bons Religieux de tous les Ordres ; je vous toucherai un mot, par la présente, de ce que je juge nécessaire, tant pour votre conduite, que pour l'honneur & maintien de votre Compagnie que j'ai toujours aimée.

Ne vous mêlez donc point, je vous prie, des affaires d'Etat. Parce qu'outre qu'elles ne sont point de votre charge ; n'en connoissant point les suites, il vous seroit impossible d'en porter un jugement certain.

N'allez chez le Roi, que lorsqu'on vous y appellera : afin que ne rendant point votre personne commune & or-

dinaire , ce que vous défirez pour le bien soit de plus grande considération.

Ne parlez d'aucunes des affaires du tiers & du quart qui intéressent les séculiers ; non-seulement , parce que vous n'êtes pas établi pour cela , mais d'autant que vous seriez accablé , ne pouvant parler pour tous ceux qui , en vous recherchant , vous détourneraient des devoirs de votre profession.

N'ayez point l'ambition de disposer des Evêchés & des Abbayes , étant chose qui doit dépendre immédiatement du Roi , ainsi que de toutes les autres graces : à moins que vous ne fussiez quelques raisons qui vous obligeassent , en conscience de parler , pour empêcher que les grandes charges de l'Eglise fussent remplies par des personnes indignes de les posséder.

N'employez en vos sermons que trois quarts d'heure , au plus ; afin que dans l'attention que les moins dévots

ont accoutumé de donner pour peu de tems, les bonnes âmes reçoivent les bonnes instructions que vous voudrez leur donner.

Pour ce qui est de votre Ordre ; embrassez peu les affaires qui le concernent ; & quand il sera nécessaire d'en parler, laissez le faire à d'autres de la Compagnie : afin que chacun voie que votre Ordre desire plutôt obtenir du Roi ce qu'il demande , par justice , que par le respect dû à son Confesseur.

Faites que vos Pères se rendent soumis, en ce qui se doit aux Ordinaires , qui sont les Puissances légitimes établies par l'Eglise.

Qu'ils ne donnent point de jalousie aux autres Religieux , qui étant plus anciens , portent d'autant impatiemment d'être traités par les vôtres , comme s'ils étoient inférieurs. Que non-seulement vos Pères ne s'efforcent pas moins d'établir

des Collèges aux lieux où il se trouve de la résistance ; mais même , qu'ils n'aillent pas par-tout où ils sont appelés. Qu'aux lieux où ils sont déjà établis , ils se contentent de prêcher , confesser , catéchiser , & instruire la jeunesse , sans prendre connoissance des villes , des particuliers & des secrets des familles.

Faites que , désormais , vos Pères ne poursuivent plus d'unions de Bénéfices à leurs Collèges : car , outre que c'est pervertir l'intention des Fondateurs , ce grand soin qu'ils ont de bien fonder leurs Maisons , leur attire l'envie ; & fait dire , qu'ils s'attendent moins que les autres Religieux , à la Providence divine.

Que vos Supérieurs prennent soigneusement garde , je vous prie , qu'aucuns de votre Compagnie ne fassent imprimer des livres contenant de mauvaises maximes contre les justes règles

des Etats : voire qu'ils s'abstiennent d'en mettre en avant aucune qui puisse être prise en mauvais sens.

Tout cela étant, le Roi continuera à avoir de vous la satisfaction que votre réputation lui a déjà donnée ; vous maintiendra, ainsi que votre Ordre, en la créance en laquelle il doit desirer d'être dans le monde ; & vous acquerra de plus en plus de louanges, de la bouche même de ceux qui vous voudroient mal : qui est ce que je fais que vous méprisez, mais pourtant nécessaire pour le bien de votre Compagnie.



N. B. Rien n'a peut être jamais mieux peint que cette Lettre, le caractère d'un Ministre aussi ferme & aussi jaloux de son autorité, que l'étoit le Cardinal *de Richelieu*.



Celles qui suivent, prouvent combien l'esprit dur & altier de cette fière Eminence, apprêtoit de fâcheux momens à ceux mêmes qui lui étoient le plus étroitement liés par le sang. Et l'on ne sauroit s'empêcher en les lisant, de plaindre un frère, dont l'attachement connu, se trouvoit payé d'aussi peu de retour.



LETTRE

DU CARDINAL DE LYON,

PENDANT son Ambassade extraor-
dinaire à Rome, en 1635 &
1636.

A M. BOUTHILLIER, *Surintendant
des Finances.*

MONSIEUR,

Cette Lettre ne regardant pas les affaires du Roi, mais uniquement les miennes, je ne vous écris pas comme étant Secrétaire d'Etat ou Surintendant des Finances, mais seulement comme à un de mes meilleurs amis.

J'ai eu ordre de venir ici : j'y suis venu. Je veux tromper mon imagination, & me persuader qu'on m'y a

envoyé, jugeant que je fusse capable d'y rendre service.

J'y suis : le séjour m'en est permis, comme Cardinal ; il m'est défendu, comme Evêque. De façon que pour obéir au Pape & au Roi tout ensemble, je me trouve contraint de remettre mon Archevêché entre les mains de Sa Majesté. Je le ferois avec regret, si la croyance dont j'ai déjà parlé, & à laquelle je me porte pieusement, ne m'y obligeoit : car il est vrai que j'y trouve beaucoup de désavantage, & nul profit, si ce n'est dans la satisfaction agréable à celui de qui je tiens tout, & par conséquent à qui je dois tout. Car il est vrai que je perds le plus clair que j'aie. Je joue, en un instant, huit mille écus de rente, pour faire une espèce de second vœu de pauvreté ; je me prive des revenus que la vente de *Pierreencise* & de ma maison de Paris, montant à près de deux

cens mille livres, me pouvoit apporter; & ayant, à ce compte, par une charité mal ordonnée, travaillé plutôt pour mes successeurs que pour moi-même.

Je me prive du séjour d'une belle & grande ville, où je me trouve aussi aimé que si j'étois honnête homme*, où j'avois résolu de finir mes jours, même déjà choisi ma sépulture; tandis que je me mets dans le cas de ne savoir où choisir une retraite après mon retour d'ici, si mon visage n'agréoit plus au Roi, & si mon humeur mélancolique déplaisoit, à l'ordinaire à celui en qui vous m'écrivez que vous remarquâtes de la tendresse, lorsque *M. Mazarin* lui parla de moi.

Je suis bien peu de chose, je le reconnois & l'avoue! Mais j'ose dire, sans vanité, que j'ai toujours plus valu

*On ne conçoit pas ce que ceci veut dire.

qu'il ne m'a estimé. J'ai trouvé ma consolation dans la croyance que j'ai qu'il me regrettera, quand il m'aura perdu ; & ce fera peut-être plutôt qu'il ne pense, car un bon cœur ne sauroit souffrir un mépris injuste & sans fondement, sans qu'un juste ressentiment trop long-tems retenu, ne cause de grandes altérations & de grands changemens en la personne de celui chez lequel il fait sa demeure.

Au reste, quoi qu'il arrive, ma probité, mon affection & ma fidélité, seront toujours les mêmes. C'est le seul trésor que je possède en ce monde-ci, & le seul que je veux qui m'accompagne dans l'autre.

Je fais à rebours de ceux qui écrivent en chiffres, de peur qu'on ne découvre leur secret, car maintenant je ne m'en sers point.

Telle est, en un mot, la posture en laquelle se trouve le Cardinal *de Lyon*,

appauvri sans avoir fait de dépense mal à propos; exilé, sans être criminel; citoyen du monde, sans avoir un asyle propre pour y voir achever de blanchir ses cheveux avec honneur & en tranquillité. Otez-lui le bonnet rouge de dessus la tête, tous lieux sont sa patrie : mais tandis qu'il y restera, il n'y a que Rome ou son Diocèse, qui pussent être considérés comme tels.

Pour Rome, il n'y demeureroit pas trois heures, si le service du Roi ne l'y attachoit. De Diocèse, il n'en a plus, l'ayant enfermé, pour grand qu'il soit, dans un morceau de papier, qu'on lui a fait remettre entre les mains du Roi, &c.

A Rome, le 5 Juillet 1635,



SECONDE LETTRE,
AU M Ê M E.

• • • • •
• • • • •
• • • • •

Je suis heureux en ce que j'apprends toujours plutôt la guérison de M. le Cardinal *de Richelieu*, que sa maladie : vu que la joie que je ressens du recouvrement de sa santé, étouffe en peu de tems le déplaisir que me cause le souvenir de son incommodité.

Il est vrai que, malgré cela, l'appréhension me demeure, que cette partie si souvent affoiblie par des fluxions fâcheuses, ne devienne enfin comme la gouttière sur laquelle & par laquelle une infinité de sérosités âcres & d'humours corrompues, se déchargent & se vuident.

Le peu d'estime qu'il a fait jusqu'à présent de ma personne, n'empêchera pas que je n'aie toujours les sentimens d'un homme de bien en ce qui le regarde. Mais aussi, ni le tems, ni le sommeil, qu'on dit être les meilleurs médecins des douleurs de l'esprit, ni quoique ce puisse être, n'éteindront jamais en moi les ressentimens qu'un homme d'honneur peut nourrir sans offenser Dieu, & dont il ne pourroit être exempt sans s'offenser; soit même d'un mépris visible.

Ce souvenir m'est importun & désagréable; mais je chéris extrêmement la mélancolie qu'il a fait naître en moi; & je la nourris & la conserve avec soin, ni plus ni moins que ces anciens qui gardoient du poison dans des boîtes, ou des plumes d'or, comme un remède favori pour les délivrer d'une vie honteuse, ou misérable. . . . A quelque heure que je puisse rencontrer la

dernière des minutes, elle ne me surprendra point ; je partirai gaiement, sans désirer rien autre chose en ce monde, sinon qu'il puisse reconnoître après ma mort, ce que j'ai valu durant ma vie ; & qu'il a perdu un frère que tous les Peintres & les Poëtes les plus habiles ne sauroient ni tirer, ni représenter au naturel.

Ainsi je me résous à m'ensevelir dans la bonté de mon Dieu, entre les mains duquel je me jette du meilleur cœur que je ne fis jamais, prenant résolution de ne m'en plus fuir.

Dès-là jugez si je suis aussi sot qu'on me le croit ?

A Rome le 18 Juillet 1635.



REPONSE

RÉPONSE

DE M. LE PRINCE DE L***,

A UNE LETTRE

DE M. DE VOLTAIRE,

*Dans laquelle il se traitoit de vieux
Hibou , & le Prince , d'Aigle
Autrichien.*

JE fais que le Hibou , favorisé des Cieux ,
De la Sagesse est le symbole.
Si je ne t'avois vû , je croirois que les Dieux ,
Pour réformer notre espèce frivole ,
Sous cette forme-là t'ont placé parmi nous :
Quand à *Minerve* il plaît , son sort est assez doux.

Mais *Minerve* toujours , fait-elle instruire &
plaire ?

Elle est souvent , maussade , singulière ,
Et son lugubre Oiseau ne te ressemble en rien.
Il chante mal , déteste la lumière ,
Est envieux , & ne fait pas le bien :

Tome III.

M

A CHAQUE instant, ton esprit nous éclaire,
 Tes vassaux, tes voisins, ressentent de ton cœur,
 Tous les jours des preuves touchantes;
 Tu répands par-tout le bonheur,
 Et les vérités consolantes;
 Et sans nous ennuyer, tu détruisis l'erreur!

QU'EST CE donc qu'un Hibou, qui passe en
 mélodie,
 Le Rossignol *du Pont*, le Cygne *Mantouan*?
 Qui des clairons, ou bien de la Flûte de *Pan*,
 Sait tirer la même harmonie?...

Si l'on devient un Aigle en fixant le Soleil,
 Sans doute, j'en suis un : j'osai voir le Génie,
 Qui n'eut jamais, ni n'aura son pareil;
 Qui de tous préjugés proscrivit la manie;
 Qui des torts des Robins fut le Réparateur,
 Et de l'humanité le constant Bienfaiteur!...
 C'est toi, qui planes seul sur tout ce qui respire.

P A R le nom seulement, du double Aigle
 d'Empire,
 Sous lequel mon état me range doublement,
 Nous connoissons cet Oiseau triomphant,

• • • • •
 • • • • •
 • • • • •

Mais, plus d'Aigle, que toi... La Nature épuisée,
 Pour former ton Être divin,
 Depuis long-tems s'est reposée.

De Perroquets, à ramage malin,
 De Geais & de Corbeaux, je vois bien des
 volières :

Mais l'on verra plutôt sur les deux hémisphères,
 Deux Soleils luire en même tems,
 Deux Mondes & deux Océans,
 Que l'on ne verra deux *Voltaires* *.

* Voici ce que dit M. le Marquis de Villette, dans
 ses Œuvres imprimées à Londres, 1784; in-12.

.... Voilà de petits vers qui arrivent au bout de
 ma plume, mais qui ne valent pas ceux que le Prince
 de L*** vient d'adresser à M. de Voltaire : *Je ne
 fais s'il y a beaucoup d'AUTRICHIENS de la
 trempe de celui ci ? Il est difficile d'avoir plus d'es-
 prit, plus de piquant, plus d'originalité. Le Maître
 l'a dit ; ce sont ses propres paroles.*





I M P R O M P T U

D U M Ê M E A U T E U R ,

*AU Prince héréditaire , aujourd'hui
Duc de Brunfwick , qui lui montrait
des vers que le Roi de Prusse avoit
faits pour lui.*

U N grand Roi vous chanta , l'univers vous
admire.

Adoré des vainqueurs , estimé des vaincus ,
De Cythère & de Mars vous soutenez l'Empire ,
A force de talens , de gloire... & de C...



ON pourroit joindre à ceci plus
d'une autre Production très-agréable
du même Auteur , où l'on trouve la
même facilité , & auxquelles il n'attache
d'autre importance que celle de son

amusement, & celui de la société dont il fait les délices.

La plaifanterie fuivante, qui a été produite dans le même esprit, est une espèce d'esquiffe de son caractère, qui n'a pas trouvé de contradicteurs :



ÉPITAPHE

DE M. LE PRINCE DE L***.

C I - G Î T... Nenni : mais ci-gîra,
 Dans soixante ans, si Dieu m'écoute,
 Un Soldat, qui rien ne redoute,
 En Paix, en Guerre, & *cœtera*.

Qui, tranquille au sein de *Bellone*,
 L'aimant & la bravant toujours,
 L'Été, l'Hiver, le Printems & l'Automne,
 Sous des drapeaux, tissus par les Amours,
 Ne connut jamais de beaux jours,
 Que ceux que la Victoire donne*.

* Tiré du Recueil ci-devant cité, page 115, que



Q U I voit l'Original , & qui connoit l'Auteur,
Dira : L'un est bien peint , l'autre n'est point
menteur.

D. L. P....

sur son titre seul , plusieurs personnes avoient imaginé
devoir être bien triste.



A N E C D O T E
PARISIENNE.

Du tems de la *Fronde* (c'est-à-dire de la *guerre de Paris*), l'Archevêque ayant recommandé dans un Mandement de se priver des Spectacles pendant le Carnaval, le bruit se répandit parmi le peuple que l'*Antéchrist* venoit de paroître dans l'Orient : ce qui, suivant l'usage, l'effraya beaucoup. Sur quoi, quelques mauvais plaifans firent cette Chanfon :



1.

Pécheurs & gens du monde,
Écoutez-nous.
Vous peuple de la *Fronde*,
Amendez-vous.

M iv

Et pour Dieu, n'allez plus au Bal,
 De ce Carnaval,
 Ni à l'Opéra.
 O gué lan la lanlère,
 O gué lan la.



2.

Gens de Robe & d'Épée,
 Qui m'écoutez;
 Et vous, troupe frisée
 De beaux Abbés:
 Croyez-moi, n'allez plus au Bal,
 De ce Carnaval,
 Ni à l'Opéra.
 O gué lan la, &c.



3.

Dames, & vous Bourgeoises,
 Dedans Paris
 A tous venans courtoises,
 Hors vos maris;
 Croyez-moi, n'allez plus au Bal, &c.



4.

Fermiers & Gens d'affaires,
 De qui le gain
 Cause tant de misères,
 Quittez ce train.
 Croyez-moi, n'allez plus au Bal, &c.



5.

Au Royaume de *Perse*,
 D'où, Dieu-merci,
 Bien longue est la traversé,
 Jusques ici ;
 Un Marmot, laid & biscornu,
 Au monde est venu,
 Il nous en cuira !
 O gué lan la, &c.



6.

Au jour de sa naissance,
 On vit en l'air,
 Des signes d'importance,
 Et maint éclair :

M †

On y vit Livres défendus,
 Même des Pendus,
 Pour ces Livres là.
 O gué lan la, &c.



7.

Une Éclipse de Lune,
 En plein midi,
 A la nuit la plus brune,
 Fit paroli.
 On vit certains petits Amans,
 Faits en Cerfs-volans,
 Que l'air emporta.
 O gué lan la, &c.



8.

Ce n'est pas une Fable,
 Qu'on veut conter ;
 L'histoire est trop croyable,
 Pour en douter.
 Car le Grand-Maitre de *Saint-Jean*,
 La tient d'*Ispahan*,
 Comme la voilà.
 O gué lan la, &c.



9.

Le Bailli de *Noailles*,
 Digne de foi,
 De Paris à Versailles,
 Fut dire au Roi :
 Sire, voici ce qu'on écrit,
 Touchant l'Antéchrist,
 Arrivé déjà.
 O gué lan la, &c.



10.

L'Ambassadeur de *Malthe*,
 Près de *Bagdet*,
 Un jour faisant faire alte,
 A son Bidet ;
 Vit à terre un petit enfant,
 Qui n'étoit pas grand,
 Mais qui le sera.
 O gué lan la, &c.



11.

L'enfant, quoique sans père,
 Comme on prétend,
 A la plus belle mère
 De l'Orient.

M vj

Elle est du sang des grands Sophis ;
 Mais de son cher fils,
 Le Diable est Papa.
 O gué lan là, &c.



12.

Des marques de la *Bête** ,
 Il est pourvu :
 En pointe il a la tête ;
 Il est bossu.
 Il a la bouche de travers ,
 Et fait tous les airs
 De nos Opéras.
 O gué lan là , &c.



13.

On dit, qu'à Babylône,
 Jamais n'est né
 De Marmouset si jaûne,
 Ni si tané.

* De l'Apocalypse.

Il parle, il marche, il a des dents,
 Et nombre d'enfans,
 A l'âge qu'il a.
 O gué lan la, &c.



14.

Il a nombreuse suite,
 Nombreux trésors;
 Tous les corps ressuscite,
 Hors ceux des morts.
 Il est grand Théologien,
 Grand Magicien,
 Grand & *cœtera*.
 O gué lan la, &c.



15.

Sans s'être fait instruire
 Par les Savans,
 Il a l'art de séduire
 Petits & Grands.
 Défendez-vous de ses discours,
 Beautés de nos jours,
 Quand il vous verra.
 O gué lan la, &c.



16.

Un certain Nouvelliste
 De ces cantons ,
 Dit qu'il est Janséniste ,
 Dans ses Sermons ;
 Et qu'il a déjà pervertis
 Bon nombre de Fils
 Du grand *Loyola*.
 O gué lan la , &c.



17.

Que sans cérémonie ,
 Notre Pasteur ,
 De loin excommunie
 Cet Imposteur ;
 Et lui défende en Carnaval
 De courir le Bal ,
 Et voir l'Opéra.
 O gué lan la , &c.



NOTICE,
SUR LE COMTE DE PLÉLO.

Louis-Robert-Hypolite de Bréhan, Comte de Plélo, Colonel d'un Régiment de son nom, né en 1699, étoit Ambassadeur de France auprès du Roi de Dannemarck, lorsque *Stanislas* fut élu, pour la seconde fois, Roi de Pologne, en 1733. Ce Prince se retrancha dans *Dantzick*, où une armée Russe vint l'assiéger. Le Comte de Plélo, ôsa avec 1500 Français, attaquer 30,000 Russes.

Il força trois de leurs retranchemens; mais accablé par le nombre, il fut percé de mille coups, le 27 Mai 1734, & le reste de sa troupe fut pris par les ennemis.

Il savoit qu'il périroit dans cette ex-

pédition aussi hardie que malheureuse : il l'avoit écrit au Ministère de France. Mais sa générosité & sa grandeur d'âme voyoient avec peine un Monarque infortuné, sur le point de tomber dans les mains des Russes.

Le Comte de Plélo joignoit à ses sentimens héroïques, l'étude des Belles-Lettres & de la Philosophie. Il avoit recueilli dans sa Bibliothèque, qui a passé à M. le Duc d'Aiguillon, son gendre, tout ce qu'il y a de plus curieux sur le Nord.

Il cultivoit même la poésie, avec succès : témoin diverses pièces légères, très-ingénieuses & très-piquantes, répandues dans différens Recueils, dont la plus étendue est une Idylle, naturelle à la fois & pleine de finesse, sous le titre : *Manière de prendre les Oiseaux*, qui se trouve dans le *Portefeuille d'un homme de goût*, 3 volumes in-8°. Paris.

Nous avons envain parcouru tous les

Recueils de vers imprimés, qui soient à notre connoissance, sans y trouver la pièce suivante, qui nous a été communiquée manuscrite, par une personne qui s'intéresse à notre Ouvrage, & comme étant du même Auteur : ce dont on verra la preuve dans cette lettre même, qui jusqu'ici n'a pas été connue autant qu'elle nous semble mériter de l'être. Sentiment que nous espérons ne pas voir démenti par tout Lecteur aussi intelligent & aussi désintéressé que sensible.



L E T T R E

A M. LE CHEVALIER ***.

A *Scotzbourg*, en *Dannemarck*, le 19 Août 1732.

A T O I, le plus féal des nôtres,
Que nous chérifions sur tous autres,
Et qui de ton côté, je crois,
Nous chéris comme tu le dois:
Mille grâces te soient rendues,
Grâces à toi justement dûes,
Pour nous avoir tant amusé
Par ta Lettre du mois passé;
Et nous avoir informé comme
Tu fais jouir du tems, en homme
Qui connois quel en est le prix;
Changeant de gîte & de logis,
De goût, d'étude, & de Maîtresse,
Et de plaisirs de toute espèce,
Selon que t'en prend le vouloir.

Oh! que je me plais à te voir,
Tantôt sous la treille rustique,

De ton boudoir philosophique,
 Parmi la laitue & le chou,
 Traitant tout Citadin de fou;
 Tantôt las de tel domicile,
 Revenant en hâte à la ville,
 Pour y brocanter, bouquiner,
 Fronder, trotter, & lanterner;
 Tantôt avec troupe choisie,
 T'enluminant de Malvoisie;
 Tantôt de Messer Cupidon
 Suivant l'aventureux guidon,
 Non de ce Cupidon mauffade,
 Aux yeux mourans, au tein malade,
 Qui de son martyre ennuyeux
 Tient toujours propos langoureux:
 Mais bien de ce sien autre frère,
 Partisan de la Bonne-chère,
 Ami des Grâces & des Ris,
 Bref, le digne fils de *Cypris*;
 Tantôt chez la Gent Histrionne,
 Soit héroïque, soit bouffonne,
 Rendant justice à chaque trait,
 Louant le beau, sifflant le laid,
 Enfin de gaillarde manière,
 A tous tes goûts donnant carrière !

Oh! que j'aime à te voir aussi,

Faisant quelquefois ton souci
 Des Langues qu'ont parlé *Bocace*,
La Fontaine, *Milton*, *Horace* :
 Ou pinceaux & burins en main,
 Animant la toile & l'airain ! . . .

Mais c'est trop allonger ma phrase,
 Laissons souffler notre *Pégase* :
 Aussi bien, du train dont il court,
 Je craindrois qu'il ne restât court.

Ménageons-le donc, en reprenant
 de tems en tems la prose, quand ce
 ne seroit que pour te dire, de plus
 d'une façon, que le détail de tes oc-
 cupations nous a vraiment charmés.
 Eh ! comment ne l'auroit-il pas fait ?
 Nous t'y voyons par-tout,

A rien ne disant jamais non,
 Joindre *Épicure* avec *Zénon*,
 La folie avec la sagesse,
 Le travail avec la paresse ;
 Et gardant un juste milieu,
 Prendre de tout, de tout un peu.
 Or, c'est-là comme il en faut prendre :

S'engorger, ne seroit l'entendre :
 Car du nombre de nos desirs,
 Dépend celui de nos plaisirs.

Mais autant que j'y puis connaître,
 En quoi l'on voit le mieux paraître
 Ton merveilleux discernement,
 Et sur quoi principalement,
 On peut trouver le moins à mordre ;
 C'est, à mon avis, ce bel ordre
 Que ton esprit judicieux
 A mis, pour que force vin vieux,
 Soit de *Rivière* ou de *Montagne*,
 Soit *Auvillé*, *Nuis* ou *Chassagne*,
 Dans ta cave bien ensâblé,
 Se trouvât toujours rassemblé !

Avec provision pareille,
 Le cœur gai, la face vermeille,
 Tes jours, filés de soie & d'or,
 Égaleront ceux de *Nestor*.

Enfin, mon cher Chevalier, tout ton
 train de vie nous a paru si aimable,
 que nous nous sommes presque vus sur
 le point de te l'envier : nous cepen-

dant les personnes du monde les moins jaloufes du bonheur d'autrui, & les plus contentes de leur fort.

Je t'avouerai du moins, pour ma part, que je me fuis écrié plus d'une fois en y penfant :

Quand donc, devenu Cafanier,
 Reverrai-je mon Chevalier?
 Quand, abjurant toute Ambaffade *,
 Irai-je manger fa falade?
 Quand pourrons-nous, en plein repos
 Tenir tous deux de ces propos,
 De ces propos charmans que tiennent
 Honnêtes gens qui fe conviennent,
 Lorsqu'au fond de quelque réduit,
 Ils font enfemble loin du bruit,
 Ou, qu'à la lueur des bougies,
 Joyeufement ils font Orgies?

Mais, hélas ! cet heureux retour,
 Semble s'éloigner chaque jour ;
 Et chez les *Goths* je m'imagine
 Qu'on veut que nous prenions racine.

* Ce vers feul fuffit pour décéler l'Auteur de cette Lettre.

Justes Dieux ! le souffrirez-vous ?
 Que Créatures comme nous ,
 Créatures , ne vous déplaise ,
 A qui tant fieroit d'être à l'aise ,
 Sans plaisirs , sans amusemens ,
 Passent les plus beaux de leurs ans ,
 Chez des Peuples que vous maudîtes ,
 Au même instant que vous les fîtes ?

L'invective te paroîtra peut-être violente ? Elle l'est , dans le fond. Car si les neiges , les glaces & les brouillards qui règnent ici me l'ont arrachée , il est aussi de la justice de ne point passer sous silence tous les agrémens dont on y jouit dans la belle saison.

Je vais donc te décrire les délices de notre séjour : mais il faut , avant tout , s'il te plaît , te bien effacer de l'imagination ,

Ces superbes Palais , de Royale structure ,
 Où l'Adresse & l'Orgueil brillent , de toutes
 parts ;
 Et ces vastes Jardins , où l'on voit la Nature
 Obéir en cent lieux , aux caprices de l'Art.

Car nous n'avons rien de pareil à te présenter chez nous ; & tout ce qui s'y rencontre , à l'exception d'un toit de chaume , & de quatre méchantes murailles de terre , est le pur ouvrage de la nature. Tu verras tout-à-l'heure , si elle fait son métier , quand je t'aurai fait connoître tous les tenans & les aboutissans de la maison.

Je voudrois bien d'abord te dire
 Dans quel siècle , & sous quel empire ;
 On en jetta les fondemens.
 Mais les titres & documens
 Par où j'aurois pu m'en instruire ,
 Sont perdus depuis nombre d'ans ;

Et nous nous trouvons , à l'égard de notre chaumière , précisément dans le même cas où les Assyriens , les Mèdes , & les Egyptiens , se trouvoient par rapport à la fondation de leurs Empires : c'est-à-dire , qu'il ne nous reste plus que des conjectures , des doutes , & des contradictions , d'où se font insensiblement

ment formées différentes hypothèses ,
toutes plus incertaines les unes que les
autres Je te rapporterai sommaire-
ment , les principales :

Les uns , en jugeant sur la mine ,
Font remonter son origine
Jusques aux jours de l'Age d'Or ,
Où les Mortels , simples encor ,
Et contens du seul nécessaire ,
Ne se construisoient un Repaire ,
Que pour dormir tranquillement ,
Sans craindre la pluie , ou le vent.

D'autres, ne pouvant se figurer qu'une
aussi chétive maison ait résisté à un si
long espace de tems , tandis que les
ronces cachent jusqu'aux vestiges de
Nynive & de Babylône , descendent
plus bas , & prétendent qu'elle fut bâ-
tie vers le dix-huitième siècle de l'Ere
Chrétienne , par des Pâtres qui vou-
loient faire une étable. Pour moi j'ai
dans la tête , qu'il ne seroit pas impos-
sible de les concilier ; & je vois assez

d'apparence à ce que l'édifice en question ait été la demeure de quelque Patriarche , tel , par exemple , que *Magog* ou *Gomer*, arrière-petit-fils de *Noé*, dont les Peuples du Nord se disent descendus en ligne directe. Ensuite de quoi, & après de longues révolutions, les Bergers l'auront tourné à leur usage, en y faisant seulement quelques réparations & changemens à leur mode. Quiconque visiteroit les lieux, ne trouveroit peut-être pas ce sentiment dénué de vraisemblance ; sur-tout, si l'on considère que ,

Tout y respire en même tems ,
Et les mœurs de nos vieux parens ,
Et certain air de Bergerie :
Dont on se sent l'âme attendrie.

D'ailleurs, quelques traditions qui subsistent encore parmi les bonnes gens du pays, & quelques vieilles inscriptions en lettres *Runiques*, que personne

ne fauroit lire , favorisent merveilleusement mon systême. Quoiqu'il en soit , & sans m'arrêter au passé , voici notre Louvre tel qu'il est aujourd'hui :

Tu fais déjà que sur ce Louvre ;
Est un toit que le chaume couvre ;
Et tel toit t'a dû préparer
A ne pouvoir point t'égarer
Dans les détours & les dédales
De cent chambres, salons ou salles :
Aussi , de l'un à l'autre bout ,
Nous avons huit pièces en tout.

La première , est pour la marmite ;
A côté , se tient notre suite ,
Hommes , femmes , filles , garçons ,
Toujours gaillards comme Pinçons :
Car chez Maîtres d'humeur joyeuse ,
Rarement est suite pleureuse.

Plus loin , est un endroit obscur ,
Contre tout bruit asyle sûr ,
Partant , cher au Dieu taciturne
Qui préside au repos nocturne.

C'est là , que deux de tes amis

Ont coutume , toutes les nuits ,
D'offrir un ample sacrifice
A cette Déesse propice.

Bien est-il vrai , qu'un autre Dieu
Qui les va suivant en tout lieu ,
Franc lutin , ennemi du somme ,
Souventes fois vient au Bon-homme
Dérober quelques grains d'encens....

Mais chut !.. Je vois que tu m'entens ?
Passons ailleurs : ce sont-là choses
Qui , pour Muses , sont lettres closes.

De la chambre à coucher donc, on
entre d'un côté , dans un bouge , qui
me sert de cabinet , & de l'autre , dans
une pièce que tu es le maître de nom-
mer comme tu voudras : car elle est,
tout à la fois , salle à manger , chambre
d'assemblée , & Chapelle. Comme l'on
n'y dit cependant la Messe qu'une fois
par semaine , au lieu que l'on y fait
régulièrement trois ou quatre repas par
jour, je croirois que le nom de salle

à manger seroit celui qui lui conviendrait le mieux.

Le surplus de la maison est occupé par quelques Domestiques, & ne contient rien de curieux : ainsi tu ne me feras pas mauvais gré de t'en épargner la description.

Je ne veux pourtant oublier
 A te parler de l'escalier ;
 Puisque sur son architecture ,
 Ses ornemens & sa tournure ,
 Les Connoisseurs n'ont pu trouver
 Rien encore à désapprouver.

Et la raison de cela est, que nous n'en avons point ; tout notre domicile consistant en rez-de-chaussée, y compris, chambre, écuries, cour & jardin.

Cette cour, au reste, ne diffère en rien des autres cours bicornues, crottées & rabotteuses que tu peux avoir vues ailleurs ; & ce qu'elle a de plus remarquable, est de donner entrée

Dans une petite prairie,

Où, sur l'herbe verte & fleurie,
 Vingt Moutons vont toujours sautant,
 Bondissant, bêlant & broutant ;
 Sans penser (car chez gent moutonne,
 Qui vit jamais penser personne ?)
 Que dûment gras & séjournés,
 Leur destin veut qu'ils soient mangés !

Tel est, mon cher Chevalier, l'intérieur de notre hermitage . . . Passons présentement aux dehors. Ils pourront te dédommager, j'espère, de tout le rustique que tu viens de voir.

Le premier objet vers lequel je te conduirai, sera la Mer, comme se trouvant la plus proche de nous. Notre porte n'en est qu'à soixante pas : distance qui, à la vérité, seroit trop courte, si nous avions à faire

A cet Océan, de qui l'onde,
 Toujours mugit & toujours gronde,
 Et qui, par ses transports mutins,
 Fait enrager tous ses voisins.

Mais, par bonheur, notre Baltique,

Est personne plus pacifique.

On ne la voit point, à grand bruit,
 Deux fois par jour quitter son lit,
 Pour s'en aller courir le monde,
 D'une manière vagabonde,
 Et puis, avec même fracas,
 Revenir soudain sur ses pas;
 Ni jamais sur sa rive heureuse,
 Ne souffla cette bise affreuse,
 Qui change en arides déserts
 Le rivage des autres Mers.

Ici, par-tout, Villes, Villages,
 Maisons, Châteaux, Prés & Boccages,
 Lieux de Plaisir & de Repos,
 S'avancent jusqu'aux bords des flots,
 Ainsi qu'on les voit, à centaine,
 Border les rives de la *Seine*.

Malgré cependant cet air doux & débonnaire, je ne voudrois pas, je t'assure, m'y fier, que de bonne sorte, car elle est aussi méchante qu'une autre quand elle s'y met. Mais comme nous nous en tenons à la considérer de dessus

terre, ses petites humeurs ne servent qu'à nous fournir un aspect d'autant plus agréable qu'il est plus diversifié. Ici, aucune de ces incommodités qui se rencontrent presque par-tout sur les bords de la Mer, & nous y jouissons d'une vue dont je doute que le monde entier ait la pareille. Ailleurs il faut se contenter d'une vaste étendue d'eau où l'œil se perd, de quelques rochers battus de vagues, & de loin en loin, de quelque malheureux navire qu'on a souvent bien de la peine à distinguer. Ici, du pas de notre porte, de notre salle à manger, de notre jardin, & de presque tous les coins de notre habitation, il n'y a point de jour que nous n'ayons le plaisir de voir, au moins, une cinquantaine de vaisseaux, avec quelque chose de différent & de particulier, soit dans la structure, dans la route, ou dans l'objet qui les conduit. Là, ce sont des barques de Pêcheurs, ici des

navires marchands ; l'un part, l'autre arrive.

L'un porte en ses vastes entrailles,
 Maints tonneaux & maintes futailles,
 De ces vins durs, pâteux & plats,
 Dont le Nord purge nos climats ;
 L'autre de chez les Antipodes,
 Amène encens, poivre & pagodes ;
 Celui-ci regagne le port :
 L'heureux Matelot, sur son bord,
 Pouffe en l'air mille cris de joie,
 Que bien, au loin l'écho renvoie ;
 Cet autre, au gré des vents légers,
 S'en va courir mille dangers :
 Autour de sa masse pesante,
 Écume l'onde menaçante.

Enfin, sans me jeter dans un détail, qui ne finiroit pas, imagine-toi que tous les bâtimens qui vont dans le Nord, ou qui en reviennent, sont obligés de passer en revue devant nous : le *Détroit du Sund*, sur lequel nous sommes situés, étant la seule porte par laquelle ils doivent nécessairement

entrer ou sortir ; & joins à cela , que ce Détroit n'ayant guère que quatre lieues dans sa plus grande largeur , il ne sauroit presque nous y échapper une seule chaloupe. Mais ce n'est pas là tout : si nous sommes rassasiés de vaisseaux , nous pouvons choisir entre deux Royaumes , la Suède & le Danemarck , sur lequel nous voulons reposer notre vue.

Le premier nous présente en face les villes de *Landscrone* & *d'Elfsimbourg* ; le second , celle *d'Elfeneur* , avec une partie de celle de *Coppenhague* ; le tout semé de part & d'autre , dans les intervalles , de collines , de hameaux , & de tout ce qui pourroit , comme je l'ai déjà dit , orner les bords de nos plus belles rivières. Afin même qu'il ne manque rien à une si riche perspective , nous découvrons encore une petite Isle qui s'élève dans la Mer , à environ deux lieues de nous. On la nomme *Huène* ,

& ç'a été autrefois la demeure du fameux *Ticho-Brahé*.

C'est-là que ce divin Génie,
 Sous les auspices d'*Uranie*,
 Avoit établi son séjour.
 Là se remarquoit cette Tour
 Aux Astres par lui consacrée,
 D'où, perçant la voûte éthérée,
 Il tenta de voler aux Dieux
 Le secret de l'ordre des Cieux.

C'est-à-dire, pour m'expliquer plus clairement, que ce fut dans ce lieu qu'il composa son Système du Monde, & qu'il bâtit le château d'*Uranisbourg*, avec ce fameux Observatoire de *Stellebourg*, dont les descriptions nous donnent une si belle idée. Si l'on s'en rapporte à ce qu'elles disent, l'isle d'*Huène* étoit alors l'asyle, ou plutôt le temple des Arts; car, outre les endroits destinés aux études Astronomiques, on y voyoit aussi des laboratoires, des manufactures mêmes, & des ateliers en

différens genres, tous si bien disposés, que sans se gêner dans aucune de leurs fonctions particulières, ils concouroient tous au bien commun de se perfectionner les uns les autres par une étroite correspondance. Il n'y avoit pas jusqu'aux Muses badines ou graves, qui n'eussent là leur place. Mais ce qui m'en avoit touché davantage, c'est que le Maître du lieu, continuellement entouré d'une foule de disciples, que sa réputation lui attiroit de tous côtés, n'épargnoit rien pour leur faire rencontrer, dans sa retraite, toutes les douceurs & les commodités de la vie, en même tems qu'il leur faisoit trouver dans sa conversation & dans ses lumières, tous les secours qui pouvoient leur applanir les chemins des sciences les plus relevées. C'étoit par-tout des promenades, des jardins & des bosquets charmans.

Tel on nous peint dans les vieux âges,
 Les Socrates & les Platons,

Sous de délicieux ombrages,
Donnant leurs sublimes leçons.

Il est vrai, qu'à la honte du pays,
ou pour mieux dire, de la Nation,
on ne laissa pas long-tems ce Grand-
Homme en possession d'un loisir aussi
noble & aussi bien employé. Il se vit
dépouillé de son Isle, forcé peu après,
de quitter sa patrie; & l'on poussa la
barbarie jusqu'à faire abattre tout ce
qu'il avoit fait construire; de sorte,

Qu'il n'en reste aucun fondement;
Et qu'à peine aujourd'hui, sous l'herbe,
D'une demeure si superbe
Reconnoît-on l'emplacement! . . .

Mais malgré toute la furie,
Qu'ont exercé contre ces lieux
L'injustice, & la barbarie,
Ils resteront toujours fameux:
Toujours, de leur antique gloire
Ils rappelleront la mémoire;
Et toujours, à leur seul aspect,
On sera saisi de respect.

C'est du moins ce qui nous arrivé, chaque fois que nous tournons les yeux de leur côté, & ce qu'on éprouve bien plus sensiblement encore quand on les voit de près, comme nous fîmes, ces jours passés. Je ne fais même s'il n'y a pas quelque chose à gagner dans l'état où ils sont, & si en général un air un peu délâbré ne sied pas mieux à des endroits célèbres, que s'ils étoient encore dans tout leur lustre. Car alors l'imagination (grande embélisseuse de son métier!) travaille seule à nous les peindre, & ne manque guère à leur prêter des charmes, que peut-être ils n'ont jamais eu.

Mais c'est t'entretenir trop long-tems de *Ticho-Brahé* & de son Isle. Laissons-les là; & pour n'y plus penser, enfonçons-nous dans le bois.

Ce bois, où nous entrons de notre

jardin, est un parc de quatre à cinq lieues de tour :

Où parmi mainte & mainte route,
 Quî sous les pas viennent s'offrir,
 A chaque instant l'on est en doute
 De celle que l'on doit choisir.

Là, c'est un vallon, frais & sombre,
 Séjour du silence & de l'ombre,
 Auquel on se laisse charmer.

Plus loin, c'est un lieu, dont la vue,
 Perçant une longue Avenue,
 Dans la mer semble s'abymer.

D'autres côtés, autres délices :
 Tapis de fleurs, gazons épais,
 Buissons touffus, réduits propices
 A cacher d'amoureux secrets.

En un mot, veut-on du riant, du
 magnifique ? Veut-on rêver à son aise ?
 Veut-on voir bondir devant soi des
 troupeaux de daims & de chevreuils ?
 Il n'y a qu'à fouhaiter, tout s'y trouve.
 Je pourrois, au reste, en m'écartant

un peu dans le voisinage , te montrer encore des lacs , des ruisseaux , des prairies , avec deux maisons royales , dont l'une n'est qu'à une demie lieue de nous. Mais je craindrois que cela ne nous menât trop loin ; car il me semble t'en avoir dis assez pour une fois.

Figure - toi donc de nous voir vivans au milieu de ces beautés , de cette façon unique dont tu fais que nous vivons par-tout ? . . . Et juges si tout cela joint ensemble , ne doit pas rendre tôt ou tard , notre solitude , une des principales raretés du Nord , comme elle en est déjà un des plus agréables ? Pour moi , je me représente d'avance , un nombreux concours de voyageurs & d'étrangers y venant en pèlerinage de toutes parts , à peu près comme on alloit à *l'Arc des Loyaux Amans* , dans le siècle des *Amadis* , & comme l'on a été depuis à *la Fontaine de Vaucluse* , & sur les bords du *Lignon*.

On commencera d'abord, par les
mettre, en peu de mots, au fait de
notre Histoire.... C'est là, (leur di-
ra-t-on)

C'est dans ces champêtres asyles,
Qu'ont vécu, pendant quelque tems,
Deux époux, heureux & tranquilles,
Moins époux, il est vrai, qu'amans !

C'est-là, que sous un ciel barbare,
Embelli seulement pour eux,
Ils goûtoient le bonheur si rare,
D'être aimés autant qu'amoureux !

Là, dans une paix sans pareille,
Leur cœur, toujours pur & serein,
N'avoit ni remords sur la veille,
Ni soucis sur le lendemain.

Là, dans la joie & l'innocence,
Au milieu des jeux & des ris,
Leur seul regret étoit l'absence
D'un Chevalier de leurs amis.

Là, faisant leur unique affaire
De bénir leurs heureux liens,

Tout , jusqu'aux bords de l'onde amère ,
 Y ramenoit leurs entretiens :
 Calme , ils y rencontroient l'image
 Des charmans & paisibles jours
 Que leur donnoit sur ce rivage ,
 Le plus fortuné des Amours.
 Une tempête épouvantable ,
 Soudain , troubloit-elle les flots ?
 Hélas ! disoient nos deux Héros ,
 Ce n'est-là rien de comparable
 A ce qu'éprouveroient nos cœurs ,
 S'ils se faisoient jamais l'outrage
 De concevoir le moindre ombrage
 Sur leurs mutuelles ardeurs !...

Mais épargnons-nous cette idée :
 Qu'a de commun cet élément
 Avec nos feux & leur durée ?
 Son partage est d'être inconstant :
 Chacun a son destin à suivre.
 Le nôtre est de ne point changer ;
 Et de plutôt cesser de vivre ,
 Que de cesser de nous aimer.

Ce sera ainsi qu'on leur rappellera
 quelques-uns de nos discours ordinaires ,
 en les conduisant en même tems vers

les lieux où nous avions coutume de les tenir.

On les menera , sur-tout, dans le bois ; & on leur y fera voir plusieurs arbres chargés de chiffres , de vers , & autres pareilles gentilleffes de notre façon. Comme , d'ailleurs , ce qui regarde des gens auffi finguliers que nous , ne peut être indifférent , on leur contera auffi comment , pour varier nos plaifirs , nous nous amufions , tantôt à lire , tantôt à bâtir quelques méchantes rimes dans le goût de celles - ci ; tantôt à faire des expériences de physique , dont aucune ne nous réuffiffoit , parce que nous nous y prenions toujours de travers ; tantôt à nous aller promener fur l'eau ; tantôt à cueillir des fleurs dans les champs ; tantôt à jeter du pain à nos poulets , à pacifier les différens de nos chiens & de nos chats , & le plus fouvent à ne rien faire du tout. Enfin ,

continuera-t-on, en leur montrant toute
notre habitation en général :

Là, jamais on ne se fâchoit ;
Là, jamais on ne s'ennuyoit ;
Là, jamais sur quoi que ce soit,
Différente humeur on n'avoit ;
Là, toujours on rioit, chantoit,
Dançoit, jasoit & folâtroit ;
Jamais on ne se séparoit ;
Ou quand séparé l'on étoit,
De se rejoindre on desiroit,
Et nouveaux plaisirs on goûtoit.

Là, sans cesse, on se répétoit,
Que l'un & l'autre l'on s'aimoit,
Plus qu'Amans n'avoient jamais fait :
Et puis toujours il se trouvoit
Que l'un & l'autre on s'adoroit,
Quatre fois plus qu'on ne croyoit,
Et mille plus qu'on ne disoit !

Ensuite le Gardien du lieu, qui sans
doute, fera un personnage consommé
dans sa profession, ajoutera, d'un ton
grave :

Jeunes cœurs, évitez ces lieux ?

Et de l'air que l'on y respire,
 Craignez l'ascendant dangereux !
 L'on s'y trouble, l'on y desire,
 On y languit, on y soupire,
 On y brûle de mille feux.

Mais pour cette égale tendresse,
 Entre l'Amant & la Maîtresse,
 Qui peut seule combler vos vœux;
 Pour cette constance, à l'épreuve
 De la jouissance & du tems;
 Pour cette flâme toujours neuve,
 Ces transports sans cesse croissans,
 Et cette paix aimable & pure,
 Dont je vous ai fait la peinture,
 Nos bonnes-gens, en vérité,
 Avec eux ont tout emporté !

Voilà, mon cher Chevalier, comme on
 parlera de nous & de notre gîte, dans les
 tems à venir, & par où actuellement, tu
 me permettras de prendre congé de toi.
 Un autre te demanderoit pardon, peut-
 être de la longueur de cette lettre :
 mais pour moi, je m'en garderai bien !
 Si elle t'a ennuyé, quelques mots d'e-

cuse n'obtiendroient pas ma grace ; si elle t'a diverti, comme je le fouhaite, ce feroit un verbiage inutile.

Adieu donc, ô loyal ami,
Que nous n'aimons pas à demi ;
 Et que nous croyons, en revanche,
 Qui nous aime d'amitié franche,
 Ainsi que, pour gens comme nous,
 De s'entr'aimer il est si doux !



N. B. L'Editeur de ce Recueil, en relisant cette Lettre, où toute la chaleur des sentimens se trouve jointe à la facile élégance & aux grâces du style convenable à ce genre de Poësie, s'attendrissoit sur le sort de son aimable Auteur ; lorsqu'il se sentit presque consolé par la réflexion suivante, & qu'il a cru devoir tenter d'exprimer ainsi :

Aux Mânes du Comte DE PLÉLO.

Pleuré, même par la Victoire,

Et content de la mériter ;
Pour vivre à jamais dans l'Histoire,
Tu mourus au sein de la Gloire,
Plélo!... Dois-je te regretter?



LE GÉNÉREUX ENNEMI,**ANECDOTE HISTORIQUE,****Concernant *M. de la Motte-Picquet.***

CE n'est point à la gloire de *M. de La Motte-Picquet* *, dont les services éclatans qu'il a rendus, dans la dernière guerre, tant à la France qu'au Commerce, sont universellement connus, que cet article est consacré. C'est à un illustre Marin étranger, son rival dans la même carrière, sur lequel *M. de la Motte* venoit de remporter un avantage signalé, que nous croyons de-

* Lieutenant-général des Armées du Roi; Chevalier Grand-Croix de l'Ordre Royal & Militaire de *Saint-Louis*, & de l'Ordre de *Cincinnatus*.

voir un tribut de louange, on ne fau-
roit plus légitimement acquis.

Mais pour mettre le Lecteur à portée
de bien apprécier le procédé de ce gé-
néreux ennemi, nous ne pouvons nous
dispenser de rendre compte, en peu
de mots, de ce qu'il l'a occasionné.

Le 18 Septembre 1779, M. *de la
Motte*, arrivé le 21 du même mois,
à la Martinique *, avec trois autres
vaisseaux du Roi, *le Diadème*, *le Re-
fléchi* & *le Magnifique*, tous dans le
plus mauvais état, & sur-tout le der-
nier, qui étoit prêt à couler bas; ayant
eu connoissance d'un convoi venant de
Marseille, escorté par *l'Aurore*, fré-
gate de 32 canons, & poursuivi par
une escadre Anglaise, de 14 vaisseaux
de ligne, une frégate & une corvette,

* Nous tenons cette Relation de l'un des
Officiers de l'Escadre, témoin du Combat
dont il s'agit.

se voyoit avec une espèce de désespoir, dans l'impuissance de le secourir.

Il n'avoit alors en rade que *l'Annibal*, qu'il montoit, *le Vengeur* & *le Réfléchi*; mais qui avoient à peine la moitié de leurs équipages, partie de leurs voiles déverguées; & *le Vengeur*, manquant absolument de poudre.

Cependant *M. de la Motte* appareille, en filant sur ses ancres, & porte directement sur l'ennemi, à qui la hardiesse de cette manœuvre en impose. Quelque tems après, ses deux camarades le suivent : le combat commence vers deux heures après midi, & ne finit que vers la minuit; & les Anglais retirés, *M. de la Motte*, après avoir tiré plus de 500 coups de canon, & en avoir effuyé 1200, regagne son mouillage.

Il avoit d'abord eu affaire à 5 vaisseaux en même tems, chacun en particulier aussi fort que le sien, sans avoir

eu que trois bleffés , & lui légèrement à la cuiffe gauche , tandis que l'ennemi a avoué que *l'Annibal* lui avoit tué un Capitaine-Commandant , quatre autres Officiers , & huit hommes d'équipage.

M. *de la Motte* ; ainfi qu'il le dit hautement , ne s'étoit flatté que de sauver quelques bâtimens du convoi. Mais sa valeur & son intelligence , fecondées par ses Camaradés , l'avoient mis en état de sauver la frégate même , ainfi que tous les bâtimens Marchands que l'ennemi n'avoit pas encore eu le tems de prendre au moment qu'il avoit appareillé & marché à lui.

C'est sur cette action , que le Commandant de l'escadre Anglaife , en répondant à une lettre que M. *de la Motte* lui avoit écrite , au sujet des prisonniers François qui précédamment étoient au pouvoir des Anglais , lui a envoyé celle-ci :

L E T T R E

DE L'AMIRAL PARKER,
A M. DE LA MOTTE-PICQUET.

Du 28 Septembre 1779.

MONSIEUR,

J'AI reçu la Lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire, par le *Petit St. Michel*.

Quoiqu'il y ait si peu de tems que vous m'avez enlevé une frégate & plusieurs autres bâtimens, je ne puis m'empêcher de vous estimer & de vous admirer. La conduite que Votre Excellence a tenue dans l'affaire du 18 de ce mois, justifie pleinement la haute réputation dont vous jouissez parmi nous; & je vous assure

que je n'ai pu, sans envie, être témoin de l'habileté que vous avez fait voir dans cette occasion. Nos inimitiés sont passagères, & dépendent de nos Maîtres : mais votre mérite a gravé dans mon cœur la plus grande vénération pour vous.

Je prendrai, Monsieur, le plus grand soin, pour que vos *Parlementaires* & vos prisonniers soient bien traités ; & je saisirai toujours, avec plaisir, les occasions qui pourront se présenter de vous donner des preuves de l'admiration & de l'estime avec lesquelles je suis.

de Votre Excellence, &c. &c.



N. B. L'Editeur saisit aussi cette occasion, pour prouver à quelques personnes à qui les éloges semblent toujours

exagérés , que les quatre vers suivans
qu'il a faits , en qualité de bon Fran-
çais , pour le portrait de M. *de la Motte-
Piquet* , ne sont pas dans le cas d'avoir
mérité ce reproche :

Marin , dès ta première aurore ;
Guerrier , cher même à tes rivaux ;
La France fait ce que tu vaux ,
Et l'Angleterre mieux encore !

D. L. P....



*Au même , lorsqu'il fut nommé Che-
valier-Grand-Croix de l'Ordre Royal
& Militaire de Saint-Louis.*

Guerrier , cher aux Marins , au Commerce ,
à *Bellone* ,
Ce prix de la valeur , que t'accorde un grand Roi ,
Honore également , & par la même loi ,
Celui qui le reçoit & celui qui le donne.

Par le même.



LA COURTISANNE
INFORTUNÉE,

Anecdote Flamande.

IL y a dix ans , au plus , que l'Editeur de ce Recueil , en rentrant à *Bruxelles* , entre midi & une heure , après un mois d'absence , vit sa voiture arrêtée par un grand concours de monde , qui précédoit & suivoit la Maréchaussée , conduisant au supplice une criminelle.

Mais quelle fut sa surprise , lorsqu'il vit en elle une femme de 27 à 28 ans , grande , bien faite , d'une figure , dont l'horreur de sa situation n'empêchoit pas qu'on n'entrevît des traits faits pour intéresser en sa faveur , & pour comble de singularité , couverte de la tête aux pieds , d'un *Pantalon de satin blanc* !

On juge bien, qu'en arrivant chez lui, son premier soin fut de chercher des éclaircissémens, tant sur le crime de cette femme, que sur la cause de l'étrange habillement sous lequel elle alloit subir sa sentence ?

Je suis en état de vous satisfaire sur ce sujet, lui dit un homme de Justice, de sa connoissance, comme ayant été témoin de son interrogatoire au premier Tribunal, dont la sentence fut hier, confirmée au Conseil Souverain de *Brabant*.

Pour abréger, (dit-elle au Juge, d'un ton ferme, quoique décent) des procédures, dont la lenteur seroit pour moi pire que la mort même; daignez, Monsieur, entendre mon histoire?... Vous ne me verrez en rien diffimuler, sauf ce qui touche ma naissance, qui vous importe peu, sans doute, mais dont les tortures les plus affreuses ne pourroient m'arracher le secret.

J'avois 16 ans au plus , qu'après avoir été la victime d'une séduction dont il est peu d'exemples, arrivée à Paris, sous un autre tous que le mien, les mains dans lesquelles je tombai, achevèrent d'autant plus aisément de creuser l'abyme d'où je ne pus jamais me retirer, que mon inexpérience, jointe au défaut de tous secours, sembloient m'en interdire jusqu'à l'espoir même !

Après avoir passé par tous les degrés d'une vie aussi malheureuse que coupable, & dont les détails ne se présumement que trop aisément, victime d'une maladie que la misère aigriffoit encore ; un homme du commun, il est vrai, c'est-à-dire, un des Cochers du feu *Prince de Conty* (& le seul homme que j'eusse vraiment aimé) vint m'offrir des secours, au moyen desquels je revins à la vie, que je jurai de lui consacrer toute entière.

Pour comble de bonheur, un billet

O v

de Loterie , qui me valut dix mille livres , me mit en état d'acquitter ma reconnoissance envers mon amant ; & la passion que nous conçûmes l'un pour l'autre s'accrut bientôt au point , non-seulement de ne plus vivre désormais que pour nous seuls , mais en renonçant , sans retour , à nos égaremens mutuels , de nous unir , à jamais , par un lien sacré , que nous jurâmes de respecter , jusqu'à dévouer notre vie même à la vengeance de celui des deux qui se trouveroit convaincu d'en avoir violé la loi. J'ose même affirmer , Monsieur , & le défunt en convenoit , que ce devoir , à partir de cet instant , (bien que le retour de ma santé m'eût procuré plus d'une offre , que mes refus rendoient encore plus pressantes) fut toujours un plaisir pour moi !

Tous deux heureux , en un mot , dans un état de médiocrité , qui nous mettoit au-dessus des besoins , rien ne

troubla notre bonheur, que la mort du Prince auquel étoit attaché mon mari, & qui tout-à-coup emporta la moitié de notre petit revenu. Sur quoi M. le Comte *** , que mon époux avoit autrefois servi , s'étant offert à lui procurer une place de Cocher , en second, chez *Son Altesse Royale le Prince Charles* , nous nous déterminâmes à partir pour *Bruxelles* ; où j'employai les fonds qui nous restoient dans un petit commerce, en attendant la réussite de ce dont le Comte nous avoit flattés.

Mais l'oïfiveté, (source affreuse de tous les vices !) & le défaut d'amusement, ayant bientôt attiré mon mari dans les Guinguettes des Fauxbourgs ; le bruit d'une infidélité qu'il m'y faisoit étant parvenu jusqu'à moi, me mit dans un état qui lui fit craindre pour ma vie. . . . Mais son repentir me parut si sincère, qu'après lui avoir vi-

vement rappelé notre *Convention*, je me laissai fléchir : mais en lui protestant , qu'au cas qu'il y manquât de nouveau , rien ne m'empêcheroit de l'accomplir.

Hélas ! le traître me trompoit encore . . . Et je fus assez lâche pour lui pardonner cette nouvelle trahison.

Mais ayant appris depuis peu , non-seulement qu'il me manquoit sur nouveaux frais , mais qu'après m'avoir volé ce que j'avois d'argent & de bijoux , son projet & celui de ma rivale , étoit de partir nuitamment pour Paris ; rien ne put me calmer , ni différer ma vengeance. Dès la nuit même , pendant son premier sommeil , elle fut accomplie ; & sa propre épée m'y servit d'instrument.

J'aurois pu me sauver , j'avois au moins quatre heures devant moi : j'avois , à ce dessein , congédié ma domestique ; & j'aurois été bien loin de

Bruxelles, avant qu'on y connût mon crime.

Mais , à la vue du sang de mon époux , de ce sang , sortant à gros bouillons de sa blessure , & pour lequel j'aurois , deux mois auparavant , vu sans regret répandre tout le mien Saïfie d'horreur & perdant toute espèce de sentimens , je ne revins , quelque tems après à la vie ; que pour le voir expirant dans mes bras !

Sur quoi , ma main , en reprenant le sanglant instrument de ma vengeance , alloit le plonger dans mon sein ; Lorsque , m'arrêtant , tout-à-coup : Non ! dis-je , Non ! Ce supplice seroit trop doux : le plus cruel ne sauroit l'être assez , pour expier un tel forfait.

Vous savez le reste Monsieur , continua la criminelle , en s'adressant au Juge. Sans retour affermie dans une résolution , qui sembloit adoucir , en quelque façon , l'affreux tourment de

mes remords , je ne songeai pas un instant à quitter le corps de ma victime , jusqu'à celui que la Justice est venue s'emparer de celle qui n'implore d'elle aujourd'hui , que de hâter la peine due au plus horrible des forfaits.

Je vous avouerai , Monsieur , ajouta l'homme de Justice à l'Editeur , que rien jamais ne m'affecta plus vivement , que la confession de cette femme ; & qui m'intéressa , au point , que curieux de voir si sa fermeté se soutiendrait en présence du Conseil de *Brabant* , lorsqu'elle y viendrait , ce qu'on appelle en ce pays , *y chercher sa sentence* ; je m'empressai de m'y trouver , hier matin , une heure , au moins , avant son arrivée aux pieds des Juges.

Mais , au très-grand étonnement de l'assemblée ? elle ne démentit en rien son caractère , si ce n'est au moment que s'entendant condamner *à la Roue* ;

après un cri perçant, qui nous pénétra jusqu'à l'ame, exprimant à la fois son indignation & sa surprise.... *La Roue!* (s'écria-t-elle, avec transport) *la Roue!* Oubliez-vous, Messieurs, que je suis femme?

Telle est (lui dit-on) la Loi de l'Empereur *Charles-Quint*, contre celles qui sont convaincues d'un crime tel que le vôtre.

Le barbare!... Ah! si je l'avois su? dit-elle alors, d'un ton qu'étouffoient ses sanglots.

Mais, en se reprenant, l'instant après.... Pardon! Messieurs, Pardon! (ajouta-t-elle) il n'est sorte de tourmens & d'humiliations, dont je ne sois, en effet, digne.... Permettez seulement, (& je prendrai mon sort à gré) Permettez, dis-je, que je ne paroisse sur l'Echaffaud, qu'avec les voiles nécessaires pour dérober aux yeux des assistans honnêtes, ce qui pourroit vraisemblablement, les blesser?

Sa demande ayant paru raisonnable , elle remercia , on ne fauroit plus humblement , ses Juges ; & revenue à la prison , elle n'eut rien de si pressé , que de faire , appeller un Tailleur , pour lui faire au plutôt , l'habillement , sous lequel vous venez de la voir s'acheminer à l'échaffaud.



N. B. L'Editeur , ayant appris , une heure après , qu'elle avoit subi son supplice , avec la piété la plus courageuse , lui fit l'Epitaphe suivante :

Dans ce tombeau , d'une épouse coupable ,
Passant , vois réunis le crime & la vertu !
Son destin , quoique affreux , fut sans doute
équitable...

Mais ; peut-être , la plaindras-tu ?

D. L. P....



E X T R A I T S
E T A P H O R I S M E S

DE la Harangue de M. de Bellievre,
Ambassadeur de France, à la Reine
d'Angleterre, par lesquels il veut
conclure, que la Reine Marie-Stuart
ne doibt mourir.*

LE Jugement seroit plutôt donné au
préjudice de toutes personnes Souve-
raines, que contre la personne parti-
culière de la Royne

Les Rois ne présument point d'avoir
jurisdiction l'un sur l'autre : tenant,

* Tirés d'un Recueil, en 2 volumes in-12, rempli de Pièces rares, & imprimé, très-petit format, sans nom d'Imprimeur, ni de Ville, en 1587 : c'est-à-dite, l'année même de la mort de Marie Stuart.

unanimentement , que Dieu seul les peut juger , privativement , & non toutes autres Puiffances quelconques.

Quelle playe , & ouverture n'est-ce pas , de ne faire point de différence entre les Rois & les Princes , & les personnes particulières ?.... C'est une chose inouïe , infupportable & monstrueuse.

Les Loix qui rendent le Prince étranger sujet aux Loix d'un Royaume , s'il se trouve y avoir forfait , ne furent jamais écrites pour les Princes Souverains.

Un passereau poursuivi d'un épervier , se sauva dans le sein de *Zénocrates* , qui le laissa ensuite librement aller , en disant : Qu'il n'étoit pas permis d'offenser un suppliant poursuivi.

Si les maux qui se commettent en une guerre sont imputés à celui qui est cause de la guerre , le mal de la Reine d'Ecosse vous doit être imputé plutôt qu'à elle.

Quelques accidens que puissent commettre les personnes de guerre, on ne procéde pas contre eux par les voies ordinaires de la Justice, sans violer le droit des gens, & le consentement des peuples & des siècles, que nulles loix particulières ne peuvent violer.

Le jugement porté contre *Conradin* a été blasmé & tenu pour exécration, & le Comte de Flandres tua de sa main le Juge qui avoit prononcé si inique sentence. Il fut mesme reproché à *Charles d'Anjou*, qui le fit mourir, qu'il étoit plus *Néron* que *Néron* mesme; & les malheurs qui advinrent depuis à cette conquête de *Naples*, furent attribués à la cruauté de ce jugement, lequel toutefois étoit moins injuste que celui de la Royne d'Ecosse: d'autant que *Conradin* ne fit pas ce qu'il fit, pour sauver sa vie & sa liberté, ainsi que ladite Royne pouvoit avoir eu droit de faire.

Conradin entra au Royaume de *Naples*, pour oster la couronne & la vie à *Charles d'Anjou*. La Royne d'Ecosse n'est pas venue en votre Royaume pour vous offenser ; ains au contraire, comme suppliante & poursuivie, & devers sa parente de mesme dignité & qualité.

Ceux qui veulent par un moyen aussi violent que le vôtre, éviter un danger, s'en préparent de pires : tellement, qu'au lieu d'arrester le mal qui semble menacer vostre personne & vostre Etat, vous le hâterez & précipiterez.

Que si cette Royne vous a servi, comme d'un bouclier, pour s'opposer aux flesches qui se pouvoient lascher contre vostre Personne & Etat ; il n'est pas prudent de se desfaisir de ce mesme bouclier.

Vous ne pourrez plus menacer vos ennemis de cette pierre que vous avez en main. Si vous l'avez une fois jettée

contre eux , ils s'en pourront légitimement servir contre vous.

Sa mort armera ses parens , leurs serviteurs & vos autres ennemis de désespoir ; & leur donnera juste occasion de vous nuire , *quovismodò* : & celui qui tiendra la main à la vengeance de cette injure , aura tous les Rois , Princes & Personnes souveraines pour lui ; & personne ne lui fera contraire.

Il ne faut jamais séparer l'utile de l'honneste. Ceux qui changent les principes fondamentaux d'un Estat , font le chemin au changement de ce mesme Estat. En fait d'Estat , Madame , il ne faut jamais remuer les choses non nécessaires. Pour parvenir à une bonne résolution , ès choses qui sont mises en délibération , il faut que ceux qui conseillent tendent à mesme fin , & ayent en vue le mesme but.

Le Roi , mon Maistre , en sa Requête , n'en a d'autre que la conserva-



tion de votre Personne & Estat, & ne fauroit avoir d'autre motif.

Au contraire, ceux qui vous conseillent une si extraordinaire rigueur, ont probablement plus d'esgard à leur intérêt particulier, qu'à celui de vostre service.

Quand les Dominations sont fermes, les sujets vivent contents & assurés.

Prenez ce conseil, Madame, que Vostre Majesté nous a souvent escrit & donné.

Ceux qui sont durs & inexorables, sont haïs de Dieu & du monde; & l'on est fort aise de leur nuire, quand les occasions s'en présentent.

La rigueur des punitions n'apporte rien aux Princes, contre lesquels les rigueurs renouvellent toujours quelques nouvelles conspirations: ce qui mettoit *Auguste* en perpétuelles craintes. Sur quoi *Livie* lui dit d'essayer la douceur: ce qu'il pratiqua, & s'en trouva bien.

Au reste, la Requête du Roy, mon Maître, est commune avec celle de tous les Roys, Princes & Souverains. *Et ità inusitatum Regem capitis reum esse, ut antè hac nunquàm.*

Un Sang Royal appelle l'autre : de sorte que ces remèdes sanglans feront plustost les commencemens des dangers, que la fin de ceux auxquels on croit pouvoir remédier. Le dormir est très-nécessaire, & n'y a rien qui le provoque mieux que le pavot. Mais aussi n'y a-t-il que les mauvais Médecins qui ordonnent ce remède.

Et si Vostre Majesté mesprisoit de si justes & si hautes considérations ! Nous avons ordre de vous dire, Madame, que le Roi ne pourra qu'il ne se ressente d'une si cruelle exécution : (comme de chose contre l'intérest commun de tous les Rois & Princes Souverains) & qui l'aura particulièrement fort offensé.



Bellièvre (Pomponne de), après avoir servi très-utilement l'Etat dans diverses Ambassades, & dans divers emplois, tant au dedans qu'au dehors du Royaume, sous Charles IX & Henri III, fut nommé Chancelier de France par *Henri IV*, en 1599, & mourut en 1607.

Ce grand homme avoit une parfaite connoissance des Belles-lettres, & aimoit ceux qui en font profession. Il se trouva à la conférence de *Fontainebleau*, entre *Jacques Davi du Péron*, depuis Cardinal, & le fameux *du Plessis-Mornai*; & fit la relation de ce qui s'y étoit passé, par ordre même du Roi.

Son fils (*François de Bellièvre, second du nom*), qui suivit en tous points l'exemple de son père, fut élevé par *Louis XIII*, à la dignité de Premier-Président du Parlement de Paris, qu'il exerça avec beaucoup d'application & d'intégrité. C'est lui qui entreprit l'établissement

tablissement de *l'Hôpital général*, pour les pauvres, dont la plûpart vivoient, sans mariage, sans baptême, sans Sacremens, & ne connoissoient ni Loix divines ni humaines. Ce beau trait seul eût, sans doute, suffi pour immortaliser sa mémoire. Il mourut en 1657, universellement regretté, & sans avoir laissé d'enfans.



F R A G M E N T

D'UNE TRAGÉDIE

DE M. *Lefébure*, Elève de M. de
Voltaire.



N. B. M. *Lefébure* est connu par les *Lettres de M. de Voltaire*, qui chercha vainement à le détourner de la *Littérature*. Il est mort en 1734, âgé de vingt-un ans. Sa *Tragédie* n'a pas été imprimée.



LA SULTANE. *EGIS*, son Confident.

*E*GIS, l'excès d'amour est voisin de la haine,
Et la tendresse expire aussi-tôt qu'on l'enchaîne,
Le Sultan, de l'hymen allumant le flambeau,
De ses feux, dans mes bras, a trouvé le tombeau;

Sans cela , penſes-tu qu'une peur chimérique ,
L'eût forcé d'accomplir un ſerment fantaſtique ?
Et qu'il m'eût fait courir au bout de l'Univers ,
Pour y chercher un Dieu , préſent même aux
Enfers ?

Il ſait qu'un Temple vain, que 'e caprice fonde,
N'enferme point le Dieu qui renferme le monde,
Et que les vœux d'un cœur, innocent & pieux,
N'ont dépendu jamais, ni du tems, ni des lieux.

Mais l'ingrat ſe flatoit qu'un Élément funeſte
Dégageroit ſa foi d'un lien qu'il déteſte, &c.



I M P R O M P T U

*DE M. DE GENNE, célèbre Avocat,
quelques jours avant ſa mort.*

MON Confefſeur m'a défendu d'aimer,
Mon Médecin me défend la caraffe,
Un troiſième Bourreau m'empêche de rimer.
Que faire donc?... Mon Epitaphe !



É P I G R A M M E
SUR *DACIER* ET SA FEMME,

QUAND *Dacier* & sa femme engendrent
de leur corps ,
Et qu'il paroît des fruits de ce beau Couple...
Alors ,
Madame *Dacier* est la mère.

Mais quand ils engendrent d'esprit ,
Et qu'ils mettent au jour des enfans par écrit ,
Madame *Dacier* est le père.



LETTRE A M. * * * ,

*AU sujet de quatre anciens Rondeaux,
sur quatre des plus fameux Pala-
dins de la Bibliothèque Bleue.*

JE me trouve enfin en état, Mon-
sieur, de satisfaire la curiosité qu'un
passage de *la Bruyère* * vous a inspi-

* *Si nos ancêtres ont mieux écrit que nous, (dit la Bruyère, chap. 14,) ou si nous l'emportons sur eux par le choix des mots, par le tour & l'expression, par la clarté & la brièveté du discours : c'est une question souvent agitée, & toujours indécidée. On ne la terminera point, en comparant, comme l'on fait quelquefois, un froid Ecrivain de l'autre siècle aux plus célèbres de celui-ci. Il faudroit, pour prononcer juste sur cette matière, opposer siècle à siècle, & excellent Ouvrage à excellent Ouvrage :*

rée, non-seulement à l'égard des deux Rondeaux sur *Richard sans peur*, & *Olivier le Danois*, mais encore sur deux autres du même tems & du même genre, que M. l'Abbé de G.***, grand amateur de ces sortes d'antiquailles, a eu la bonté de me communiquer, & dont j'ai l'honneur de vous envoyer copie :

SUR RICHARD SANS PEUR.

De cetuy Preux maints grands Clercs ont
escrit,

Qu'oncques dangier n'estonna son courage :

par exemple, les meilleurs Rondeaux de Benferade & de Voiture à celui-ci & à celui d'Ogier le Danois, qu'une Tradition nous a conservés, sans nous en marquer ni le tems ni l'Auteur.

N. B. La Bruyere, probablement, ne connoissoit pas ceux de Pierre de Provence & de Galien restoré, qui ne nous semblent pas indignes de figurer avec les deux autres, & dont les Auteurs ne sont pas plus connus.

Abusé fut par un malin esprit,
Qu'il esposâ sous féminin visage.

Si piteux cas à la fin descouvrit,
Sans un seul brin de peur ny de dommage,
Dont grand renom par tout le monde acquit;
Si qu'on tenoit fort honneste langage
De cetuy Preux.

Bientost après de son amour s'éprit
Fille de Roy, qui volontiers s'offrit
Au bon *Richard*, par second mariage.

Donc s'il vaut mieux ou diable ou femme
avoir,
Et quel des deux bruit plus dans un mesnage?
Ceux qui voudront s'en le pourront savoir
De cetuy Preux.



SUR OGIER LE DANOIS.

Bien à propos s'en vint *Ogier* en France,
Pour le pays de Mescréans monder:
Ja n'est besoin de compter sa vaillance,
Puisqu'ennemis n'osoient le regarder.

Après qu'il eut tout mis en assurance,

De voyager se voulut hasarder.
 En Paradis trouva l'Eau de Jouvence,
 Dont il se fut de vieillesse engarder,
 Bien à propos !

Car par cette Eau, son corps si décrépité,
 Fut transformé, par manière subite,
 En jeune gars, frais, gracieux & droit.

Grand dommage est que ceci soit sornettes !
 Filles connois, qui ne sont pas jeunettes,
 A qui cette Eau de Jouvence viendrait
 Bien à propos !



SUR PIERRE DE PROVENCE.

De tout le monde en mon tems réclamé,
 Fus parangon d'haulte Chevalerie,
 Qui pour l'Amour eut mainte fascherie,
 Encor que bien & loyaument aimé.

A la parfin, s'appaisa la furie
 Du fier destin contre nous animé,
 Et fut l'accord nuptial consommé
 Avecque moy & ma Dame chérie
 De tout le monde.

Francs Chevaliers, qui parmy vos Amours,
Souffrez méshains, traverses & clamours,
Souvenez-vous de *Pierre de Provence*?

Ainsi que luy, joye, s'oulas, répit
D'Amour aurez, s'avez bonne constance,
Maugré Fortune, & mesmes en dépit
De tout le monde.



SUR GALIEN RESTORÉ.

Pardessus tout le siècle ancien prise
L'Enfant *Galien*, hardy aventurier,
Qui mit à chef mainte haute entreprise
Pour les acquerre, & immortel Laurier.

Bastard étoit (car rien on ne déguise)
Et toutefois fut un noble guerrier,
Dont, sans mentir, il semble en bonne guise,
Que telles gens sont à glorifier
Pardessus tout.

Car *Hercules*, *Romulus* & *Bacchus*,
Qui ont jadis tant de Peuples vaincus,
Furent Bastards comme cetuy Prud'homme.

Belles, partant, qui savez fruit porter,

Sans regarder si fort de qui, ni comme,
D'avoir bastards devez bien souhaiter,
Pardeffus tout !



N. B. Quelques personnes prétendent que ces quatre Rondeaux font d'un ancien Evêque de *Rieux*.



LE MERVEILLEUX

SÉDUIT TOUJOURS LE PEUPLE.

LA moindre nouveauté, pour peu qu'elle soit extraordinaire, est presque toujours capable de déranger la cervelle de bien des gens. Ils regardent comme autant de prodiges tout ce qui frappe leur imagination; la contagion gagne avec une rapidité surprenante, même chez les Peuples les plus éclairés; & cette foiblesse, si humiliante pour l'humanité, paroîtroit sans doute exagérée, si nous en avions moins souvent sous les yeux plus d'un exemple.

Un Abbé qui, dans une petite ville du *Piémont*, revenoit un jour de la promenade, étant tout-à-coup tombé dans la rue; la populace l'entourne, le porte dans une maison voisine, où

tous les secours ordinaires ne peuvent le rappeler à la vie. Arrive un Distillateur qui , après lui avoir rempli , sans succès , la bouche d'une liqueur très-spiritueuse ; quelques-uns des assistans courent à la Paroisse la plus voisine, & reviennent avec un Vicaire Savoyard, qu'on prie , à tout hasard , de lui administrer les Sacremens. Sur quoi le bonhomme prétendant d'abord s'assurer de l'état du malade , demanda une lumière , & la lui portoit à la bouche ; lorsqu'un hoquet de la part du prétendu mort , ayant tout-à-coup enflammé la chandelle , le Vicaire & les Assistans , également épouvantés , furent en criant, que *l'Abbé a le diable au corps !* & vont supplier le Curé de le venir exorciser.

Pendant cet intervalle , le hoquet , auteur de cet esclandre , ayant été suivi d'une explosion d'humeurs qui étouffoient le pauvre Abbé , les Exorcistes arrivent avec Croix , Bannières & Bé-

nitier ; & fort surpris de le trouver de bout , sont enfin éclaircis sur la cause de ce prodige par le Distillateur , qui leur apprend , qu'ayant été forcé de quitter pour quelques instans le malade , après lui avoir rempli la bouche de son élixir , le hoquet en le repoussant au dehors , avoit naturellement produit la flamme dont l'assemblée avoit été si vivement électrisée.



LE FILS RELIGIEUX,

Anecdote Anglaise.

AU tems où les Actions du *Mississipi* tournoient la tête des Français, celles de *la Mer du Sud*, avoient le même succès chez les Anglais. Les Actionnaires des unes & des autres, éprouvèrent à peu près le même sort : peu d'entr'eux s'enrichirent, les autres se ruinèrent.

Le Parlement d'Angleterre, (probablement pour consoler en quelque façon les malheureux) ayant ordonné la recherche de ceux des principaux Actionnaires dont l'énorme fortune dans cet Agiot étoit soupçonnée de n'avoir été acquise que par des voies plus que suspectes ; chacun de ces nouveaux *Crésus* étoit tenu de déclarer, sous la

foi du serment, quelle étoit la valeur de ses biens immédiatement avant la naissance du *système* qui les avoit si fort enrichis.

Sur quoi, N. L***, Chevalier Baronet Anglais, vieillard aussi avare qu'opulent, que le serment à faire inquiétoit d'autant plus qu'il avoit gagné davantage; ne sachant trop comment accorder sa conscience avec le desir de conserver les gains exorbitans qu'il avoit faits, imagine enfin en avoir trouvé le moyen.

Il avoit un fils qui, bien que galant homme, presque majeur, & qui depuis longtems, attendoit son consentement pour un mariage qu'il desiroit beaucoup, tiroit à peine du bonhomme une pension suffisante pour le mettre en état de vivre à Londres conformément à sa naissance & aux facultés de son père. C'est à lui seul que le vieillard, après y avoir longtems rêvé, croit

pouvoir se fier dans une circonstance aussi critique qu'intéressante pour un avare timide , eu égard au serment à prêter. Ce fils , d'ailleurs , étant depuis quelque tems , à la campagne , ignoroit plus que probablement , ce qui se passoit à Londres , au sujet de la recherche ordonnée par le Parlement ; & à supposer qu'il en fût quelque chose , il étoit censé ne pouvoir encore être informé de l'ajournement particulier donné contre son père.

Dès-là , tranquille à cet égard , le vieux *Baronet* , après avoir fait un paquet de tout ce que lui avoit valu l'Argiot , le tout en bons billets sur la Banque de Londres , & l'avoir renfermé dans une cassette , bien fermée & bien cachetée , monte en voiture , & va trouver son fils.

Mon cher *George* , (lui dit-il) ta probité m'est de tous tems connue. Un ami qui m'est cher , à qui des raisons

très-fortes & qu'il m'a confiées, ne permettent pas de garder, d'ici à quelques jours, ce que renferme ce coffret, me le remit hier au soir, & je ne pus le refuser.... Mais (te le dirai-je, mon enfant?) la vieilleffe est craintive! & ce maudit coffret, qui peut-être renferme des papiers préjudiciables à l'Etat, m'a si fort tracassé, m'a si fort tourmenté l'esprit, la nuit dernière, que je n'ai pu clore l'œil un instant.... Fais-moi donc le plaisir de le garder, jusqu'à ce qu'il le redemande? Auquel cas, je viendrai sur le champ le reprendre; & tu m'obligeras sensiblement.

Très-volontiers, mon père, (lui dit le jeune homme) heureux de pouvoir vous soulager d'un fardeau dont votre repos est troublé! Soyez donc tranquille à cet égard, & comptez sur moi, comme sur vous-même.

Le lendemain, le père de retour

à Londres, & très-satisfait du succès de son voyage, après avoir dressé l'état de ses biens, conformément à leur valeur, se présente au Tribunal nommé par le Parlement; & où il affirme, en toute sûreté de conscience, que les Actions de *la Mer du Sud* n'ont rien ajouté à la fortune dont il est possesseur; puis, dès le lendemain, court redemander à son fils la cassette.

Il ignoroit que ce même fils, instruit par un ami qui revenoit de la Capitale, du serment que venoit de prêter son père, après avoir jugé de la raison qu'avoit eu le vieillard pour lui confier ce dépôt, avoit pris son parti en conséquence. Aussi, dès que le Baronet se présenta: Mon père, (lui dit-il) je ne puis vous remettre ce dépôt; car j'en fais assez pour être sûr qu'il ne contient rien autre chose que ce que les profits de l'Agiot ont ajouté à votre fortune, & que vous avez cru mettre à couvert

des recherches du Tribunal, en me les confiant.

A ce propos inattendu, le père terrassé de surprise & de crainte pour son cher trésor, voulut envain, tout en balbutiant, insister sur la vérité de la déclaration qu'il lui avoit faite, eu égard aux effets appartenans à l'ami qui lui avoit remis la cassette, & qui venoit de la lui redemander. A la bonne heure ! (répliqua le fils) mais il m'en faut la certitude ; sans quoi, mon père m'est trop cher pour que rien soit capable de me faire contribuer au sort affreux qui l'attendroit dans l'autre vie, suite certaine d'un serment que je saurois être illusoire. Ouvrons donc la cassette ; & si, comme vous l'attestez, elle ne contient en effet que les papiers de votre ami, me voici prêt à vous la rendre. Au cas contraire, & quoiqu'en dise l'ancien Proverbe : *Heureux sont les*

enfans , &c. * Le salut de mon père est & me fera toujours trop précieux , pour que par une lâche condescendance à ses volontés , je me rende coupable d'une collusion , d'où s'ensuivroit la perte de son ame ! A ces mots , & sans attendre la réponse du vieillard , il se mettoit en devoir de rompre la serrure du dépôt ; lorsque le Baronnet , tombant tout à coup à ses pieds : Eh bien , mon fils (s'écria-t-il) pardonne à la foiblesse de ton père ! & je pardonne à la pièce que tu me joues. Partageons le dépôt , & que tout soit dit entre nous.

Nenni , mon père (lui dit l'autre.) Bien plus religieux que vous ne me croyez ; pour mettre votre conscience en paix ; voici ce qu'un si tendre intérêt me suggère. . . . Je touche à ma

* *Heureux sont les enfans , dont les pères sont damnés !*

majorité : comme Tuteur, vous me devez un compte des biens maternels, dont l'objet est considérable? Je vous en donnerai quittance, & le dépôt me restera. Telle est ma résolution, que rien n'aura le pouvoir de changer. Acceptez-la, mon père? Consentez même, par écrit, au mariage très-fortable après lequel j'aspire depuis longtems?.. sans quoi, je pars pour Londres, & remets la cassette au Tribunal.

Tu me tiens, maraud ! (lui dit, en fouriant, le vieux pécheur.) Allons, signons de part & d'autre, & qu'il n'en soit plus parlé.



LA JUSTICE DISTRIBUTIVE,**C O N T E ,***O U Anecdote dramatique , moderne.*

DAMIS, inscrit pour un souper,
Chez une Marquise élégante,
Auroit voulu s'en dispenser :
Mais femme, qui veut, est pressante,
Et rien ne peut la rebuter.

Aussi, malgré sa résistance,
Quelle que fût sa répugnance,
Damis fut forcé de céder.

La Dame, en tous points agréable,
Le voulut auprès d'elle à table ;
Et sans égards pour les temoins,
En l'accablant de petits soins,
Pour se rendre encor plus aimable,
Fit si bien valoir les talens
Du vrai Héros de cette histoire,
Que, reprenant ses agrémens,
Certains soupçons, de teinte noire,

Que *Damis* couvoit, en dedans,
S'éclipsèrent de sa mémoire,
Au point, que par cent traits piquans,
Il enchantâ son Auditoire.

» Pour qui de jouir tient le don,
» De l'Amour ou de la Fortune,
» Le Temps a quatre aîles, dit-on :
» Au cas contraire, il n'en a qu'une. «

Il en eut quatre, ce soir-là :
Sans que s'en doutât l'Assemblée,
La nuit étoit presque écoulée,
Lorsque de table on se leva.

Tandis que, pour gagner son gîte,
Sans bruit, sans cérémonial,
Chacun s'esquivoit, au plus vite ;
La Dame, d'un air amical,
Sous prétexte d'un mot à dire,
(Mot, fait pour flater son espoir !)
Furtivement, fait signe au Sire
De se glisser dans son Boudoir.

Mais las ! il y pénètre, à peine,
Que quatre grands bras, des plus forts,
Tout-à-coup, enchaînant son corps,
Il sent que malgré ses efforts,

Sa résistance devient vaine ;
 D'autant que, par une autre chaîne,
 Que formoient d'autres bras, ses pieds,
 Au plancher lui sembloient liés !

Il en frémit !... Survient la Belle :
 Mon cher Poëte, (lui dit-elle,
 En le fixant, d'un air narquois)
 Je sens, ainsi que je le dois,
 Tout ce que dans cette aventure
 Votre amour-propre doit souffrir !

Mais, dans mon cœur, certaine injure,
 Certaine Épigramme, un peu dure,
 Laisse si cuisante blessure,
 Que rien ne sauroit l'adoucir.

Ainsi, sans espoir d'indulgence,
 Soumettez-vous (même en silence !)
 Au châtement qui vous est dû,
 Seigneur, ou vous êtes perdu.

Mais il est tard... Que l'on commence ?

Alors, un nouvel *Argouzin* *,
 De grosses verges, à la main,

* Bas-Officier de Galères, Gardien & Correcteur
 des Forçats.

INTÉRESSANTES. 6

Instrumentant sur le derrière
Du malencontreux Chevalier,
De la plus sanglante manière,
Uta son arme meurtrière,
Sans l'avoir pu faire crier :
» Tant, rien n'a pouvoir de plier,
» Jusqu'à la plainte, une âme fière » !

Aussi, dès qu'échappé des bras
De ces barbares Satellites,
Ou plutôt, des robustes lacs,
Que formoient leurs ferres maudites,
Il se retrouve en liberté,
Comme l'éclair, qui fend la nue,
Damis s'élance, offre à leur vue,
Deux pistolets, dont chaque soir,
Contre toute attaque imprévue,
Sur-tout en galante entrevue,
Il avoit soin de se pourvoir :
Mais qui, dans cette circonstance .
Qu'un moins brave auroit sù prévoir,
N'avoient rien pu pour sa défense,

» Madame, (dit-il, en riant,
Quoique, tout-au-plus, d'une dent)
» Qui n'écoute que la Vengeance,
» Consulte assez peu la Prudence » .

Tome III.

Q

Sans quoi, vous auriez pu savoir,
 En rendant la mienne un devoir,
 Pour mieux parer à cette alarme,
 Vous prémunir contre cette arme?

Et vous, zélés exécuteurs
 De la sentence de Madame ;
 Vous jugeriez trop mal d'une âme,
 Insensible à tant de faveurs?...

Prenez ces verges?... Prenez, dis-je?...
 Tous deux, avec même vigueur,
 Fustigez mon fustigateur;
 Et qu'à son tour, il vous fustige?...

Obéissez, Marauds?... Sinon,
 Voici, qui m'en fera raison*.

A ce propos, *Messieurs* pâlissent,
 Se regardent.... Puis obéissent.

A vous, Madame, maintenant ?
 — A moi? — Point de bruit !.. A vous-
 même :

La Justice parle; je l'aime,
 Et vous dois un remerciement...

* En leur montrant les Pistolets.

Vous, Ministres de la vengeance,
 Acquitez ma reconnoissance :
 Pour que tous les cinq, désormais,
 Par honneur, forcés au silence,
 Pussions vivre, & mourir en paix?

Ce que sur-tout, de cette histoire,
 Tout Lecteur aura peine à croire,
 C'est qu'à cet arrêt foudroyant,
 Dont tout lui prouvoit la justice,
 La Marquise désespérant,
 Quelque dur que fût son supplice,
 De pouvoir obtenir merci ;
 Loin de montrer, dans sa détresse,
 L'ombre même de la foiblesse,
 L'endura, sans pousser un cri !

Sur quoi, touché de son courage,
Damis lui dit, d'un ton plus doux :
 Pour qu'après ce cruel orage,
 Le calme renaisse entre nous,
 Et que quittes l'un envers l'autre,
 Tous deux faits pour nous rapprocher,
 Sur un débat, tel que le nôtre,
 Nul n'ait rien à se reprocher ;
 Je me croirois très-condamnable,
 Si Madame, de ce Procès,

A tous deux si peu profitable ,
Supportoit seule tous les frais.

Ainsi, Messieurs, pour cette Affaire,
A votre digne Ministère,
Que promet-on? — Douze louis.
— Adieu, Marquise... En voilà fix.

Par M. D. L. P....



EN TOUS ETATS,
ON TROUVE DES HÉROS.

Anecdote Française.

GEOURGE *Maréchal*, né à *Calais*, en 1658, d'un père, Officier d'Infanterie, issu de parens nobles, mais peu riches, ayant été blessé à la bataille de *Rocroi*, s'étoit vu forcé, après la mort de son père, de se livrer à l'étude de la Chirurgie, & ses succès lui avoient mérité la place de Chirurgien-Major de *Gravelines*, petite ville de guerre, entre *Calais* & *Dunkerque*, où il avoit pris femme.

Il y jouissoit de toute la considération que ses talens perfectionnés par la pratique de son art, jointe aux mœurs les plus simples & à la probité la plus in-

tégre , lui avoient acquise ; lorsque s'apercevant du dépérissement de la santé d'un fils unique , âgé d'environ dix-huit ans , digne de toute sa tendresse , & que les progrès qu'il faisoit , sous ses yeux dans la même profession , lui rendoient encore plus cher ; il le prit , un jour , en particulier , & le pressa de lui en dire la cause .

L'extrême embarras du fils , & les détours qu'il employa pour se dispenser de répondre précisément aux questions du Père , n'ayant fait qu'ajouter aux inquiétudes de celui-ci ; il crut pourtant , sans insister davantage sur ce sujet , devoir se borner à l'observer de façon que le secret du jeune homme n'en fût bientôt plus un pour lui .

Mais quelque attentif & quelque éclairé que soit en pareil cas l'œil d'un père , plusieurs jours s'étant écoulés sans que rien confirmât les soupçons qu'il avoit conçus , & les progrès du mal deve-

nant pour lui d'autant plus effrayans; il faifit le moment où le jeune homme fe trouvoit, un jour, avec lui dans fon cabinet, pour en fermer la porte, & pour lui dire : « Vous ne sortirez pas d'ici ,
» mon fils , fans vous être ouvert à
» moi fur la maladie dont la caufe ,
» quelle qu'elle puiffe être, vous conduit auffi rapidement qu'infailliblement au tombeau... Eh! quel fecret, mon cher enfant, devez-vous
» avoir pour un père? Craindriez-vous
» de trop rougir à fes yeux de quelque attachement que vous vous efforcez en vain de vaincre; ou des fuites de quelque foibleffe, que votre
» âge a toujours droit de rendre fi pardonnables?... Eh! n'ai-je pas été jeune,
» ainfi que vous?... Parlez donc, mon
» fils? C'est un père, c'est un ami qui
» vous en prie; & s'il le faut, qui
» vous l'ordonne, au nom de ce que
» vous lui devez, autant qu'à votre mère,

» qui meurt , ainsi que moi , d'inquié-
» tude , eu égard à l'état aussi déplora-
» ble que menaçant de votre santé ? »

» Hélas ! mon père (lui dit le malade ,
» en tombant dans ses bras) l'excès de
» vos bontés , quelle que pût être ma
» répugnance à vous faire l'aveu d'une
» foiblesse dont j'aurois pu rougir à
» vos yeux , m'eût-il permis de résister
» si long-tems à ce tendre intérêt que
» ma situation vous inspire ? . . . Non ,
» mon père ; non , mon ami ! (puisque
» vous m'honorez de ce titre) mais
» mon mal procède d'une cause que
» je craignois d'autant plus de vous
» confier , que j'ai assez profité de
» vos instructions pour être convaincu ,
» que rien maintenant ne fauroit la dé-
» truire . . . Et vous-même en pourrez
» bientôt juger. »

A ce propos , le père frémissant ,
après avoir interrogé son fils sur la na-
ture de ses souffrances , & s'être assuré

tant par les mains que par les yeux, de leur funeste cause, finit par prier le malade de le laisser, jusqu'au lendemain, à ses réflexions; & sur-tout, de ne rien dire à sa mère du résultat de leur entretien.

Le jour suivant, tandis que son épouse étoit partie, il le rappelle dans son cabinet.

« Mon enfant, (lui dit il, en l'embrassant) ta mort, que tu paroîs envisager avec tant de sang froid, entraîneroit plus que probablement, la mienne.... Puis-je compter assez sur ton courage, pour espérer que tu consentes à une opération douloureuse, que ta situation rend si pressante, qu'un jour perdu, peut m'ôter tout espoir? Sans elle, tu es mort; par elle, tu peux revivre.... Et contre un mal, dont la fuite est une mort certaine, que risque-t-on d'em-

» ployer un remède , quelque extrême
» qu'il soit , & dont rien , jusqu'ici , ne
» me prouva l'inefficacité ? Auquel ton
» père même (à quoi qu'il puisse s'ex-
» poser) ne balance pas de hazarder sa
» main ? »

» Ah ! mon père ! (s'écria le jeune
» homme , dans un transport , où la
» surprise , la joie & l'admiration , écla-
» toient à la fois) Ah , mon digne &
» respectable père ! Comptez sur mon
» courage ; & disposez d'un fils , qui
» déjà se croit trop heureux d'avoir
» trouvé dans votre cœur des senti-
» mens pour lui , dont rien jamais ne
» pourra l'acquitter envers vous. —
» Eh bien , mon fils , puisque tu sens
» combien , en cette occasion , le secret
» nous est nécessaire ; & que ta fer-
» meté , non-seulement me rassure
» moi-même , mais semble justifier dans
» mon cœur l'espoir de te sauver ; écoute,
» & vois si le projet que j'ai conçu ,

« n'a rien qui puisse te déplaire?...
 » Dès Dimanche prochain, (c'est-à-dire,
 « dans trois jours) tandis que tout ce
 » qui compose ma maison se fera ren-
 » du, suivant l'usage, à la Paroisse;
 » on viendra m'y chercher pour un
 » prétendu malade, en grand danger :
 » je t'ordonnerai de m'y suivre. Et
 » sans que ta mère puisse rien soup-
 » çonner de mon dessein, nous nous
 » rendrons ici, où j'aurai tout préparé
 » pour l'opération, d'où dépend ta vie
 » & la mienne... Y consens-tu, mon
 » fils ? — Oui, mon père, & vous
 » pouvez compter sur mon courage. —
 » En ce cas, terminons donc enfin un
 » entretien, dont la longueur pourroit
 » allarmer ta mère; & joins tes vœux
 » aux miens, pour que le Ciel daigne
 » concourir au succès de mon entre-
 » prise. »

Au jour fixé, l'Opération, que le
 jeune homme supportoit en Héros,

étoit presque finie ; lorsque la mère arrivant de l'Eglise , & passant dans un cabinet , au rez de chauffée , y vit quelques gouttes de sang tombant du plancher d'en haut , & pouffa des cris qui bientôt attirèrent tout ce qui composoit son domestique.

« Montez vite , là haut ? (s'écria-t-elle) , & voyez d'où part ceci ? »

La porte est fermée , Madame , (lui dirent-ils , en revenant.) — Fermée ? & le sang coule encore ! . . . Ah , Ciel , mon mari , mon fils même , tous les deux sont assassinés !

Cette Dame alors , perdant la tête , vole à la fenêtre , appelle à grands cris le secours des citoyens , qui sortoient de l'Eglise , & dont en un instant la maison est remplie ; elle leur fait part de ses craintes , les presse de monter au cabinet de son mari ; & si personne ne répond , d'en enfoncer la porte.

Pendant tout ce tumulte , & sans

que rien eût le pouvoir de le distraire , le père achevoit son Opération.

Dès qu'il l'eut terminée : « Monsieur , (dit-il , en ouvrant , au Commandant de la ville , que cet esclandre venoit aussi d'attirer chez lui) « Vous voyez » le plus heureux , ou le plus malheureux des pères ! .. Mon fils alloit » mourir victime d'une maladie , que » tout autre eût regardée comme incurable J'ai tout risqué , dans l'espérance d'y apporter remède. Si le » succès remplit mes vœux , nous vivrons l'un & l'autre . . . Au contraire , » je suis son assassin , & le suivrai sans » me plaindre au tombeau. »

La réputation de *Maréchal* étoit trop solidement établie , pour que le Commandant & les témoins de cette scène , aussi neuve qu'intéressante , ne fussent pas touchés de ce spectacle.

Aussi le Commandant , après les avoir tous congédiés , n'eut-il rien de plus

pressé que de descendre chez la Dame ; qu'il trouva plus morte que vive , & de la rassurer sur le sort de son époux & de son fils , en partant de la confiance que lui inspiroient les talens généralement connus du courageux Opérateur.

Le succès de sa tentative fut en effet heureux , au point , qu'en moins d'un mois , son fils , recouvrant la santé , combla de joie & sa famille & la ville entière. *



Une âme sensible , à qui l'Editeur demandoit son sentiment sur cette Anecdote , qu'il venoit de jeter sur le pa-

* L'Editeur qui , très-jeune encore , a plus d'une fois , entendu raconter cette histoire à son père , qui avoit beaucoup connu *Maréchal* , ne peut aujourd'hui se rappeler , précisément , qu'elle étoit la maladie dont il s'agit.

pier, ne lui fit d'autre réponse, que celle de s'écrier : **QUEL PÈRE ! QUEL FILS.**



N. B. Ce fils est ce même *Maréchal*, qui après la mort de son père, étant venu s'établir à Paris, se distingua tellement dans son art, qu'après y avoir acquis la réputation la plus brillante & la mieux méritée ; appelé à Versailles pour être consulté sur une maladie de *Louis XIV*, loin de profiter de cette occasion pour sa fortune, revint à la Capitale, après avoir donné son avis. Qui succéda à *Félix* dans la place de Premier Chirurgien du Roi, & trois ans après obtint une charge de Maître d'Hôtel, & des lettres de Noblesse, dont il auroit pu se passer, en faisant revivre celle de ses ayeux.

Cet habile homme mourut en 1736, à 76 ans, dans sa Terre de *Bièvre*,

què *Louis XIV*, toujours grand en toutes choses, avoit en sa faveur, érigée en Marquisat.

Sa Postérité subsiste encore à Paris, avec honneur, sur-tout dans le Marquis de *Bièvre* * qui, jeune encore, vient de se distinguer dans sa Comédie du *Séducteur*, en cinq actes & en vers, (entreprise de tous tems, très-difficile, & sur-tout aujourd'hui!) par un succès que la lecture même n'a point affoibli.

* Son arrière petit-fils, Mestre-de-camp de Cavalerie, Ecuyer ordinaire de MONSIEUR, &c....



TRAITS HISTORIQUES,
ET AUTRES.

LOUIS XIV, passant par *Reims*, en 1666, fut harangué par le Maire, qui lui présenta des bouteilles de vin, & des poires de *Rouffelet sèches*, avec ces mots : *Sire, nous apportons à Votre Majesté, notre Vin, nos Paires & nos cœurs : c'est tout ce que nous avons de meilleur dans notre Ville.*

Le Roi lui frappa (en souriant) sur l'épaule, en lui disant : *Voilà comme j'aime les Harangues !*



Bourvalais, riche Maltôtier, demandoit un jour à *Madame Cornuel*, ce que c'étoit que l'Opulence ?.... *C'est,*

lui répondit-elle, *l'avantage qu'un Maud peut avoir sur un honnête-homme.*



M. de Turenne disoit d'un poltron :
*Que des trois operations de l'esprit ,
il n'avoit que l'apprehension.*



Le Duc d'Uzès , promettoit un jour
au Poëte *Théophile* ; de le porter en
toute occasion : c'est-à-dire , de l'aider
de ses services. A quoi l'autre répon-
dit , sur le champ :

Monseigneur , je vous remercie :
Tant d'honneur je n'ai mérité !
Car si de vous j'étois porté ,
On me prendroit pour le Messie.



Le Duc *Charles de Lorraine*, se voyant,
un jour , avec quinze Princes Alle-
mands, de mauvaise intelligence entre

eux, contre l'armée de France, commandée par M. de Turenne, dit par un espèce d'esprit profétique : *Nous voilà seize Princes, par la grace de Dieu, qui allons être battus de la façon d'un seul Prince, par la grace du Roi de France.* Ce qui, en effet, arriva.



Augustin Carache, frère d'Annibal, ayant fait un grand discours à la louange de ce groupe admirable de Laocoon & de ses enfans ; comme on s'étonnoit qu'Annibal ne disoit rien sur ce Chef-d'œuvre, qui a fait l'admiration de tant de siècles ; Annibal prit un crayon, & le dessina contre le mur de la salle, aussi exactement que s'il l'avoit eu sous les yeux. Puis, se tournant vers son frère : Les Poètes (dit-il) peignent avec la parole ; & les Peintres parlent avec le pinceau.



Jean de Montluc, Evêque de *Valence*, frère du fameux *Blaise*, Maréchal de France, ne se repentit jamais d'être attaché à la Religion, qu'après qu'il eut goûté les plaisirs du monde dans ses différentes Ambassades. Aussi son frère dit-il, dans ses *Mémoires*, qu'assistant, un jour, à une haute Messe où cet Evêque pontificioit ; comme il eût entonné *Credo in Deum*, il se retourna vers les Gentilshommes de sa compagnie ; en leur disant : *Qu'il prenoit acte de ce que son frère, l'Evêque, croyoit en Dieu, n'y ayant pas cru jusqu'alors.*



Le Cardinal de *Richelieu* avoit une troupe de Musiciens, au nombre desquels étoit un Abbé, qui jouoit supérieurement de la basse de viole, alors extrêmement en vogue. Cet Abbé, très-

borné d'ailleurs, & cependant assez méchant, avoit le front très-étroit. Sur quoi l'Abbé *de Boisrobert*, qui avoit eu à s'en plaindre, & qui ne cherchoit que les occasions de divertir le Cardinal, feignit un jour de se réconcilier avec le Musicien ; & pour lui prouver qu'il étoit sans rancune, l'avertit que s'il vouloit profiter de l'estime que Son Eminence avoit pour lui, il falloit qu'il se hâtât de lui demander l'Abbaye de *Crâne-étroit*, dont le Titulaire venoit (lui avoit-on dit) de mourir. Et au cas qu'il vous l'accorde (ajouta *Boisrobert*) vous irez sur le champ chez le Secrétaire de S. E., pour qu'il vous dise dans quelle Province est cette Abbaye.

Après beaucoup de remercimens & de protestations de se ressouvenir du bon avis qu'il lui donnoit, l'Abbé vole chez le Ministre, & lui demande l'Abbaye de *Crâne-étroit*. Le Cardinal qui

dans le moment se douta que cet homme n'avoit pu lui être envoyé que par *Bois-robot*, faisant effort pour conserver son sérieux, lui dit : Oui da, M. l'Abbé, je vous accorde, avec plaisir, l'Abbaye de *Crâne-étroit* ; & je ne doute point que vous ne la conserviez le reste de vos jours.

Alors, l'Abbé, comblé d'aïse, ne perd point de tems, & va du même pas, chez le Secrétaire du Ministre, homme très-grave & n'aimant point à rire ; qui, sur la demande de l'Abbé, imaginant qu'il étoit envoyé pour se moquer de lui, après l'avoir toisé de la tête aux pieds, lui dit, de l'air & du ton le plus méprisant : *Que Diable venez-vous me lanterner, avec votre Abbaye de CRANE-ÉTROIT? . . . Apprenez, Monsieur le Visionnaire, que cette Abbaye ne subsiste que sur votre front? & laissez-moi en paix.*

Le pauvre Abbé, sentant alors qu'il

étoit joué , se hâta de se retirer chez lui , pour se soustraire , sur-tout dans les premiers momens , à la risée des courtisans du Cardinal.



Lorsque la Reine *Christine de Suède* vint en France , en 1656 , *Louis XIV* , impatient de voir une Souveraine dont la Renommée l'avoit si souvent entretenu , s'étoit rendu , avec *Monsieur* , au château de *Chantilly* , dans le dessein de la voir sans en être connu. Le Cardinal *Mazarin* , ayant en conséquence , présenté les deux frères à cette Reine , comme deux jeunes Gentilshommes qui desiroient la saluer ; le Roi s'approcha d'elle avec respect , & la complimenta avec tant de dignité , que *Christine* , qui le devina sur le champ , ne put s'empêcher de s'écrier : *Que ce jeune Gentilhomme possédoit , au plus haut degré , les qualités d'un très-grand Roi !*



Le Baron des Coutures, dont nous avons une traduction de *Lucrece*, ayant appris que ses créanciers (car il en avoit & n'en rougissoit pas) avoient obtenu une sentence contre lui , & qu'ils projettoient de faire vendre ses meubles , se hâta de les prévenir , en les faisant enlever , sans bruit , dès la nuit même. Un Huissier étant arrivé , le lendemain , & ne trouvant personne chez lui , fit appeller un Commissaire , & ouvrir la porte par un Serrurier. Mais très-étonné de ne trouver que les quatre murailles , ils le furent un peu plus encore , en y lisant ces quatre vers , en très-gros caractères :

Créanciers , maudite Canaille ,
 Commissaires , Huissiers , Recors ,
 Vous aurez bien le Diable au corps ,
 Si vous emportez la muraille !



Un

Un Ministre du *Grand-Seigneur*, arrivant de Constantinople à Rome, avoit tellement dans la tête les grandeurs de l'Empire *Ottoman*, que faisant sa harangue au Pape *Léon X*; après l'avoir appelé comme *Saint Bernard*: *ABEL*, par sa primauté, *NOÉ* par son Gouvernement, *MELCHISE-DECH* par ses ordres, *AARON* par sa dignité, il ajouta comme une expression superlative à toutes les autres: *Il Sultano della Chiesa Catholica, e il Grand Turco delli Christiani.*



Le Poëte *Lignière* étoit fort satyrique; & malheur à ceux qui se trouvoient en butte à l'humeur qui souvent le dominoit! Tout le monde a sù ce qu'il en a coûté au pauvre *Chapelain*, pour avoir été un peu trop sincère avec lui. Les particularités de cette fameuse querelle sont, que *Lignière* étant

venu montrer des vers à *Chapelain* :
 « M. le Chevalier (lui dit celui-ci ,
 » après en avoir pris lecture) vous
 » avez beaucoup d'esprit & de bonnes
 » ruses. C'en est assez pour être heu-
 » reux : ne faites plus de vers. La qua-
 » lité de Poëte, à moins d'être supé-
 » rieur, est méprisable dans un homme
 » de qualité comme vous. »

Lignière outré de ce propos, plus choquant à son gré que si *Chapelain* lui eût dit que ses vers étoient mauvais, résolut de s'en venger, & fit cette ingénieuse Parodie *du Cid*, que l'on attribue faussement à *Boileau*, qui n'en a fait que la dernière scène. *Furetière* fit les stances ; & *Boileau* trouva la Pièce assez plaisante, pour ne point dire qu'il n'en étoit pas l'Auteur.

Lignière n'étoit rien moins que dévot ; & *Boileau* qui ne cherchoit que l'occasion de lui donner un coup de dent, dit un jour, assez plaisamment, en par-

lant de lui : « Que le seul acte de Religion qu'eût jamais fait cet homme , » étoit d'avoir bu toute l'eau d'un bénitier , parcequ'une de ses Maîtresses y avoit trempé le bout du doigt. »



M. *Moisenette de Brioux*, Conseiller au Parlement de *Metz*, demouroit à *Caën*, sa patrie, où il tenoit Académie de Beaux Esprits, & faisoit fort bien des vers latins. C'est de lui qu'est cette Epitaphe Française du Fameux *Scarron* :

Voir les Ris tout en pleurs , est une étrange chose ,

Et qui surprend d'abord.

Mais qui ne surprend plus , quand on en fait la cause :

Hélas ! leur père est mort.



Le Marquis *D****, vrai petit-maitre ,

R ij

qui en vouloit au vieux *Scaramouche*, étant un jour à la Comédie Italienne, jetta aux pieds de cet Acteur, une paire de petites cornes de chevreuril, en lui criant : *Qu'il ramassât ses cornes. Scaramouche* les prit, & après s'être tâté le front, les lui rejeta, en lui criant : *Monsieur, j'ai encore mes cornes : il faut que celles-ci soient les vôtres.*



Ferdinand (dit le *Catholique*) est peut-être le plus grand Roi qu'ait jamais eu l'Espagne, mais en même tems le plus fin, le plus fourbe & le plus cruel des hommes. Le trait suivant peut en faire juger : En témoignant à son Vice-Roi de *Naples* son mécontentement de ce qu'un Courier de la Cour de Rome avoit publié dans ce Royaume un Mandat de cette Cour, voici ce qu'il lui écrit :

« Ayez soin de faire une extrême

» diligence pour rattrapper le Courier
 » qui vous a présenté ledit Brevet ,
 » s'il est encore dans le Royaume ;
 » & si vous pouvez l'avoir , faites en
 » sorte qu'il renonce , & qu'il se dé-
 » porte de la signification qu'il vous
 » en a faite , par un bon acte que
 » vous lui en ferez passer , & faites-
 » le pendre ensuite , sur le champ * .
 » Que si vous ne pouviez pas le ra-
 » traper , faites prendre ceux qui l'ont
 » assisté , & en faites faire bonne jus-
 » tice par nos *Juges d'Ascoli* ; & qu'ils
 » soient si bien recommandés dans des
 » cachots du *Château neuf* , que per-
 » sonne ne sache ce qu'ils feront de-
 » venus. Obligez-les aussi de rétrac-
 » ter & de se désister de tout tel acte
 » que ce puisse être qu'ils auront pas-
 » sé en cette occasion . . . Qu'on dise

* Quel étoit donc le crime de ce pauvre Courier ? . . .

» & qu'on fasse à Rome tel rapport
 » au Pape qu'on voudra, ne vous en
 » souciez pas *. C'est ce que nous vous
 » mandons bien expressement, &c.

Donné en la ville de *Burgos*, le
 22 Mai 1508.

Signé, MOI LE ROI.

ALARÇON, Secrétaire.



D'Aubigné **, en parlant de *Jeanne d'Albret*, mère du Roi *Henri IV* :
 » Femme (dit-il) n'ayant de femme
 » que le sexe, entière aux choses viriles,
 » l'esprit puissant aux grandes affaires,
 » le cœur invincible aux grandes ad-
 » versités. »

Tacite a-t-il jamais mieux peint ?

* Quelle Catholicité !

** Dans ses Mémoires.



André del Castagne, Peintre Italien, secrettement jaloux des talens de *Dominique*, son intime ami, l'attend au coin d'une rue de *Florence*, & l'assassine. *Dominique* blessé, se fait porter chez son ami *Castagne*, & meurt dans ses bras.

Quel sujet pour un Drame, bien noir?



Galeazzo, Duc de *Milan*, en accordant des lettres de Noblesse & de grands privilèges à la famille *del Maino*, dont étoit une de ses Maîtresses, y inféra le motif suivant :

Ob delectationem corporis ab illâ nobis præstitam.



Racine & *Boileau* s'entrenoient un jour avec Madame de *Maintenon*, de

la Poësie ; & *Boileau* déclamant avec chaleur contre la Poësie burlesque , dit , dans sa colère : « heureusement ce mi- » sérible goût est presque passé ! On ne » lit plus *Scarron* même , que dans les » Provinces. » Son ami rompit cette conversation le plutôt qu'il lui fut possible ; & lorsqu'ils furent seuls : Pourquoi donc (lui dit-il) parlez-vous devant elle , de ce pauvre *Scarron* ? Ignorez-vous l'intérêt qu'elle doit y prendre ? — *Hélas , non , mon ami !* (s'écria le satyrique) *Mais c'est toujours la première chose que j'oublie , quand je la vois.*



Malgré la remontrance de son ami , *Boileau* , un jour , au lever du Roi , eut encore la même distraction. On y parloit de la mort du Comédien *Poiffon*. C'est une perte , (dit le Roi) il étoit bon Comédien . . . Oui , reprit *Boileau* , pour faire un *Don Japhet d'Armenie* :

il ne brilloit que dans ces misérables Pièces de *Scarron*. *Racine* lui fit signe de se taire ; & lui dit , en particulier : Je ne puis plus paroître avec vous à la Cour , si vous continuez d'être si imprudent. *J'en suis honteux !* (lui répondit l'autre) *mais quel est l'homme à qui il n'échappe point une sottise ?*



Philippe Sidnay, Auteur du Roman de *l'Arcadie*, sous le règne d'*Elisabeth*, ayant été blessé à la cuisse dans une rencontre des Anglais & des Espagnols, près de *Zutphen*, en Hollande, étant dévoré de soif, on parvint à lui trouver une bouteille de liqueur. Comme il alloit boire, un pauvre Soldat, dans un état aussi déplorable que le sien, apporté près de lui, tout sanglant, & défiguré, tournoit ses yeux mourans sur cette bouteille. *Sidney* le remar-

que, & la lui donne, en lui disant :
« Mon brave ami ! je vois que ton be-
» soin est encore plus grand que le
» mien. »



S U R

JUSTE OU JOSSE VONDEL ;

CELEBRE Auteur Dramatique
Hollandais.

CE Poëte est aux yeux des Hollan-
dais , ce qu'est *Shakespéare* à ceux des
Anglais. Mais l'un étant aussi peu connu
en France que l'autre l'est assez géné-
ralement aujourd'hui, nous croyons de-
voir au goût de la Nation pour le Théâ-
tre , en attendant que quelque Littéra-
teur entreprenne la Traduction des meil-
leurs Ouvrages de *Vondel*, de donner une
légère idée de ses talens dramatiques.

Il nâquit en 1587, de parens *Ana-
batistes*, quitta cette Secte, & mourut
dans le sein de l'Eglise Catholique ,
en 1679, à 91 ans. Il avoit débuté

R vj

dans le monde, par lever une boutique de bas ; mais il finit par en laisser la direction à sa femme, pour se livrer absolument à la Poësie.

On ne peut disconvénir que ce Poëte n'eût beaucoup de génie, & l'on crut même pouvoir dire, à peu près de lui, ce que *la Motte Houdart*, a dit d'*Homère*, dans quelque pays qu'il eût vécu, il eût été un grand Poëte. Et que si, dès sa jeunesse il eût perfectionné ses talens par l'étude, puisé le bon goût dans les sources antiques, & vécu dans un pays ainsi que dans un siècle où la Poësie eût été cultivée, il est plus que probable, (à ce qu'ajoutent ses zélés partisans) que ses Ouvrages eussent égalé, ou même surpassé ce que les anciens & les modernes ont fait de plus excellent. Mais, par malheur, il arriva sur le *Parnasse*, sans le secours d'aucune étude. Il touchoit à sa trentième année, lorsqu'il s'avisa

d'apprendre le latin, peu de tems après la langue Française, & il en avoit trente-six lorsqu'il se fit enseigner la Logique, alors plus propre à gâter le bon sens, qu'à le cultiver & le polir; qui n'apprenoit, en un mot, qu'à chicaner, avec quelque méthode.

Le Tragique étoit son fort; & c'est à quoi nous nous bornons maintenant.

On fait que la Tragédie doit être une action, grande, intéressante & vraisemblable; & que l'art de la mettre en œuvre, consiste à y attacher le spectateur, en agitant ses passions, qu'il ne faut jamais laisser refroidir, & qu'il faut au contraire augmenter, jusqu'à ce que le dénouement vienne saisir le cœur dans son plus grand trouble.

Or, l'on peut dire d'abord, que *Vondel* n'a pas toujours bien choisi ses sujets, qui, pour la plûpart, sont tirés de l'Écriture sainte. Si c'est la dévotion

qui a déterminé ce choix , on conviendra , probablement , que cette dévotion étoit mal entendue. Qu'on ne fuit le spectacle que dans l'intention de s'amuser , & non pas pour y entendre des sermons , qui touchent d'autant moins dans la bouche d'un Comedien , qu'il en est peu qui se soient distingués par une piété exemplaire. Ajoutons à ceci , que les mystères & les miracles , que l'on regarde avec respect dans les Auteurs sacrés , étant sur le Théâtre hors de leur situation naturelle , on a de la peine à les considérer là , comme les objets d'une foi qui impose silence à nos lumières bornées , & qu'on ose ne pas trouver vraisemblables. Que ce que nous croyons dans un sermon , peut aisément nous trouver incroyables dans une Tragédie , où le sujet doit toujours être plus vraisemblable que vrai. Que mettre enfin ces objets respectables sur la scène , c'est ressembler à cette troupe

grossière de Pélerins , qui introduisit la Tragédie en France :

*Et sottement crédule en sa simplicité,
Joua les Saints, la Vierge, & Dieu, par pitié!*

Nous ne parlerons point ici d'une pièce de notre Auteur , intitulée *la Pâque*, ou *la délivrance du peuple d'Israël*, où Dieu même est le principal Personnage. Quoique cet Ouvrage ait attiré quelque estime à l'Auteur , il en a reconnu lui-même la foiblesse, pour ne pas dire l'absurdité.

Mais , disons quelque chose d'une Tragédie, plus généralement approuvée. Elle a pour titre *Les Frères*, & roule sur la manière dont le Roi *David* livra , par ordre de Dieu , les enfans de *Saül* aux *Gabaonites*, qui les pendirent. Sera-t-il difficile de faire sentir , qu'un pareil sujet n'est rien moins que propre à la scène ? Qu'une action de cette espèce choque trop les notions com-

munes, pour ne pas offenser les spectateurs qui, pour n'en être pas révoltés, ont besoin de toute leur vénération pour l'Être souverain dont les jugemens ne sont pas à notre foible portée?

Mais voici quelque chose, bien plus digne de remarque. . . . Est-il croyable qu'avec un peu de sens commun, on ait pu mettre sur le théâtre la *Rébellion des mauvais Anges*, & leur chute, arrivée par la passion que le Diable avoit conçue pour *Eve*? C'est pourtant le célèbre *Vondel* qui a tenté cette étrange entreprise; & qui l'auroit exécutée, sans les cris des Théologiens, qui rendirent inutile le Ciel qu'on avoit préparé, à grands frais, sur le Théâtre d'*Amsterdam*. Cette singulière Tragédie se trouve cependant imprimée dans les *Œuvres de Vondel*, sous le titre de *Lucifer*!

S'il ne choisit pas toujours ses sujets avec adresse, on peut dire avec fon-

dement , qu'il les met rarement bien en œuvre ; l'excessive longueur des scènes , & les Chœurs qu'il y fait intervenir , à la manière des anciens , en rendent presque toujours l'action aussi traînante que languissante. Souvent un acte très-long ne contient que deux scènes , & quelquefois qu'une seule ; & il n'est pas rare d'y voir un Acteur , réciter sans interruption , jusqu'à trois ou quatre cens vers. Les Chœurs n'y sont guères plus laconiques , & ne servent communément qu'à répéter par un verbiage ennuyeux , ce qu'on n'a déjà que trop suffisamment entendu par la bouche des Acteurs.

Mais examinons un peu plus particulièrement quelques-unes des pièces du rival de *Shakespeare*.

Celle qui est intitulée *Jérusalem détruite* , n'en est pas la moins admirée. N'allez pas croire cependant que la ruine de cette fameuse ville en soit

le sujet : car dès le commencement du premier Acte , elle est déjà prise. Le reste ne contient que de vraies gasconades , de la dureté de la part des Romains , & de longues lamentations des Juifs , sans entrevoir aucune action déterminée sur laquelle doit rouler la Pièce. Après un Monologue de *Joseph* , l'un des Personnages , arrivent *Titus* & *Librarius* (nom assez bizarre , pour un Capitaine Romain) uniquement pour faire un pompeux Panégyrique du Vainqueur. Ce qu'il y a de plus singulier , c'est que ce n'est pas le *Centurion* qui s'en charge : c'est *Titus* lui-même qui s'élève jusqu'aux nues dans une tirade de plus de cent vers , auxquels *Librarius* ajoute encore , en comparant son Général à *César* , & sur lequel il lui donne , très-nettement , la préférence....

Parmi les *Juifs* , dont on entend les lamentations , la *Fille de Sion* tient un

rang distingué. C'est une grande Princesse , escortée d'un grand nombre de Dames d'honneur , dont les doléances monotônes ne peuvent rien sur la dureté du Vainqueur ; & qui piquée enfin de l'inutilité de ses efforts , va se cacher dans les ruines de la ville , d'où elle est tirée par des soldats , pour servir d'ornement au triomphe du cruel *Titus*.

On présume aisément qu'une Tragédie de cette espèce n'étoit guère susceptible d'un dénouement supportable. Il falloit cependant qu'elle en eût un , au cinquième acte ; & la chose étoit d'autant plus difficile , que la Pièce étant aussi dénuée d'action que d'intrigue, l'Auteur n'a cru pouvoir se tirer d'affaire , qu'au moyen d'une seule scène qui compose entièrement cet acte. C'est *Siméon* , Evêque de *Jérusalem* , qui s'étoit enfui , & qui revient de nouveau sur les ruines de son Diocèse. Un Cen-

turion qui le rencontre , le prend pour un espion. Mais le Prélat se tire d'affaire , en déclarant qu'il est de la secte paisible des Chrétiens. Arrive alors un Ange , qui pour le consoler , lui dit que la destruction de cette ville avoit été depuis longtems prédite par les Prophètes , pour venger l'Eternel de l'endurcissement des Juifs. Après cette espèce de sermon , qui dans l'Ouvrage imprimé , contient neuf grandes pages in-4°. La toile tombe , & la Pièce est finie.

Passons maintenant à une autre Tragédie du même Auteur , plus estimée encore que celle-ci , & plus digne , en effet , de l'être.

Le sujet est la *Prise d'Amsterdam* , par ceux du parti de *Florent V. Comte de Hollande* , tué par *Gérard de Valsen*. Celui-ci étoit neveu de *Gisbert d'Amstel* , Seigneur de cette malheureuse ville ; & il avoit entrepris cet affassinat , parce que le Comte *Flo-*

rent avoit fait violence à sa femme : c'est pourquoi cette ville fut enveloppée dans la vengeance qu'on exerça contre le meurtrier. *Amsterdam* fut prise , à peu près comme *Troye* : les ennemis ayant feint de se retirer , avoient abandonné un grand vaisseau qui , sous des fagots , cacheoit l'élite de leurs Guerriers ; & les assiégés ayant traîné ce vaisseau dans leur ville , le reste se devine aisément,

Cet événement , arrivé la nuit de *Noël* , donne beau jeu à l'Auteur pour répandre , à son ordinaire , beaucoup d'onction sur le Théâtre : où l'on voit , à cette occasion des Evêques , des Abbés , des Abbeſſes , des Moines & des Religieuses , qui parlent tous d'une manière conforme à leur profession.

On y voit l'épouse de *Gisbert d'Amſtel* , pour ainsi dire , à sa toilette , endossant son *habit des Dimanches* , pour aller à l'Eglise ; & l'on entend chanter

des Hymnes adaptées à la célébration d'une fête si solennelle. L'Evêque d'*Utrecht* enfin y entonne le Cantique de *Siméon*, en beaux vers Hollandais.

Presque toute la ville étant livrée à la fureur de l'ennemi, qui retrace fidèlement le tableau du sac de *Troye*, *Gisbert* retiré dans une maison de défense, veut faire embarquer sa femme & ses enfans, pour les dérober au glaive du vainqueur. Mais cette fidèle épouse, décidée à subir le même sort que son époux, ne peut absolument se résoudre à le quitter. Sur quoi grande contestation, grand combat de tendresse mutuelle, dans lequel interviennent les enfans, ce qui rend la situation si pathétique & si longue, que l'Ange *Raphaël* est député du Ciel pour la terminer. Il leur ordonne de se réfugier dans *la Prusse*, où il leur promet une félicité durable. Et pour achever de les consoler du malheur d'abandonner leur

patrie , il leur annonce la future grandeur d'*Amsterdam* , ainsi que le changement de culte qui doit y arriver dès qu'elle seroit affranchie de la tyrannie Espagnole : mais pourtant en les exhortant à ne jamais abandonner la foi de leurs ancêtres.

Sur quoi nous devons faire observer au Lecteur , que *Vondel* , né *Anabatiste* , avoit embrassé depuis le parti des *Arminiens*. Mais que sur ses vieux ans , étant devenu Catholique Romain , il en ramenoit très-fréquamment le culte sur le Théâtre , au point de scandaliser ses plus grands admirateurs.

Dans le tems que la Muse de *Vondel* étoit encore *Arminienne* , le Prince *Maurice d'Orange* , lui fournit un beau sujet de Tragédie , en faisant périr sur l'échaffaud le grand Pensionnaire *Olden Barnevelt*. Pour exposer cette action à l'horreur du public , l'Auteur fit une pièce allégorique , dont le

sujet étoit la mort de *Palamède*, accusé par *Ulyffe*. L'allégorie est assez généralement bien suivie dans cet Ouvrage, hormis qu'au lieu d'y observer le costume des Grecs, à l'égard de l'habillement de leurs Prêtres, ils n'y paroissent que sous celui des Ministres Hollandois; & que *Palamède*, quoiqu'il soit encore jeune, y est introduit comme un vieillard, pour qu'il eût plus de conformité avec *Olden Barnevelt*.

Cette pièce irrita vivement le Prince *Maurice*, instigateur de ce meurtre. On voulut même faire le procès à l'Auteur. Mais il en fut quitte pour une amende de 300 florins.

Malgré ces remarques particulières sur les principaux Ouvrages dramatiques de *Vondel*, l'équité ne nous permet cependant point de taire, que quoiqu'ils péchent tous, & du côté du plan, & du côté des règles, & sur-tout des convenances théâtrales, les fruits de sa Muse
offrent

offrent souvent tant de génie joint à une imagination aussi noble que poétique, qu'on souffre de le voir tomber si fréquemment dans l'enflure & dans la bassesse.

On peut dire, en un mot de *Vondel*, ainsi que du petit nombre de ces Auteurs célèbres dans leurs pays, & qui n'ont eu que du génie, tels que *le Dante* en Italie, *Shakespeare* en Angleterre, *Lopès de Véga* en Espagne, &c.

*C'est un diamant brut, tel qu'il sort de la terre :
Mais c'est un diamant, qui, taillé, pourroit
plaire,
Même aux yeux des Français, &c.*



LA RESSUSCITÉE.

FEU M. *d'Au****, Premier Président au Grand Conseil, parti de Paris, il y a 35 ou 40 ans, pour le Languedoc, où les domaines, négligés depuis longtems exigeoient sa présence, & obligé de séjourner pendant quelques semaines à *P****, y fut accueilli & fêté de manière à se voir convaincu que la réputation que de tous les tems se sont acquise les habitans de cette aimable ville, n'avoit rien d'exagéré.

A travers tous les agrémens qu'il rencontroit dans *P****, une des choses qui le surprit & lui plut davantage, ce fut une vieille Comtesse, dont le château n'étoit qu'à une petite lieue de-là, qui presque tous les jours invitée chez les personnes qui régaloient

le Président, ne manquoit presque jamais de s'y rendre, & dont les attentions particulières pour lui, jointe à sa conversation aussi intéressante qu'animée, lui annonçoient une femme qui ne pouvoit avoir ci-devant vécu à Paris que dans le plus grand monde.

Mais cette conjecture ne fut plus douteuse pour lui; lorsqu'un jour en se promenant seule avec lui, la Dame lui demanda des nouvelles de la santé du Comte *de Caylus*; ainsi que de plusieurs autres personnes également connues, & sur-tout de celle de M. C***, oncle du Président, d'un air à le convaincre qu'elle y prenoit le plus grand intérêt.

Des questions de cette espèce étoient bien faites pour ajouter encore au desir qu'il avoit déjà conçu de mieux connoître la Comtesse: aussi le lui témoigne-t-il d'une manière assez pres-

fante & assez polie, pour la déterminer à céder à ses instances.

Si M. d'A***, lui dit-elle, (ne fût que pour se reposer après tant de dîners d'apparat) vouloit me faire l'honneur d'accepter, pour demain, celui d'une pauvre veuve ; les sentimens de confiance qu'il a su faire naître en moi, m'engageroient, plus que probablement, à ne lui rien cacher de mon histoire.

L'Offre ayant été acceptée, de grand cœur, le Président arrivé le jour suivant chez la Comtesse, dont l'habitation lui parut charmante, après un repas aussi fin qu'amusant par les propos dont elle fut l'assaisonner ; la Dame, ayant congédié ses gens, le conduisit dans un jardin des plus agréables, des mieux tenus, & terminé par une espèce de *Kiosque*, où après quelques tours de promenade, invité par elle à se reposer, la Comtesse lui dit :

» Je fais, Monsieur, à quoi je m'ex-

» pose , en me prêtant au desir que
 » vous avez de me connoître : il ne
 » s'agit pas de moins pour moi , que
 » de risquer à perdre votre estime.
 » Mais votre probité connue me rassure sur le secret que j'ose attendre de vous , eu égard à ce que vous allez entendre ; le reste est un sacrifice dont j'espère que vous daignerez me tenir compte , ne fuisse qu'après avoir jugé ce qu'il a dû coûter à mon amour propre. »

» La conjuration du Prince de Cellamare , Ambassadeur d'Espagne , contre le Duc d'Orléans , Régent de France , a fait trop de bruit dans l'Europe , pour ne pas vous être connue. Vous savez qu'il ne s'agissoit de rien moins , que de l'enlever de France pour le conduire en Espagne ; que les mesures étoient si bien prises , que sans une femme , rien moins qu'honnête , & généralement trop connue ,

» que le hazard rendit maîtresse du
» secret des conspirateurs, ce Prince
» pouvoit se regarder comme perdu?
« Mais ce que vous ignorez & que
» tout le monde ignore, c'est que ce
» Prince, pénétré de reconnoissance,
» quelque méprisable qu'en dût être
» à ses yeux l'objet, l'ayant fait venir
» un soir, dans son Palais : Ma chère
» Présidente * (lui dit-il) je te dois la
» vie, ainsi je dois prendre soin de la
» tienne. Je connois trop mes ennemis,
» aujourd'hui devenus les tiens, pour
» ne pas être convaincu, que si je ne
» t'en garantis, rien ne te sauvera de
» leur vengeance. Et je ne vois qu'un
» seul moyen qui puisse t'y soustraire...
» Il faut passer pour morte, mon en-
» fant ! Ainsi, commence par être ma-
» lade. Je t'enverrai un Médecin, que

* Son nom étoit la *Fillon*, auquel on avoit ajouté le sobriquet de Présidente.

» je chargerai de te voir, & de te
 » conduire de façon à rendre ta mort
 » vraisemblable; & le public, trompé
 » par tes obsèques, dont ton quartier
 » fera témoin, ne pourra laisser subsis-
 » ter dans le monde aucun doute sur
 » la réalité de ton trépas. Mes ordres
 » font donnés pour l'achat, au nom
 » de la Comtesse de^{***}, d'une terre
 » de douze mille livres de revenu, dans
 » le plus beau pays de la France, où tu
 » arriveras dans un mois, comme veuve
 » d'un Officier de troupe étrangère,
 » mort au service du Roi. Voici pour
 » t'y meubler, cinquante mille livres,
 » en bonnes lettres de change sur *Lyon*,
 » que tu pourras facilement négocier.
 » Ainsi, la veille du jour que tu seras
 » crue enterrée à Paris, tu partiras
 » avec un homme à moi, pour *N^{***}*,
 » où tu resteras cachée pendant un
 » mois; & d'où tu te rendras à *P^{***}*,
 » ville la plus voisine de la terre dont

» tu iras te mettre en possession...
» Et où, puisse-tu long-tems vivre en
» paix!.. Adieu, ma chère Présidente.»

Quoi! (s'écria M. d'Au***, qui depuis la moitié de ce récit, avoit eu toutes les peines du monde de se contenir) Quoi! se peut-il, que ce soit vous? — Moi-même (s'écria-t-elle, à son tour, en se couvrant de ses mains le visage) moi, qui née de parens honnêtes, & dont l'éducation soignée ne fut interrompue que par leur mort; qui tombée au pouvoir d'un tuteur aussi libertin qu'hypocrite, après m'être vue, à tous égards ruinée par lui, ai passé successivement par tous les degrés du libertinage; c'est moi-même, mon cher Monsieur! c'est la *Fillon*, qui sous le nom de Comtesse de***, jouit ici d'une considération dont elle est si peu digne, ainsi que de l'honneur que vient de lui faire M. d'Au***, en acceptant chez elle un dîner, dont je crains bien qu'il

n'ait bien des reproches à me faire !

» Non, ma chère Comtesse, (lui
 » dit affectueusement M. d'Au***)
 » vous n'êtes plus la *Fillon* pour moi.
 » Je ne vois en vous, maintenant,
 » qu'une infortunée, que la perversité
 » d'un tuteur, les erreurs de la jeu-
 » nesse, & probablement le besoin, ont
 » conduite aveuglément dans les fen-
 » tiers du vice ; & qui rentrée dans
 » ceux de la vertu, s'est rendue digne
 » de la juste considération dont elle
 » jouit dans ce pays : j'ajoute même
 » à mes propres yeux, en partant de
 » la confiance qu'elle vient d'avoir en
 » moi, dont je la remercie, en lui ju-
 » rant de nouveau, que si son secret
 » se trouvoit un jour divulgué, ce ne
 » fera jamais par moi. »

La Comtesse bien rassurée sur ce su-
 jet, reprit sa bonne humeur, satisfit
 la curiosité de M. d'Au***, sur les
 anciennes liaisons de la *Fillon* avec l'oncle

du Président, ainsi qu'avec le Comte de Caylus ; lui permit même , au cas que tous les deux lui survécussent, de leur faire part de la résurrection de leur ancienne amie, ainsi que des sentimens de reconnoissance qu'elle avoit toujours conservés pour eux.



La Comtesse étant morte, un an après ceci, M. d'Au*** fit part de cette singulière aventure à M. Cas***, son oncle, ainsi qu'à M. le Comte de Caylus. Et c'est de ce dernier que l'a tenue l'Editeur de ce Recueil.



 VENGEANCE ATROCE.

VERS le milieu du seizième siècle, c'est à-dire, au tems des troubles de Religion qui agitoient si cruellement la France, un Gentilhomme nommé *Balains*, qui commandoit pour le Roi de *Navarre* dans le Château où le Comte d'*Armagnac* avoit été assassiné du tems de *Louis XI*, fit une action assez cruelle pour que la mémoire en subsiste encore aujourd'hui dans cette Province.

Cet homme, extrêmement violent, qui avoit été élevé dans les guerres contre les Turcs, avoit pour ami un autre Gentilhomme du Pays, & l'un des principaux Officiers de sa garnison, qui sous prétexte de mariage, ou autrement, ayant abusé d'une sœur de *Balains*, s'étoit retiré du château, en se

mariant avec une autre personne. Cette sœur, informée de la trahison de son amant, vient aussitôt, toute échevelée & toute en larmes, trouver son frère, & lui raconte sa malheureuse histoire. *Balains*, qui étoit aussi intrépide que vindicatif, lui ordonne de se taire, & de lui laisser le soin de sa vengeance.

Il continue, en conséquence, de vivre, pendant quelque tems avec cet Officier, aussi familièrement qu'auparavant, sans lui rien laisser entrevoir de ce que lui avoit appris sa sœur.

Quelque tems après, il l'invita à dîner dans le château, avec quelques amis, & leur fit la plus grande chère.

Le dîné fini & les conviés retirés, il tire son homme à part, lui fait mettre les fers aux pieds & aux mains par des gens apostés, se met dans un fauteuil comme juge, & l'interroge.

Ce pauvre gentilhomme, imaginant qu'il n'a rien de mieux à faire que de

nier les faits, on lui produit des témoins, & l'instant après, la Demoiselle, qui s'étoit cachée. Sur quoi l'Officier, très-effrayé, convint d'avoir été de ses amis, en vertu des avances qu'elle lui avoit faites; mais soutint ne lui avoir rien promis, ni donné aucune parole de l'époufer.

Balains, continuant son personnage de Juge, fait écrire par un Secrétaire l'interrogatoire, les dépositions des témoins, & leur fait signer le tout; puis sur le serment des témoins, & sur la confession de l'accusé, le condamne à la mort.

Alors l'homme qui avoit été l'accusateur, le témoin & le Juge, voulut encore être le bourreau: il poignarda lui-même ce malheureux, qui invoquoit inutilement Dieu & les hommes, & se plaignoit de l'infraction des droits de l'hospitalité.

Balains renvoya le corps aux parens du mort. Mais comme il jugea que si

cette exécution venoit par autre que lui à la connoissance du Roi de Navarre, de qui il tenoit sa commission de Gouverneur, elle ne manqueroit pas de prévenir ce Prince contre lui, il lui en fit part lui-même, en lui rendant un compte exact de tout ce qui s'étoit passé : ajoutant, que dans un juste sujet de se venger d'un affront si sensible, il n'avoit cependant rien fait que conformément à tout ce que prescrit la Justice ; il lui envoyoit, en conséquence, toutes les pièces du procès, dont il gardoit les originaux pour sa justification. Il finissoit par demander au Roi sa grâce ; offrant même, s'il le desiroit, de remettre le commandement du château à la personne que choisiroit S. M. pour en envoyer prendre possession : assez content (disoit-il) d'avoir trouvé l'occasion de se venger, par ses mains, de l'outrage qu'avoit reçu sa famille.

Le Roi de *Navarre*, aussi effrayé que surpris de l'audace de ce Gentilhomme, & de l'énormité de cette action, avoit d'abord projeté de l'en punir. Mais appréhendant, s'il refusoit la grâce que lui demandoit cet homme violent, qu'il ne se portât à quelque résolution, qui pourroit être dangereuse dans la circonstance présente, il prit enfin le parti de la lui envoyer, par un Officier de confiance, chargé de prendre, en même tems, possession du château.

Balains le remit, sans difficulté; & se retira, avec sa famille, dans une maison fortifiée qu'il avoit à quelques lieues de là.



L'OMBRE DE RABELAIS.

LES vers du célèbre & grave historien *de Thou*, sont infiniment moins communs que sa prose. Il en a pourtant fait, tant en Latin qu'en François, de très-passables pour son siècle, & même d'assez plaisans pour qu'on soit tenté d'en donner, au moins une preuve.

De Thou & *Calignon* son ami, voyageant ensemble, étoient logés à *Chinon*, dans une grande maison qui avoit autrefois appartenu à *François Rabelais*, Médecin célèbre, savant dans les langues Greque & Latine, fort habile dans sa profession, qui avoit absolument abandonné l'étude sur ses vieux jours, & s'étoit jetté dans le libertinage & la bonne-chère. Il soute-

noit que la raillerie étoit *le propre de l'homme*, & en partant de-là, s'abandonnant à son génie, il avoit composé un Ouvrage très-singulier, où avec la liberté d'un vrai *Démocrate*, & une plaisanterie outrée, il divertit ses lecteurs, sous des noms empruntés, par le ridicule qu'il verse sur tous les états de la vie, & toutes les conditions du Royaume.

La mémoire d'un homme si agréable, donna lieu au Président *de Thou* & à *Calignon*, de plaisanter avec ses Mânes, sur ce que sa maison étoit devenue une hôtellerie, où l'on faisoit des débauches continuelles; son jardin, le rendez-vous de tous les habitans les jours de fêtes; & le cabinet de ses livres qui donne dessus, un celier pour mettre du vin. A la prière de *Calignon, de Thou*, alors de bonne humeur, fit les vers suivans :

C'est *Rabelais* qui parle :

J'ai passé tout mon tems à rire,
 Mes vers libres en font foi :
 Ils sont si plaisans , qu'à les lire ,
 On rira malgré soi.



La Raison sérieuse ennuie,
 Et rend amers nos plus beaux jours :
 Que peut-on faire dans la vie,
 Que rire & plaisanter toujours ?



Aussi *Bacchus*, Dieu de la Joie,
 Qui règle toujours mon destin,
 Jusqu'en l'autre monde m'envoie
 De quoi dissiper mon chagrin.



Car de ma maison paternelle,
 Il vient de faire un Cabaret,
 Où le Plaisir se renouvelle,
 Entre le Blanc & le Clairet.



Les jours de fête on s'y régale,
 On y rit du soir au matin :

Dans le jardin & dans la salle,
Tout *Chinon* se trouve en festin.



Là, chacun dit sa chansonnette ;
Là, le plus sage est le plus fou,
Et danse au son de la Mulette,
Les plus gais *Branles du Poitou*.



La Cave s'y trouve placée
Où fut jadis mon Cabinet ;
On n'y porte plus sa pensée,
Qu'aux douceurs d'un vin frais & net.



Que si *Pluton*, que rien ne tente,
Vouloit se payer de raison,
Et permettre à mon Ombre errante,
De faire un tour à ma maison ;



Quelque prix que j'en pusse attendre,
Ce seroit mon premier souhait,
De la louer, ou de la vendre,
Pour l'usage que l'on en fait.

O S A K O I,

A N E C D O T E Russe , du règne de
Pierre le Grand, traduite du Russe.

P E N D A N T les troubles qu'occasionna l'ambition effrénée de la Princesse *Sophie* * , on fait que la révolte des *Strélitz* ** mit cet Empire sur le penchant de sa ruine.

Un frère du fameux *Tottelawitau*, Colonel de ce Corps , perdit la vie sur l'échaffaud. Ce frère nommé *Osakoi*,

* Sœur aînée du *Czar Pierre*, & qui, vivant au Trône, a plus d'une fois tenté de le faire périr.

** Milice que l'on peut comparer, à plusieurs égards, à celle des *Prétoriens* chez les Romains, & des *Janissaires* chez les Turcs, mais bien plus barbare encore.

dont les biens venoient d'être confisqués, laissa un fils dans la misère la plus déplorable. Ce jeune infortuné échappa, comme par miracle, aux poursuites des émissaires de l'Empereur; & fut caché dans un village, par un ancien esclave de son père. Devenu grand, ce domestique l'instruisit du secret de sa naissance, & lui proposa les moyens de venger sa famille, en assassinant le *Czar*. Proposition qui fit frémir le jeune homme, & qui pourtant dissimula. Sur quoi l'esclave, qui croyoit l'avoir ébranlé, l'engagea à partir pour *Moscow*, où il trouveroit (disoit-il) des conjurés prêts à servir ses desseins. Soit par foiblesse, soit dans l'espérance de se venger, *Osakoi* suivit son conducteur. Arrivés de nuit, ils s'arrêtèrent dans un cabaret, près de *Kremlin*, résidence de l'Empereur.

Là l'esclave, ayant trouvé ses amis, il fut décidé que dès la nuit même,

on tiendroit Conseil dans des décom-
bres d'une maison peu éloignée du Pa-
lais impérial.

Osakoi qui, jusques là n'avoit pu
obtenir de son compagnon de favoir
quels étoient les conjurés, le pressa
de nouveau, mais inutilement, de sa-
tisfaire sa curiosité.

L'heure du rendez-vous approche,
(lui dit seulement l'esclave) vous allez
trouver des gens animés du desir de la
vengeance, & qui malgré votre jeu-
nesse & votre peu d'expérience, desirent
de vous avoir pour chef. L'état humili-
ant où vous êtes réduit, le sang de
votre père, qui fume encore, tout doit
échauffer votre courage, & vous étour-
dir sur les dangers de la vengeance que
vous allez vous procurer.

Ces paroles firent trembler le jeune
Osakoi, & avec d'autant plus de rai-
son que le cabaret étoit rempli d'un
grand nombre de *Russes* qui, suivant

l'usage du pays, s'enivroient, à qui mieux mieux.

Il est vrai que l'esclave parloit assez bas, & dans un Patois étranger aux Russes de *Moscow*. Mais ne pouvoit-il pas arriver que quelqu'un interceptât leur discours? ... Mais le crime, est presque toujours aveugle, & se trahit presque toujours lui-même.

L'esclave & *Osakoi* se rendirent à la mazure où devoit se tenir cette fatale assemblée, les conjurés y étoient déjà.

« Vous voyez (dit à notre jeune
 » homme, le plus apparent d'entre
 » eux) des misérables échappés de la
 » tyrannie du *Czar*. Ce barbare, en fai-
 » sant périr par la main du bourreau
 » & par la sienne même, la plupart
 » de nos frères les *Strélitz*, n'a pu
 » étendre sa fureur jusqu'à nous. Le
 » Ciel nous a conservés pour servir
 » sa vengeance; & cet instant est ar-

» rivé. Frémis , jeune *Ozakoi* ! J'ai vu
» couler le sang de ton infortuné père ,
» que j'ai suivi jusqu'à l'échaffaud , &
» que je n'ai pu sauver ! . . . Errans de-
» puis dix ans dans les plus affreux
» deserts , l'horreur de notre situation
» nous a forcés d'arracher par la fraude ,
» une subsistance , que notre qualité de
» soldats & de citoyens nous avoit
» acquise ! Mais dès demain ce cruel
» tyran & ses principaux Courtisans ,
» tomberont sous nos coups. Jeune
» homme ! Nous aimions votre père ;
» il étoit notre chef , soyez le nôtre ,
» à votre tour ; & que votre courage
» vous rende digne de notre choix ?
» Quand un Souverain a franchi les
» bornes légitimes du pouvoir ; quand
» la misère accable ses sujets , le cou-
» rage pour en sortir doit également
» franchir les limites du devoir & de
» l'humanité. »

Ozakoi , sentit qu'en cette circon-
tance ,

tance, il n'avoit pas de choix à faire ; & que l'ombre même de la foiblesse étoit son arrêt de mort. Il fit montre d'un courage qu'il n'avoit pas.

Il fut convenu , par les conjurés , en se quittant , qu'on se rassembleroit le lendemain , à la même heure ; & que pour plus grande sûreté , *Osakoi* & l'esclave s'en retourneroient au cabaret , par des chemins opposés.

Osakoi avoit à peine fait trente pas , qu'il se vit escorté par un Russe , qui le pria de le suivre ; & croyant que c'étoit un conjuré , il se laissa conduire. Arrivés à un très-petit escalier , qu'ils franchirent avec assez de peine , ils s'arrêtèrent dans un petit cabinet , dont le Russe ferma aussitôt la porte.

« Ne soyez point surpris (lui dit le » Russe) si j'en agis de la sorte , avec » vous : ce que j'ai à vous dire , exige » le plus grand secret. Je fors , ainsi » que vous de cette assemblée où la

» mort du *Czar* a été jurée. Comme
» vous, cette nuit est la première où
» les conjurés ont daigné m'admettre
» parmi eux ; & comme vous, des sujets
» de vengeance me rendent l'ennemi
» irréconciliable de mon Souverain.
» Mais si son sang est dû aux cruautés
» qu'on lui reproche, notre trame est
» assez mal ourdie. Car enfin, quels
» sont ces conjurés ? De coupables su-
» jets couverts de crimes, & qui se
» font dérochés à la rigueur des loix ;
» des brigands qui ne respirent que le
» meurtre, le vol & le pillage. Et
» quels sont leurs complices ? Les pre-
» miers de l'Etat, disent-ils ; & ils n'ont
» osé nous en nommer aucun ! D'ail-
» leurs, le pourroient-ils ? Quel homme
» voudroit s'avilir au point de s'affocier
» avec de pareils bandits ? . . . Et quel
» complot nous ont-ils développé ?
» pour qui travaillons-nous ? Pour qui,
» risquons-nous notre vie ? . . . Projets,

» moyens , reffources , rien ne nous
 » est connu. Et l'on veut que nous
 » foyons les aveugles instrumens d'une
 » telle entreprise !.. Voilà , jeune *Osa-*
 » *koi* , quels ont été mes doutes & mes
 » craintes pendant cette affemblée. Les
 » conjurés vous ont nommé leur Chef :
 » je fouscrist à leur choix. Mais faites-
 » moi voir clair dans ce ténébreux
 » myftère ; & je vous répons de mon
 » bras.

Un cœur que la nature feule a formé ,
 que le hafard a écarté des intrigues de
 la ville & du poison des Cours , dès
 lors incapable de trahifon , ne peut
 guère imaginer qu'on cherche à le
 tromper. *Osakoi* fut frappé de la con-
 fiance du Ruffè ; & cette confiance
 l'enhardit à ne lui rien cacher de fes
 fentimens. « Vous avez dû remarquer
 » ma furprife (lui dit-il) en me voyant
 » au milieu d'une pareille affemblée.
 » Satisfait de mon état , ne connoif-

» fant que mon hameau , n'ambition-
» nant rien , je goûtois une tranquil-
» lité que rien jusques-là n'avoit trou-
» blée On m'a défilé les yeux ;
» on m'a appris que j'avois un père
» à venger , & que pour le venger ,
» il falloit massacrer mon Empereur ,
« Mais l'ai-je connu ce père ? Sais-je
» s'il étoit innocent , ou coupable ? Et
» dans ce doute , on veut que j'assas-
» sine mon Maître ! . . . Ces maximes ,
» je l'avoue , répugnent à mon instinct.
» Car qui suis-je , pour juger mon
» Empereur ? Quel droit , quel auto-
» rité le Ciel m'a-t-il donnée pour le
» punir ? . . . Cette proposition m'a fait
» frémir ! Mais la crainte de la mort
» a fait mourir ma réponse sur mes
» lèvres . Puisque vous m'avez ouvert
» votre cœur , lisez ce qui se passe
» dans le mien . Je déteste le crime ,
» & sur-tout un crime de l'espèce de
» celui-ci ! une voix intérieure me crie :

» aime & respecte ton Souverain ! . . .
 » Prenez donc pitié de ma jeuneffe :
 » je m'abandonne à vos confeils. Sau-
 » vez-moi de la fureur de ces barbares ,
 » qui m'ont choifi pour le bourreau
 » de leur Maître & du mien ? Car s'il
 » faut que je périffe , ou que j'attente
 » fur les jours du Czar ; j'aime mieux
 » périr innocent.

Tu ne périras pas , mon enfant ! (s'écria le Ruffe) c'est le Czar lui même qui te parle , & qui fera récompenser la noble ingénuité de tes sentimens.

C'étoit , en effet , ce Monarque lui-même , qui , fous le déguifement d'un efclave , avoit écouté une partie du complot dans le cabaret. Cette découverte lui avoit fait naître l'idée de fe trouver à l'assemblée où l'on devoit conjurer fa perte. Il avoit eu l'audace de s'y rendre , en fe mêlant parmi les coupables. Il avoit vu chanceler *Osakoi* , fe troubler dans fes réponses , & s'é-

toit promis de le sauver, s'il n'étoit pas absolument coupable.

Ceux qui pourroient regarder ce récit comme romanesque, ignoreroient sans doute que la vie de *Pierre-le-Grand*, est remplie d'événemens de cette espèce.

Ce Prince né pour être le créateur de sa Nation, & qui vouloit tout voir par lui-même, se déguisoit souvent & s'introduisoit dans ces assemblées publiques, où la débauche la plus crapuleuse rend la langue incapable de garder un secret ; & n'a dû qu'à cette activité, quelque dangereuse qu'elle fût, la découverte de vingt complots formés contre lui. Aussi le peuple qui le craignoit autant qu'il le respectoit, disoit souvent : *L'Empereur nous écoute : soyons honnêtes gens.*

Après avoir rassuré *Osakoi*, en le comblant d'éloges & de caresses, il exigea de lui, qu'il retournât rejoindre son compagnon au cabaret, & qu'il

lui donnât pour excuse de son retard, le peu de connoissance qu'il avoit des rues de *Moscow*.

L'esclave crut son récit, & *Osakoi* se trouva avec lui à l'assemblée du lendemain. On y décida qu'il falloit livrer le Palais aux flâmes ; que pendant le trouble que causeroit cet incendie, une partie de la troupe s'occupoit au pillage, tandis que l'autre, à la tête de laquelle seroit *Osakoi*, se joindroit aux conjurés du château qui furent nommés, & qui se trouvoient des premiers de l'Etat ; & qu'alors on s'avanceroit vers l'appartement de l'Empereur qui, au moment qu'il viendroit au bruit, seroit poignardé. On alloit enfin prononcer le serment qui devoit unir ensemble ces barbares assassins, lorsque la garde du *Czar*, vint tout à coup fondre sur eux. Tous furent jettés dans les cachots, on arrêta les complices qu'ils avoient nom-

més. Le supplice suivit le crime ; dès le jour même, ils furent livrés aux bourreaux.

Osakoi ne connut point de degrés pour arriver à la fortune ; & ne vit bientôt entre l'Empereur & lui , que le seul Prince *Mentzikoff*, que le sort avoit tiré de la boue pour l'élever au faîte des grandeurs , & que son inconstance précipita quelques années après dans la plus affreuse misère.



SUR *CHARLES GRANDVAL*,
 COMÉDIEN FRANÇAIS,
 PENSIONNAIRE DU ROI.

CET aimable Comédien , après avoir fait les délices du Théâtre de la Nation , pendant plus de 35 ans , & s'être rendu aussi estimable par les qualités du cœur & de l'esprit , que par ses talens dramatiques , a continué de jouir dans sa retraite , avec quelques anciens amis , de la considération & de l'attachement que la gaieté de son caractère , ses mœurs honnêtes , & sa philosophie vraiment tolérante , lui avoient si justement mérités.

Il est mort le 24 Septembre de la présente année 1784 , âgé de 74 ans , dont la dernière moitié s'est presqu'en-

tièrement passée, par reconnoissance, dans une liaison aussi constante que tendre, avec une femme que la conformité de talens également célèbres & le même goût pour la retraite, rendoit aussi nécessaire à son bonheur, que lui-même l'étoit à celui de cette rare & digne amie.

Le portrait de ce charmant Acteur est à peu près peint, dans les quatre vers ci-dessous :

Prince, Amant, Petit-Maitre, on a vu,
tour-à-tour,

Grandval, des Spectateurs, mériter les
suffrages :

Lui seul a su donner à ces trois Personnages,
Des leçons de Grandeur, de Sagesse, &
d'Amour.

On a de lui quelques Comédies & Opéra comiques (un peu gaillards, à la vérité) mais pétillans d'esprit & de bonne plaisanterie, intitulés *La fidelle infidélité*, *Agathe*, *Les deux biscuits*,

*Léandre Nanette , le Tempérament ,
&c.*

Lui-même avoit fait son épitaphe ,
quelque tems avant sa mort , qui , bien que
pieuse , n'a pas démenti sa vie ; & qu'on
peut regarder (si l'on ose s'exprimer
ainsi) comme le sceau de son caractère.

Air : *Liron-lirette , &c.*

La Mort m'a couché sur sa liste * :
Etres vivans , priez pour moi !
La Chienne nous suit , à la piste ;
Vous subirez la même loi.
Elle soumet le sceptre & la houlette ;
Tout Mortel , au sombre séjour ,
La suit à son tour ,
Liron-lirette ,
La suit à son tour.



L'Éditeur , au reçu de cette Épitaphe ;

* Voyez le Recueil d'Épitaphes , déjà cité ; Tom. I
page 232.

accompagnée d'une invitation à dîner pour le lendemain , jour de la naissance de son Auteur , y porta les Couplets suivans sur le même air :



Chantons , buvons tous , à la Ronde ;
 Et qu'avec *Pierrot* , de moitié ,
 Votre cœur à sa voix réponde :
 C'est le Bouquet de l'Amitié.
 Pour lui plaire , en célébrant sa fête ,
 Trinquez avec l'ami *Pierrot* ,
 A l'ami *Charlot* ?
Liron-lirette , &c.



Dès qu'il entrevit la lumière ,
 On vit tous les Dieux réunis ,
 Entourer le lit de la mère ,
 Pour de leurs dons combler le fils :
 Et bientôt cette troupe , en goguette ,
 Répéta , sur cet Air falot :
 Vive mon *Charlot* !
Liron-lirette , &c.



Phébus , après courte harangue ,
 Le regarda , d'un air bénin ;
 Puis , sur sa tête & sur sa langue ,
 Imprima son souffle divin.
 Et pour mieux décorer cette tête ,
Momus attacha son grélot ,
 Au col de *Charlot* ,
Liron-lirette , &c.



Les Jeux, les Plaisirs & les Grâces ,
 Autour du berceau du Babin ,
 Aux Dieux , folâtrant sur leurs traces ;
 Firent danser un Tambourin.
Comus leur servit chère complete ;
Bacchus , d'un céleste sirop ,
 Allaita *Charlot* ,
Liron-lirette , &c.



Jupin , voulant que la Nature
 Chez lui ne mît rien d'imparfait ;
Vénus , d'un bout de sa ceinture ,
 En riant , lui fit un hochet :
 Puis , le baissant , en *godinette* ;
 « Toujours plaire ! sera ton lot ! »

Dit-elle à *Charlot* ,
Liron lurette , &c.



P. S. On buvoit , on mangeoit , on rioit , on chantoit gaiement , alors , avec ses amis : parce que l'on se croyoit sûr d'en avoir , & peut-être même après la mort ! . . . Mais , à supposer que ce fût une chimère , (ainsi que de plus fortes têtes le prétendent aujourd'hui) avouons pourtant , que cette chimère étoit du moins bien douce !

Aussi , d'après cela , soyons assez braves pour dire :

Si la mort des amis , chers à notre vieillesse ,
 Pour une âme sensible est le plus grand des
 maux ;

Dût le plus froid *Zénon* * nous taxer de foiblesse ,
 N'osons pas moins jeter des fleurs sur leurs
 tombeaux.

D. L. P. . . .

* Fondateur de la Secte des *Stoïques*.

ANECDOTES

CONCERNANT *Pierre de la Place*,
premier Président à la Cour des
Aides de Paris.



Observations préliminaires.

SE prévaloir de ses ayeux, est un défaut sans doute, ou tout au moins un ridicule que la société ne pardonne guère, sur-tout si ces mêmes ayeux sont assez généralement connus pour que celui qui, sans nécessité, nous les rappelle, ne soit pas dans le cas d'être soupçonné d'un excès de vanité, toujours fait pour déplaire même aux personnes les moins disposées à mal juger d'autrui.

Il n'en est pas de même de celui

qui, bien que descendu de parens dès-longtems cités dans l'histoire, fut cependant toujours assez modeste pour n'en avoir jamais parlé qu'à des amis particuliers, & sur-tout lorsque certaines circonstances l'ont mis dans le cas de ne pouvoir s'en dispenser, sans manquer à ce qu'il devoit à sa naissance.

C'est précisément le cas où se trouve aujourd'hui l'Editeur de cet Ouvrage. Certaine concurrence, & qui fit alors quelque bruit, l'ayant forcé, il y a quelques années, à offrir de justifier par les titres les plus authentiques, la justice de ses prétentions *, ignore par quels motifs secrets quelques personnes ont, depuis peu, hasardé d'élever des doutes sur la réalité ou la légalité de ces mêmes titres, desquels il n'avoit

* Tout s'oublie vite à Paris, excepté ce qui a pu bleffer l'amour-propre.

presque jamais parlé depuis cette époque *. Sur quoi il en a encore offert la communication, soit en les déposant chez un Notaire, soit amiablement, à la critique des incrédules. Mais le ressentiment, ainsi que la malignité, n'aiment pas la conviction.

Il ne reste par conséquent, à M. D. L. P. d'autre moyen de leur imposer silence, que celui de mettre le public à portée de juger entr'eux & lui, ne fût que par un récit succinct de ce qu'il n'a pu se dispenser de dire, *très-hautement*, lors de la concurrence dont on vient de parler, & qui sera d'autant moins susceptible d'ennui, que ce récit annoncera, très-naturellement, un trait historique vraiment intéressant, & qu'on trouvera peut-être assez curieux pour n'être pas regardé

* Les gens que ceci regarde, entendent l'Éditeur; & cela lui suffit.

comme peu digne d'occuper une place dans le présent Recueil.



Pierre de la Place, né à *Angoulême*, au commencement du seizième siècle, de parens, dès long-tems Nobles de Race * eut pour *Instituteur* le fameux

* Voyez *Corlieu*, *Histoire d'Angoulême*, in-4^o, qui dit, entr'autres choses: Que les Auteurs des *de la Place* de son tems, alliés à tout ce que la Province d'*Angoumois* & les Provinces voisines ont de plus illustre, se sont faits grands, au service de leurs Princes.

La Lettre du Roi *François Premier*, (qui connoissoit parfaitement la Noblesse de son ancien appanage) écrite à *Pierre de la Place-Torsac*, Seigneur de *Javerlhac*, le 5 Décembre 1530, & imprimée dans le second Volume de ce Recueil, suffiroit seule pour en donner la preuve, si elle ne se trouvoit pas consignée dans nos plus anciens Historiens, tels que *Gaguin*, *Belleforest*, & au-

*JEAN CALVIN**, qui fuyant le bucher dont il étoit menacé à Paris, avoit trouvé un asyle en *Angoumois*, chez le Seigneur de *la Place Torfac*; & qui, après avoir imbu de sa Doctrine un fils puîné de son bienfaiteur, se l'étoit attaché au point, que ce jeune homme, pour le suivre dans ses différentes *Missions*, eut assez de ferveur pour abandonner furtivement sa famille; & après lesquelles *Calvin*, ayant osé revenir secrètement à Paris, se voyant de nouveau forcé de s'en sauver, y laissa son disciple aux soins d'un Avocat de ses amis.

C'est là que le jeune homme, par les secours de cet Avocat, ou de quelques parens auxquels il s'étoit confié,

tres plus modernes, qui seront cités, ci-après.

* Voyez *Florimond de Rémond, Hist. des Hérésies*, & autres Mémoires de ce tems.

ayant achevé ses études, se livra tout entier au Barreau, où ses succès le firent distinguer avec tant d'éclat, que le Roi *François Premier*, l'honora de la place d'Avocat-Général au Parlement de Paris, *Henri II*, de celle de Conseiller d'Etat, & bientôt après, de la charge de Premier Président à la Cour des Aides, de la même ville; dignité que la modicité de la fortune du jeune homme ne lui permit pas d'accepter. Il falloit alors, pour être Premier-Président de Cour Souveraine, au moins cinq cens livres de revenu; & *de la Place*, en qualité de cadet de famille, ne pouvoit se flatter, même en se remettant bien avec elle, d'en espérer la moitié. Mais le Roi leva cette difficulté, en promettant, *de suppléer à ce que les parens ne voudroient, ou ne pourroient faire* *.

* Ce fait est constaté par le Procès-verbal

C'est après avoir longtems rempli cette Charge, avec honneur, tant en qualité de Magistrat, qu'en celle d'homme de Lettres * ; après s'être ac-

de l'Assemblée de parens, (en la possession de l'Editeur (*pour contribuer* (y est-il dit) à la DOT du Premier Président DE LA PLACE.

* Ses Ouvrages sont : *Commentaires de l'Etat de la Religion & République, sous les Rois HENRY ET FRANÇOIS SECONDS & CHARLES NEUFVIEME, 1565, in-8° ; sans nom de Ville, ni d'Imprimeur : Histoire très-estimée, & dont les Exemplaires ne sont pas communs ; Du Droit Usage de la Philosophie Morale, qu'il n'a donné au Public (dit la Préface) qu'en cédant aux instances du Chancelier de l'Hôpital, Elzévier ; Traité de la vocation & manière de vivre, à laquelle chacun est appelé, dédié à Charles IX. Ouvrage très-estimable, dans lequel il lui indique les moyens de découvrir, à peu de frais, l'utilité qu'il peut tirer des enfans de ses Sujets, dans quelque Classe qu'ils*

quis l'estime du Public & celle de ses Souverains , ainsi que l'intime amitié du fameux Chancelier de *l'Hopital*, qu'il mourut en 1572 , Victime du fanatisme & des puissans ennemis , que lui avoit attirés sa trop véridique *Histoire* , le surlendemain de l'exécrable journée de la Saint Barthelemi. *

Les circonstances aussi curieuses que singulières de sa mort , qui ont été recueillies dans le tems par un Auteur anonyme , ne se trouvent que dans un

soient nés ; Volume in-4°. Paris , chez *Frederic Morel*, 1561 , magnifique Edition , extrêmement rare ; *L'excellence de l'Homme Chrétien* , 1581 , in-12 , à la tête duquel se trouve une Vie de l'Auteur , par *P. de Farnace* , que l'Editeur de ce Recueil , ni sa famille , n'ont pu jusqu'aujourd'hui recouvrer.

* *V. de Thou* , *Mezerai* , *Varillas* , &c. & sur-tout le Dictionnaire de *Bayle* , au mot de *la Place*.

seul Recueil de Pièces devenu rare, intitulé : *Mémoire de l'état de France, sous Charles IX. Meidelbourg, 1578* ; & dès-là ne sembleront peut-être point déplacées dans un Recueil de l'espèce de celui-ci. *Quelques ennemis de sa réputation & de son crédit (disent d'autres Mémoires de son tems) craignirent qu'il ne fût encore élevé plus haut, & qu'il ne se vît enfin dans la suprême dignité de Chancelier de France. Mais comme ils ne voyoient point de jour à l'exécution de leur malice, & qu'il ne leur donnoit point de prise par aucune de ses actions, ils se servirent, pour l'accabler, de l'orage qu'éleva le prétexte des opinions différentes en fait de Religion, en 1572, & armèrent contre lui leurs Emissaires d'entre le peuple pour demeurer seuls les Maîtres du Conseil du Roi & de son État.*



Mort de *Pierre de la Place*.

Nous commencerons , dit l'Auteur , (en parlant des victimes de la *Saint-Barthelemy*) par M. *de la Place* , Premier Président de la Cour des Aides , & réciterons un peu au long ce qui lui avint , d'autant que sa vertu le mérite.

Le Dimanche , sur les 6 heures du matin , un nommé le Capitaine *Michel* , qui étoit Harquebuser du Roi , vint au logis d'icelui , où il est entré d'autant plus librement qu'on avoit opinion que ce fust une des gardes Ecoissoises du Roi , à cause que beaucoup d'entr'eux lui estoient fort affectionnés , & s'estoient offerts plusieurs fois à lui. Estant ainsi entré , ce Capitaine *Michel* , armé d'une harquebuse sur son épaule , & d'une pistole à sa ceinture , & portant , pour signal des Massacreurs , une serviette à l'entour de son bras gauche ; les premières paroles qu'il tint furent
» que

« que le sieur *de Guise* avoit tué,
 » par le Commandement du Roi, l'A-
 » miral, & plusieurs autres Seigneurs
 » Huguenots : d'autant que tout le reste
 » des Huguenots, de quelque qualité
 » qu'ils fussent, estoient destinés à la
 » mort ; & qu'il estoit venu au logis
 » dudit sieur *de la Place* pour le sau-
 » ver de cette calamité. Mais qu'il
 » vouloit qu'on lui monstrest l'or &
 » l'argent qui estoient dans le logis. »

Lors, ledit sieur *de la Place*, fort étonné de l'outréuidance de cet homme, lequel seul dans un logis, & au milieu de dix ou douze personnes, osoit tenir tel langage, lui demanda où il pensoit estre ? & s'il n'y avoit plus de Roi ? A cela, ce Capitaine, blasphémant, répondit : « qu'il lui enjoignoit donc de venir avec lui parler au Roi, &
 » qu'il entendroit quelle estoit sa vo-
 » lonté. »

Ce qu'ayant entendu, ledit sieur *de*

la Place, & se doutant qu'il y eût quelque grande sédition par la ville, il s'écoula par l'huis de derrière de son logis, en délibération de se retirer en la maison de quelque voisin. Cependant la plûpart de ses serviteurs s'évanouit (disparut); & ce Capitaine ayant reçu environ mille écus, comme il se retiroit, fut prié par la Demoiselle *Desmarets*, fille dudit Seigneur, de la conduire elle & son mary, chez quelque voisin Catholique, ce qu'il accorda & accomploit aussi.

Après cela le sieur *de la Place*, ayant esté refusé en trois divers logis, fut contraint de rentrer dans le sien; où il trouva sa femme fort défolée, & se tourmentant infiniment, tant pour ce qu'elle craignoit que ce Capitaine ne menast sa fille & son gendre à la rivière, qu'aussi pour le péril très-certain où elle voyoit estre son pauvre mary, & toute sa maison!...

Mais ledit sieur *de la Place*, fortifié de l'esprit de Dieu, & avec une confiance incroyable, la reprint assez rudement, lui remontrant comme de la main de Dieu, il falloit recevoir telles afflictions; & après avoir un peu discouru sur les promesses que le Seigneur fait aux siens, la rassura.

Puis commanda que les serviteurs & servantes qui estoient restés en sa maison, fussent appellés. Lesquels estant arrivés dans sa chambre, il se mit à prier Dieu, puis commença à lire un Chapitre de *Job*, avec l'exposition du Sermon de M. *Jean Calvin*, il leur remontra combien les afflictions sont nécessaires aux Chrétiens; qu'il n'est en la puissance ni de *Satan*, ni du monde, de nous nuire & outrager, sinon autant que Dieu le leur permet; & que partant il ne falloit craindre leur puissance, qui ne peut s'estendre que sur nos corps. Puis il se remit à

prier Dieu, en préparant lui-même toute sa famille, à endurer plutôt toute sorte de tourmens, & la mort même, que de faire chose qui fust contre l'honneur de Dieu.

Sa prière finie, on lui vint dire que le sieur *de Senesçay*, Prévost de l'Hôtel, avec plusieurs Archers, estoient à la porte du logis, en demandant qu'on eust à lui ouvrir, de la part du Roy; en disant, qu'il venoit pour conserver la personne du sieur *de la Place*, & empêcher que son logis ne fust pillé par la populace.

A cette occasion, le sieur *de la Place* commanda que la porte lui fust ouverte. Lequel Prévost étant entré, lui déclara le grand carnage qui se faisoit des Huguenots par toute la ville, & par le commandement du Roy; adjou- tant même ces mots, entremeslés de latin : qu'il n'en resteroit pas un seul, *qui mingat ad parietem*. Toutefois,

qu'il avoit exprès commandement du Roy, d'empescher qu'il ne lui fust fait aucun tort; mais de l'amener au *Louvre*, parce que Sa Majesté desiroit estre instruiete par luy de plusieurs choses touchant les affaires de ceux de la Religion, dont il avoit eu maniment, & partant qu'il se préparast pour y venir trouver le Roy.

Le fleur de la Place répondit, qu'il se trouveroit toujours très-heureux d'avoir le moyen, avant de partir de ce monde, de rendre compte à Sa Majesté de toutes ses actions & deportemens: mais qu'alors, les horribles massacres qui se commettoient par la ville, lui faisoient regarder comme impossible d'aller jusqu'au *Louvre*, sans encourir un grand & tout évident danger de sa personne. Mais qu'il étoit en lui d'assurer Sa Majesté de sa personne, en lui laissant à son logis tel nombre de ses Archiers que bon luy sembleroit,

jusqu'à ce que la furie du peuple fust appaisée. Ce que *Sénéscay* lui accorda, & lui laissa un de ses Lieutenans, nommé *Toute-Voye*, avec quatre de ses Archiers.

Peu de tems après que le sieur de *Senesçay* fust parti, le Président *Charron*, pour lors Prévost des Marchands, arriva au logis : auquel, après avoir parlé longtems en secret, & en se retirant, lui laissa quatre autres Archiers de la ville avec ceux de *Senesçay*.

Tout le reste du jour, & la nuit suivante, furent employés à boucher & à remparer les avenues du logis, avec force buches, & à faire provifion de cailloux & de pavés sur les fenestres : tellement qu'avec cette si exacte & diligente garde, il y avoit toute apparence que ces Archiers avoient effectivement esté mis dans le logis pour exempter le sieur de la *Place* & toute sa famille, de la calamité commune.

Mais *Senesçay* revenant le lendemain, déclara au Préfident qu'il avoit très-exprès & itératif commandement du Roi, de l'emmener, & qu'il ne falloit plus reculer *. Sur quoi le fleur *de la Place* lui remonstra, comme auparavant, le danger qui étoit par la ville, à cause que ce jour mesme, au matin, on avoit pillé une maison voisine de la sienne. Ce néanmoins *Senesçay*, insista au contraire, disant que c'estoit un commun dire des Huguenots de protester qu'ils estoient fort humbles serviteurs du Roy : mais que lorsqu'il estoit question de lui obéir,

* Pourquoi tous ces délais, toutes ces allées & venues, tous ces ménagemens, toutes ces ruses enfin d'une Politique aussi lâche que barbare, uniquement pour attirer hors de chez lui un simple Magistrat ; tandis que *Coligny* même, & tant d'autres Chefs des *Protestans*, venoient d'être massacrés, ou dans leurs lits, ou dans leurs hôtels?... *Fiat lux!*

il sembloit qu'ils eussent toujours cela fort en horreur.

Et quant à ce qui estoit du danger d'aller jusqu'au *Louvre*, *Senesçay* lui répondit, qu'il lui bailleroit un Capitaine de Paris, qui seroit bien connu de tout le peuple, & qui l'accompagneroit.

Comme *Senesçay* tenoit ce langage ; le nommé *Pezou*, Capitaine de Paris, & des principaux séditieux, entra en la chambre dudit sieur *de la Place*, & offrit de le conduire. Ce que *de la Place* refusa très-instamment, disant à *Senesçay* : que c'estoit un des plus cruels & meschans hommes qui fussent dans la Ville ; & partant, le pria seulement, puisqu'il ne pouvoit plus reculer, de vouloir bien l'accompagner lui-mesme de sa personne. A quoi celui-ci répondit, que pour estre empesché à d'autres affaires, il ne le pouvoit conduire plus de cinquante pas.

Sur quoi la femme du sieur *de la Place*, encore que ce fust une Dame à laquelle Dieu a desparti beaucoup de ses grâces & bénédictions, toutefois l'amour grand qu'elle portoit à son mary la fit prosterner devant *Sénéscay*, pour le supplier d'accompagner son dit mary.

Mais, sur cela, le sieur *de la Place*, qui ne monstra jamais aucun signe de courage abattu, fit relever sadite femme, en la reprenant, & lui enseignant que ce n'estoit pas aux bras des hommes qu'il falloit avoir recours, mais à Dieu seul. Puis, en se retournant, & appercevant au chapeau de son fils aîné, une Croix de papier, qu'il y avoit mis par infirmité, pensant se sauver par ce moyen; il le tança aigrement, lui commanda d'oster de son chapeau cette marque de fédition, en lui remontrant que la vraye Croix qu'il nous falloit porter, estoient les tribulations & af-

flictions que Dieu nous envoyoit, comme arrhes certaines de la félicité & vie éternelle qu'il préparoit aux siens*.

De là, se voyant fort pressé par le sieur de *Sénéscay*, de s'acheminer vers Sa Majesté; tout résolu à la mort, qu'il voyoit lui estre préparée, il prit son manteau, embrassa sa femme, luy recommanda fortement d'avoir sur toutes choses l'honneur & la crainte de Dieu devant les yeux, & partit avec assez grande allégresse.

Arrivé dans la rue *de la Verrerie*, vis-à-vis la rue *du Cocq*, certains meurtriers, qui l'attendoient, avec des dagues nues, il y avoit environ trois heures,

* Ce fils aîné, après la mort de son père, abjura le Calvinisme, & dans la suite fut Collègue du Président *Jannin*, dans l'Ambassade qu'envoya *Henri IV* aux Etats de Hollande. Il y épousa l'héritière de la Maison de *Bréderode*, & mourut sans laisser d'enfans. L'Editeur a son portrait, par *Hondius*.

le tuèrent , comme un pauvre Agneau , au milieu de dix ou douze Archiers de *Sénéscay* ; & fut son logis pillé , par l'espace de cinq ou six jours continuels.

Son corps fut porté à l'Hostel-de-Ville , en une estable , où la face lui fut couverte de fient , & le lendemain matin , fut jetté en la riviere.



N. B. L'Editeur passant , un jour , dans cette rue de *la Verrerie* , & s'arrêtant , tout-à-coup , vis-à-vis celle *du Cocq* , ne put soulager son attendrissement , que par ces deux vers :

*Ici , trouva son jour fatal ,
L'ami qu'a pleuré L'HÔPITAL !*

Ce digne Chancelier ne lui a survécu , que d'une année. Sa devise étoit :

*Sì fractus illabatur Orbis ,
Impavidum ferient ruinæ.*

Est-il encore beaucoup de ces âmes-là ?



La veuve de cet infortuné Magistrat, avec ce qu'il lui fut possible de ramasser des débris de sa fortune, se hâta d'aller chercher un asyle, avec son fils puîné, dans le Pays de *la Leue*, petit canton de *l'Artois*, environné de marais, & presque inaccessible, sur-tout dans l'hiver, & où plusieurs victimes échappées au *massacre de Paris*, s'étoient déjà réfugiées. Où, ayant appris, quelque tems après, que la Reine *Elizabeth d'Angleterre*, offroit à ces infortunés une retraite dans ses États, elle s'étoit mise en route pour s'y rendre, lorsqu'elle mourut, presque subitement, à *Calais*; où son fils, élevé convenablement, par les soins de *Josué de la Place*, célèbre Ministre de *Nantes*, (très-distingué dans son Parti, & qui avoit épousé *Marie de Brissac*, de l'illustre Maison de ce nom) épousa

une Demoiselle, du nom de *le Mahieu*, d'où descend en ligne directe, l'Editeur de ce Recueil, ainsi qu'il a offert de le prouver par les titres & papiers de famille, desquels il est en possession.

Mais ce qui ne peut laisser sur ce sujet, aucune ombre de doute, c'est la reconnoissance, en forme, du chef de la famille, & dont on l'engage à donner ici la copie suivante :

» Je souffigné, *Jean-Charles de la*
 » *Place*, Chevalier, Seigneur de *Tor-*
 » *sac*, *Montgaugnier*, *Cellebrache*,
 » *la Faye*, *la Forest d'Horté*, *Saint-*
 » *Germain*, &c. en la Province d'*An-*
 » *goumois*, Chef & aîné dudit nom,
 » famille & maison; reconnois que
 » *M. Pierre-Antoine de la Place*, an-
 » cien Échevin de la Ville d'*Arras*,
 » & Député des États de la Province
 » d'*Artois* à la Cour, fils de *Pierre*,
 » natif de Calais, ainsi que ses parens
 » du même nom & tige, sont sortis

» de la maison de *la Place-Torsac* ; &
» ce, par autre *Pierre de la Place* ,
» l'un des fils de Messire *Pierre de la*
» *Place* , premier Président de la Cour
» des Aides à Paris , & de *Radegonde*
» *l'Huillier* son épouse , tué au massa-
» cre de la *Saint-Barthelemy* : qui ,
» après la mort de son père , pour
» bonnes & justes causes , se sauva en
» Flandres avec sa mère , d'où il a
» ensuite été s'établir à *Calais* , où sa
» famille subsiste encore. Ce que je
» certifie , comme pleinement con-
» vaincu , tant par les preuves que la
» Tradition , l'Histoire , & les Ar-
» chives de ma famille m'en fournis-
» sent , que par les autres preuves &
» présomptions évidentes , que ledit
» sieur *Pierre-Antoine de la Place*
» m'en a données.

» En conséquence , je consens , très-
» volontairement , & avec justice , que
» ledit sieur *de la Place* & ceux de sa

» famille du même nom , reprennent
 » & se servent des armes & cachets
 » de ma famille, tels que les ayant-
 » causes en ont usé jusqu'au mariage
 » de l'un d'eux avec une Demoiselle
 » du nom de *le Mahieu* : les recon-
 » noissant pour mes parens & issus du
 » sang de *de la Place* ; & étant bien-
 » aise , & de droit , de les réintégrer
 » & maintenir en cette qualité , autant
 » qu'il pourra être en moi.

» En foi de quoi, j'ai signé les pré-
 » sentes , & scellées du cachet de mes
 » armes : offrant , au besoin , de les
 » réitérer pardevant Notaires , & par-
 » devant qui il appartiendra , pour
 » preuve plus authentique & indubita-
 » ble , suivant mes titres , du présent
 » certificat. Fait à la *Forest d'Horte* ,
 » Paroisse de *Grassac* , en *Angoumois* ,
 » le 12 Juillet 1743.

» Signé , *Jean-Charles de la Place-*
 » *Torsac*. «



P. S. La seule crainte qu'ait maintenant l'Editeur, c'est qu'on ne puisse imaginer que quelque espèce de prétention l'ait engagé à faire imprimer cet Article. Il est, à cet égard, ce qu'il fut toujours; & c'est à qui le connoît, qu'il s'en rapporte. Aujourd'hui, presque octogénaire, & le dernier de la branche des *de la Place de Calais*, accablé d'infirmités, & ayant d'ailleurs de quoi vivre, sans bassesses; quel autre motif auroit-il, que celui de toute âme honnête? C'est-à-dire, en rendant à la vérité, ainsi qu'à son nom, ce qui leur est dû, de mettre fin (s'il est possible) aux propos clandestins de ceux qui n'osent publiquement les hasarder.

Il croit enfin ne pouvoir mieux terminer cet Article, que par ce que dit *Duclos*, dans la Préface qu'il destinoit

à l'*Histoire du Règne de Louis XV* :

» Je demanderois pardon au Lecteur
» de ce que je viens de dire de moi,
» s'il n'y avoit pas des circonstances,
» (& celle-ci en est une) où il est
» permis, même de devoir, de se
» rendre une justice aussi libre qu'exacte. «

*Peut-être après ceci, le Lecteur m'absoudra ;
Et si ce n'est assez, parlera qui voudra.*

F I N.

T A B L E
D E S M A T I E R E S.

RELATION de ce qui s'est passé à l'exécution de Charles Premier, Roi d'Angleterre, le 9 Janvier 1649, traduite de l'Anglais, par J. Ango, Imterprète de ladite Langue, sur l'imprimé à Londres, par F. Coles, page 1

Fatalité singulière, Anecdote Francoise, 16

La Bravoure en défaut, Anecdote Francoise, 23

Particularités concernant Henri IV; tirées des Mémoires manuscrits d'Augustin Conon, Avocat au Parlement de Rouen, 28

DES MATIERES. 475

- L'Épreuve dangereuse, Anecdote du
Bal de l'Opéra, 39*
- Mémoires concernant le Marquis de
l'Ensenada, ci-devant Ministre d'É-
tat, en Espagne : Traduction de
l'Anglais, 43*
- Hélène de Tournon, Romance histo-
rique, galante & tragique, 58*
- Vrai Secrétaire de confiance, 65*
- Portrait historique de Louis XIV, à
l'âge de cinquante-deux ans, par
M. P***, Gentilhomme Napolitain,
au Cardinal D. P. O***; traduit
de l'Italien, 67*
- Hélas ! qui peut toujours répondre de
soi-même ? Anecdote Picarde, 77*
- Particularités sur Mathilde d'Angle-
terre, Reine de Dannemarck, ex-
traites d'une Lettre écrite à Londres,
en Décembre 1775 ; Traduction de
l'Anglais, 87*

*Anecdote singulière, concernant Gar-
rick, fameux Comédien Anglais, &
Hogarth, premier Peintre du Roi
d'Angleterre, 98*

*L'heureuse Licence poétique, ou le
Prince bienfaisant, Anecdote Fla-
mande, 109*

*Lettre de Louis XIV, à Philippe V,
son Petit-fils, depuis peu Roi d'Es-
pagne, du 3 Janvier 1702, 116*

*Lettre de Philippe V, à M. de Ven-
dôme, 120*

*Le Comte d'Egmont, & Monsieur
Chut, 122*

*Rosemonde, Anecdote Anglaise, histo-
rique, galante & tragique, 130*

*Suite des Mémoires de Villepatour,
Commandeur de l'Ordre de Saint-
Louis, Lieutenant-général, Inspec-
teur-général du Corps Royal d'Ar-
tillerie, &c. &c. 140*

DES MATIERES. 477

<i>Petites Anecdotes , en vers , par M. D. L. P. . . .</i>	161
<i>Le hardi Courtisan ,</i>	162
<i>Réponse d'un Grenadier , à M. le Comte d'Estaing , à son retour de l'Amérique ,</i>	163
<i>Belle Réponse d'un Ministre , à sa Maîtresse ,</i>	164
<i>Le vrai Roi , Anecdote moderne ,</i>	165
<i>Le tendre Anglais ,</i>	167
<i>Sentiment d'un François , en voyant la Reine , à la Promenade , avec Monseigneur le Dauphin , dans ses bras ,</i>	168
<i>Le jeune Poëte déconcerté ,</i>	169
<i>Le Valet - de - chambre , de hazard , Anecdote Française ,</i>	180
<i>Anecdote du Cardina' de Fleury , & à un vieux Militaire ,</i>	184

<i>Défi Picard, Tradition populaire,</i>	189
<i>Le Trésor enlevé, Anecdote Picarde,</i>	191
<i>Le Voleur incorrigible, Anecdote Suédoise,</i>	202
<i>Vérité, peut-être un peu trop crüe,</i>	205
<i>Les Nouvellistes, par hazard,</i>	206
<i>Anecdote Allemande,</i>	211
<i>Particularités historiques,</i>	216
<i>Anecdote, concernant Tamerlan,</i>	231
<i>Prétendue Clef d'Esther, Tragédie de Racine,</i>	234
<i>Sur les anciennes Romances,</i>	236
<i>Le Comte Orry, & les Nonnes de Farmoutier, ancienne Romance Picarde,</i>	239
<i>Le Convoi du Duc de Guise, Romance, ou Chançon des Rues,</i>	247
<i>Lettre du Cardinal de Richelieu, au</i>	

DES MATIERES. 479

- Père Suffren, Jésuite, nommé Confesseur du Roi Louis XIII,* 250
- Lettre du Cardinal de Lyon, pendant son Ambassade extraordinaire à Rome, en 1635 & 1636, à M. Bouthillier, Surintendant des Finances,* 257
- Seconde Lettre, au même,* 262
- Reponse de M. le Prince de L***, à une Lettre de M. de Voltaire, dans laquelle il se traitoit de vieux Hibou, & le Prince, d'Aigle Autrichien,* 265
- Impromptu du même Auteur, au Prince héréditaire, aujourd'hui Duc de Brunswick, qui lui monroit des vers que le Roi de Prusse avoit faits pour lui,* 268
- Épitaphe de M. le Prince de L***,* 269
- Anecdote Parisienne,* 271
- Notice, sur le Comte de Plélo,* 279

- Lettre à M. le Chevalier ****, 282
- Le généreux Ennemi, Anecdote historique, concernant M. de la Motte-Picquet*, 312
- Lettre de l'Amiral Parker, à M. de la Motte-Picquet, du 28 Septembre 1779*; 316
- La Courtisane infortunée, Anecdote Flamande*, 319
- Extraits & Aphorismes de la Harangue de M. de Bellière, Ambassadeur de France, à la Reine d'Angleterre, par lesquels il veut conclure, que la Reine Marie Stuart ne doit mourir*, 329
- Fragment d'une Tragédie de M. Lefebure, Elève de M. de Voltaire*, 338
- Impromptu de M. de Genne, célèbre Avocat, quelques jours avant sa mort*, 339
- Epigramme*

DES MATIÈRES. 481

Épigramme sur Dacier & sa femme,
340

*Lettre à M.***, au sujet de quatre
anciens Rondeaux, sur quatre des
plus fameux Paladins de la Biblio-
thèque Bleue,* 341

*Le Merveilleux séduit toujours le Peu-
ple,* 347

Le Fils Religieux, Anecdote anglaise,
350

*La Justice distributive, Conte, ou
Anecdote dramatique, moderne,* 358

*En tous états, on trouve des Héros ;
Anecdote française,* 365

Traits historiques, & autres, 377

*Sur Juste ou Joffe Vondel, célèbre
Auteur Dramatique Hollandais,* 395

La Ressuscitée, 410

Vengeance atroce, 419

L'Ombre de Rabelais, 424

Tome III.

X

482 TABLE DES MATIÈRES

Osakoi, *Anecdote Russe, du règne de
Pierre-le-Grand, traduite du Russe,*

428

*Sur Charles Grandval, Comédien fran-
çais, Pensionnaire du Roi,*

441

*Anecdotes concernant Pierre de la Place,
premier Président à la Cour des
Aides de Paris,*

447

Fin de la Table.

É R R A T A
DU TROISIÈME VOLUME
DES PIÈCES INTÉRESSANTES, &c.

PAGE 46, ligne 19, & lui remettant,
lisez, en lui remettant.

Page 48, ligne dernière, qu'il étoit obligé
d'essuyer du Roi *Philippe V*; *lisez*, tout
ce qu'il étoit obligé d'essuyer de la part,
&c.

Page 50, ligne 20, au-delà des bornes de
son crédit; *lisez au-delà des bornes son*
crédit.

Page 89, ligne avant dernière, les plus
aimables des qualités; *lisez*, les plus aima-
bles qualités.

Page 123, ligne 5, dont l'empleur; *lisez*,
l'ampleur.

Page 150, ligne 7, Carback; *lisez*, Corback.

Page 174, ligne 7, de moins; *lisez*, de rien
moins.

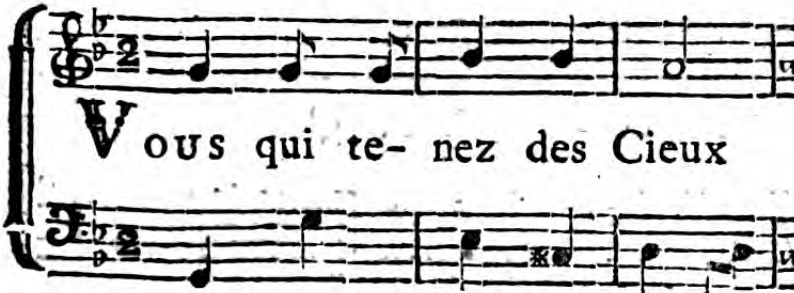
- Page 174, ligne 7, mis en prose ; lisez ;
mise en prose.*
- Page 113, ligne 8, 18 Septembre ; lisez, 18
Décembre.*
- Page 316 (au lieu de 202) ligne 4, 28 Sep-
tembre ; lisez, Décembre.*
- Page 327, ligne 19, mon fort à gré ; lisez,
en gré.*
- Page 352, ligne 18, une cassette bien fer-
mée ; lisez, bien solide.*
- Page 385, ligne 10, il ajouta ; lisez, ajouta.*
- Page 386, ligne 5, & de bonnes ruses ; lisez,
& de bonnes rentes.*
- Page 393, ligne 9, Sidnay ; lisez, Sidney.*
- Page 402, lignes 5 & 6, lamentations des
Juifs ; lisez, de celle des Juifs.*
- Page 411, ligne 9, douteuse pour lui, effa-
cez, pour lui.*
- Page 416, ligne dernière, dont je crois bien ;
effacez, bien.*
- Page 422, ligne 10, il n'avoit ; lisez,
n'ayant.*
- Page 433, ligne 12, escorté par un Russe ;
lisez, accosté.*
- Page 441, ligne 3, 35 ans ; lisez, 25 ans.*
- Page 449, ligne 17, annoncera ; lisez, ame-
nera.*

Fin de l'Errata.

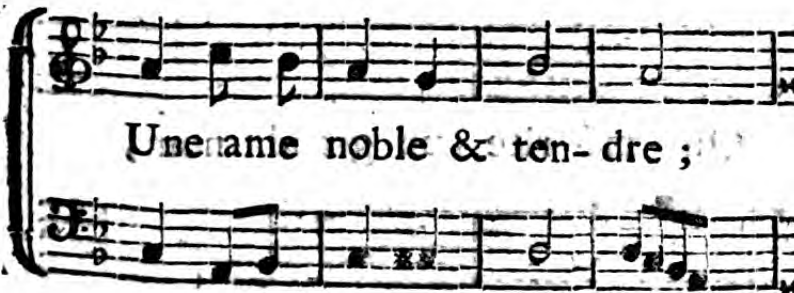
A I R
D' H E L E N E
D E T O U R N O N,
ROMANCE historique & tragique.

Paroles & Musique de M. D. L. P.

Lamentabile.



Vous qui te- nez des Cieux



Unename noble & ten- dre ;

486. AIRS NOTÉS.


Venez, jeu- nes & vieux,

Seuls dignes de m'en- ten- dre :

Je confacre à la gloi- re,

Que mé- rite : un grand : nom,

A I R S N O T É S. 487

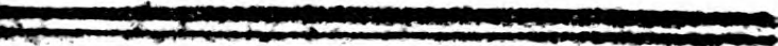


La déplo- rable histo- re ,



D'Hé- lene de Tour- non.





AIR

PLUS MODERNE,

PAR M. L'AB... DU V...
(The text is partially obscured by a large stain on the page.)

Vous qui te- nez des

cieux Une a- me noble &

A I R S N O T É S. 489

ten- dre, Ve- nez, jeu- nes &

vieux, Seuls di- gnes de m'en-

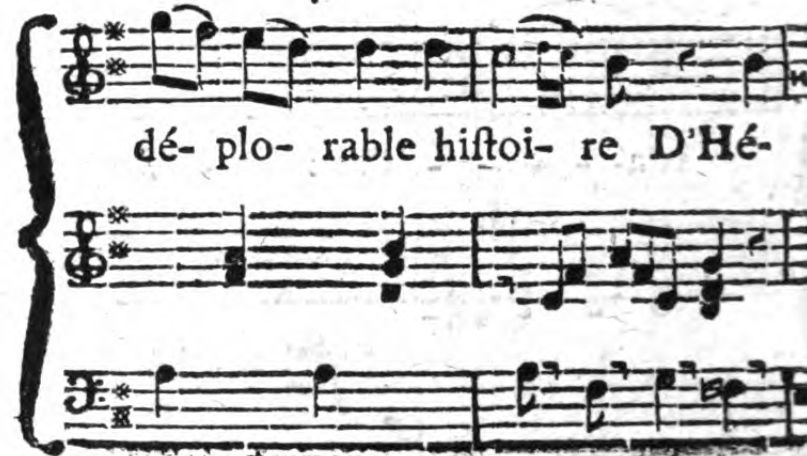
ten- - - - dre: Je



con- fere à la gloi- re Que



mé- rite un grand nom , La



dé- plo- rable histoi- re D'Hé-

AIRS NOTÉS. 491



lè- ne de Tour- non.

The musical score consists of three staves. The top staff is a vocal line in treble clef with a key signature of one sharp (F#) and a common time signature (C). The melody begins with a quarter note G4, followed by eighth notes A4, B4, C5, and D5, then a quarter note E5, and ends with a quarter rest. The middle staff is the right-hand piano accompaniment in treble clef, starting with a quarter rest, followed by a quarter note G4, and then a series of chords: a half note chord of G4-B4-D5, a half note chord of G4-B4-D5, and a half note chord of G4-B4-D5. The bottom staff is the left-hand piano accompaniment in bass clef, starting with a quarter note G3, followed by a quarter note F3, and then a series of chords: a half note chord of G3-B3-D4, a half note chord of G3-B3-D4, and a half note chord of G3-B3-D4. The piece concludes with a double bar line.



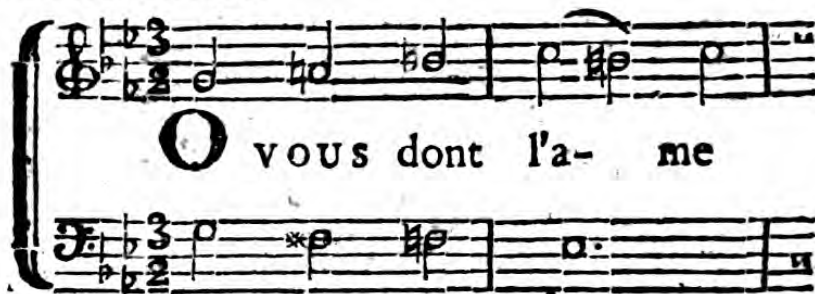
A I R

DE ROSEMONDE,

ROMANCE historique & tragique.

PAR M. le Chevalier DE LIROU.

Premier Couplet.

Lamentabile.

O vous dont l'a- me

The first line of music is written on a grand staff with a treble clef on the upper staff and a bass clef on the lower staff. The key signature has one flat (B-flat) and the time signature is 3/2. The melody begins with a half note G4, followed by a quarter note A4, a quarter note B4, and a half note C5. The bass line consists of a half note G2, a quarter note A2, and a quarter note B2.



gé- né- reu- se, De pleurs ja-

The second line of music continues on the grand staff. The melody starts with a quarter note D5, followed by a quarter note E5, a quarter note F5, and a half note G5. The bass line continues with a half note G2, a quarter note A2, and a quarter note B2.

A I R S N O T É S. 493

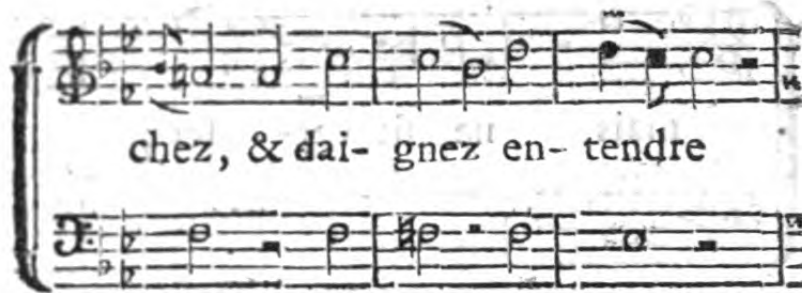
mais ne fit ver-fer;

Vous, que la Beau-té mal-heu-

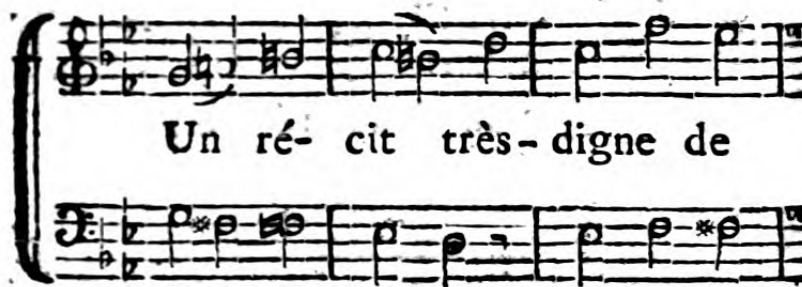
reu-se Eut toujours droit

d'inté-ref-fer, Appro-

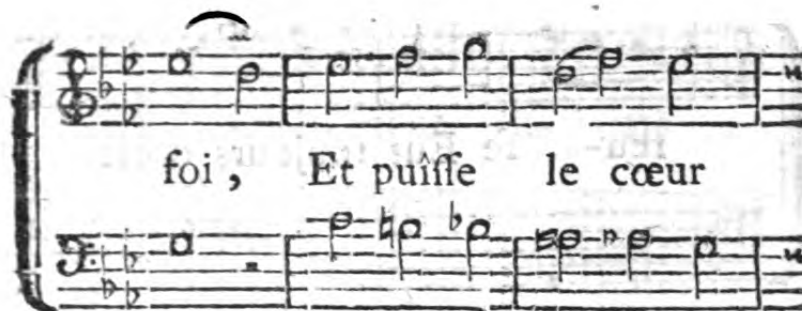
494 AIRS NOTÉS.



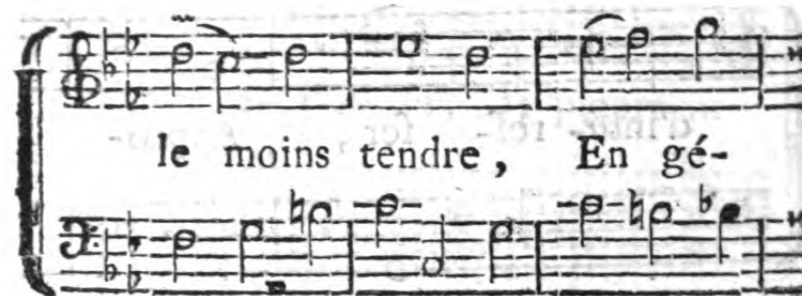
chez, & dai- gnez en- tendre



Un ré- cit très- digne de



foi, Et puisse le cœur



le moins tendre, En gé-



mîr comme vous & moi.

The image shows a musical score for a duet. It consists of two staves, one for the upper voice (treble clef) and one for the lower voice (bass clef). The music is in a 2/4 time signature and a key signature of one flat (B-flat). The melody is simple and lyrical. The lyrics 'mîr comme vous & moi.' are written below the first staff. The piece ends with a double bar line and repeat dots.

N. B. Cette Romance peut aussi se chanter sur l'air de celle de *Gabrielle de Vergi*.

Fin du troisième Volume.

63645679

